

**VIE
OBLATE
LIFE**

TOME SOIXANTE ET DEUX / 1
VOLUME SIXTY TWO / 1

2003

OTTAWA, CANADA

Comment le Serviteur de Dieu Ovide Charlebois a-t-il illustré le charisme oblat par sa vie et son ministère?

Yvon Beaudoin, o.m.i.

Selon saint Luc, Jésus a commencé son ministère en Galilée en s'appliquant les paroles du prophète Isaïe (61, 1-2): «L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'Il m'a consacré par son onction, pour porter la Bonne Nouvelle aux pauvres» (Lc 4,18).

Eugène de Mazenod a fondé la congrégation dans le même but. C'est ce qu'il a annoncé clairement dans le premier article de la règle de 1818: «La fin de l'Institut des Missionnaires de Provence est premièrement de former une réunion de prêtres séculiers qui vivent ensemble et qui s'efforcent d'imiter les vertus et les exemples de notre Sauveur Jésus-Christ, principalement en s'employant à prêcher aux pauvres la parole divine.» Ce sont ces dernières paroles qu'il a choisies comme devise des Oblats: «Il m'a envoyé évangéliser les pauvres.»

Lors du congrès tenu à Rome, du 26 avril au 14 mai 1976, sur *Le charisme du fondateur aujourd'hui*, cinq éléments, qui se trouvent dans le premier article de la règle de 1818, ont été immédiatement retenus à l'unanimité comme caractéristiques du charisme des Oblats: *passionnés du Christ, vivant en communauté, comme religieux, pour évangéliser les pauvres.*

À l'occasion du centième anniversaire de la fondation de la congrégation le 25 janvier 1916, M^{gr} Augustin Dontenwill, alors supérieur général, a écrit une importante lettre circulaire dans laquelle il se demande pourquoi le Seigneur a béni cette congrégation qui, en un siècle, est devenue un grand arbre et compte environ 3 500 Oblats répandus dans plusieurs continents? C'est, répond-il, que la congrégation est demeurée fidèle à sa fin et à sa devise: «évangéliser les pauvres». «Le zèle [l'évangélisation], écrit-il, est pour les sociétés religieuses un principe de vitalité sans cesse grandissant d'universalité et d'immortalité. De plus, [...notre Seigneur a dit]: Vous aurez toujours des pauvres au milieu de vous [...] Les congrégations, évangélistes des pauvres, continue M^{gr} Dontenwill, sont donc assurées de posséder toutes ses complaisances qui ne sont jamais stériles, mais qui traduisent toujours les plus abondantes largesses spirituelles. Qu'elles demeurent fidèles à leur vocation, qu'elles persévèrent dans l'amour de la pauvreté et des pauvres, et elles se renouvelleront dans une impérissable jeunesse [...]»¹

Toute la vie sacerdotale de M^{gr} Ovide Charlebois, 46 années dans les missions du Keewatin, a été consacrée à cela: évangéliser les pauvres. Ce sont ces deux points que je me propose de développer aujourd'hui. Je dirai d'abord brièvement: qui est M^{gr} Charlebois, je parlerai ensuite des pauvres auprès desquels il a travaillé et je terminerai en illustrant dans les grandes lignes ce qu'il a fait pour les évangéliser.

1 - Qui est M^{gr} Ovide Charlebois?

Ovide Charlebois est né et a été baptisé à Oka, province de Québec, le 17 février 1862. Il était le septième des quatorze enfants de Émerence Chartier et de Hyacinthe Charlebois, cultivateurs.

En 1864, la famille émigra sur une terre neuve dans la future paroisse de Sainte-Marguerite du Lac Masson, au nord de Saint-Jérôme dans les Laurentides. C'est là que Ovide a fréquenté l'école du village, a fait sa première communion à dix ans et a été confirmé à douze ans, le 10 juillet 1874. Sa mère mourut le 10 décembre suivant.

Il a fait ses études secondaires au collège de l'Assomption, près de Montréal, de 1876 à 1882, son noviciat chez les Oblats de Marie Immaculée à Lachine, banlieue de Montréal, en 1882-1883, a étudié la philosophie et la théologie au collège d'Ottawa et au scolasticat des Oblats de la même ville de 1883 à 1887.

Il a reçu son obédience pour les missions du Nord-Ouest canadien en juin 1887, fut ordonné diacre et prêtre par M^{gr} Vital Grandin, o.m.i., les 16 et 17 juillet suivant, et partit pour le Keewatin au nord des provinces civiles du Manitoba et de la Saskatchewan. De 1887 à 1900, il est demeuré seul dans la

mission de Cumberland, fréquentée par 100 catholiques Métis et Indiens Cris. Il a été supérieur du district du Lac Pélican de 1900 à 1903, principal du pensionnat indien de Duck Lake (Saskatchewan) de 1903 à 1910, puis vicaire apostolique du Keewatin de 1910 à 1933.

Il est le premier vicaire apostolique du vicariat du Keewatin. En 1910-1911, ce territoire comptait 5 000 catholiques sur environ 14 000 habitants (quelques Blancs, des Indiens Cris et Montagnais et des Esquimaux au nord). Il y avait 9 résidences missionnaires, 15 pères, 6 frères convers et 12 religieuses. Le Serviteur de Dieu dut chercher et former des collaborateurs parce que les Oblats n'ont pas voulu prendre en charge ce nouveau vicariat. Il dut quêter dans l'Est du Canada et aux États-Unis pour maintenir les missionnaires, fonder de nouvelles missions, construire des maisons-chapelles, une cathédrale, un évêché et des écoles. En 1933, le vicariat comptait 19 missions, 28 pères, 27 frères convers, 10 scolastiques oblats et une soixantaine de religieuses. C'est le Serviteur de Dieu qui, en 1912, envoya les premiers missionnaires auprès des Esquimaux de la Baie d'Hudson.

Tout en développant son vicariat, qu'il ne cessa de visiter en d'interminables courses en canot l'été et en traîneau à chiens l'hiver, il s'intéressa aux problèmes de l'Église de l'Ouest canadien, en particulier pour la défense des écoles catholiques et pour la nomination d'évêques de langue française là où les catholiques étaient en majorité de cette langue.

La vie du Serviteur de Dieu a été rude à cause de la pauvreté des Indiens, des difficultés des voyages, de la rigueur du climat, etc. Malgré une robuste santé, il fut souvent malade et, le 20 novembre 1933, il est décédé après quelques jours de maladie et la réception du sacrement des malades, à la suite d'une bronchite et d'ulcères aux reins. Après des funérailles solennelles, le 25, son corps fut inhumé dans le cimetière catholique de la ville de Le Pas, puis déposé dans la crypte de la cathédrale le 28 mai 1954.

Au cours de sa vie et à sa mort, beaucoup de collaborateurs, d'amis et de fidèles ont considéré M^{gr} Charlebois comme un saint missionnaire. Cette renommée a continué par la suite. C'est pourquoi, en 1951, M^{gr} Martin Lajeunesse, son neveu et successeur, a commencé les procédures de la cause de béatification, continuées ensuite par M^{gr} Paul Dumouchel. En 1951-1952, ont été célébrés le procès ordinaire du Keewatin et les procès rogatoires de Montréal, de Saint-Boniface, de Prince-Albert et, en 1980-1981, le procès cognitionnel du Keewatin. Au cours de ces procès 90 témoins ont comparu. Nommé en 1986 rapporteur de cette cause à la Congrégation des Causes des saints, j'ai terminé au début de 2001 la *Biographie documentée* et la *Positio sur les vertus et la renommée de sainteté*. Cette *Positio*, comme celle du frère Antoine, est dans une longue liste d'attente des congrès des consultants théologiens et des congrégations des cardinaux chargés d'examiner les vertus des futurs bienheureux. Le pape déclarera ensuite ces Serviteurs de Dieu «vénérables» et dignes d'être béatifiés, après la reconnaissance d'un miracle.

2 - «Les pauvres»: pauvreté du vicariat, des Indiens et de l'évêque

Lorsque le père Charlebois arriva dans l'Ouest, en 1887, les missions du Keewatin dépendaient de M^{gr} Justin Vital Grandin, o.m.i., du diocèse de St-Albert; en 1891, elles passèrent sous la juridiction de M^{gr} Albert Pascal, o.m.i., vicaire apostolique du nouveau vicariat de la Saskatchewan, élevé au rang de diocèse de Prince-Albert en 1907. En 1910, toutes les missions indiennes du nord du Manitoba et de la Saskatchewan ont formé le vicariat du Keewatin.

Depuis longtemps M^{gr} Pascal, le p. Henri Grandin, supérieur religieux de la province oblate d'Alberta-Saskatchewan, de même que le p. Prisque Magnan, supérieur religieux des Oblats du Manitoba, désiraient la création du vicariat du Keewatin, parce qu'ils n'avaient pas le temps et trouvaient trop exténuante la visite de la vingtaine d'Oblats qui évangélisaient les Indiens de cette région. En 1910,

le p. Henri Grandin qualifie le nouveau vicariat du titre de «siège de pauvreté et de misère» et dit que M^{gr} Charlebois est «l'évêque le plus pauvre et dont le diocèse a le moins d'avenir du monde.»²

Lors de son érection en 1910, le vicariat couvrait une superficie d'environ un million de km. carrés et s'étendait de l'ouest à l'est sur une distance d'environ 1 500 km. Au nord, il s'étendait à l'ouest de la Baie d'Hudson jusqu'au pôle.³

On peut affirmer que lors de l'érection du vicariat en 1910, la pauvreté y règne dans tous les domaines.

A) Pauvreté des moyens de communication et de ravitaillement

De 1910 à 1933, aucune route ne sillonne encore ce territoire couvert, au moins dans la partie la moins au nord, de forêts, entrecoupées de lacs, de marécages, de fleuves et de rivières. En 1910, seule la localité de Le Pas est reliée depuis peu à Winnipeg par chemin de fer. C'est pourquoi M^{gr} Charlebois choisit cette mission comme siège de son évêché⁴. Partout ailleurs, il faut voyager et transporter les marchandises en traîneau à chiens l'hiver, souvent par de très grands froids et, l'été, en canot d'écorce ou sur les barges de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ces voyages, l'été, se font assez bien de l'ouest à l'est en suivant la rivière Saskatchewan ou les fleuves Nelson et Churchill; mais pour aller du sud au nord, ces grandes voies fluviales nuisent aux voyageurs; il faut les traverser et d'abord les rejoindre en suivant des cours d'eau coupés de rapides et de chutes qui obligent à faire des portages souvent longs et pénibles au milieu de nuées de moustiques.

D'après M^{gr} Lajeunesse, économiste du vicariat de 1927 à 1933, le coût du transport de la marchandise par les barges de la Compagnie de la Baie d'Hudson est, au moins pour les missions plus éloignées, six fois plus élevé que la valeur de la marchandise⁵. Pour leurs voyages, M^{gr} Charlebois et ses missionnaires préfèrent habituellement payer deux Indiens comme rameurs sur les canots ou comme guides des traîneaux à chiens, l'un qui dirige l'attelage et l'autre qui trace le sentier en raquettes. Afin d'épargner ses faibles ressources, souvent le p. Charlebois n'engage qu'un seul Indien. L'été il conduit lui-même son canot, maniant l'aviron des journées entières et transportant canot et bagage dans les portages. L'hiver, il conduit souvent son attelage ou marche en raquette devant les chiens, prépare le campement et bûche le bois qu'il faut pour faire du feu⁶.

En plus de ces pauvres moyens de déplacement, les distances à parcourir sont très longues. Avant d'être évêque, le père Charlebois va quatre fois par année à Le Pas, situé à environ 150 km de Cumberland (2 ou 3 jours de voyages), et deux fois par année au Grand-Rapide à 350 km (4 ou 5 jours de voyages). Deux fois par année il va se confesser au p. Bonnard au Lac Pélican à 240 km au nord de Cumberland. En 1900-1903, alors qu'il est supérieur du district du centre, il parcourt en moyenne 5 000 km par année. Lors de sa première visite pastorale, de mai à octobre 1911, il visite toutes les missions du vicariat et parcourt 4 500 km. Par la suite, il divise son vicariat en trois districts et fait chaque été la visite pastorale d'un district.

B) Pauvreté en personnel

On a vu que lors de la création du vicariat en 1910, 15 pères et 6 frères y travaillent, tous Français et plusieurs déjà assez âgés⁷. L'administration générale refuse de prendre en charge le vicariat, soi-disant parce qu'elle n'a pas été consultée par la congrégation de la Propagande et que les vocations diminuent beaucoup en France⁸. M^{gr} Dontenwill s'engage simplement à laisser sur place les pères et frères qui y travaillent. Par la suite il tient parole et n'envoie que deux ou trois pères avec le père Turquetil auprès des Esquimaux de la Baie d'Hudson⁹.

M^{gr} Charlebois doit chercher des vocations, ouvrir et maintenir un noviciat et un scolasticat à Beauval au nord de la Saskatchewan. Il reçoit assez de sujets, souvent des tuberculeux envoyés par la province de l'Est à Beauval, région reconnue pour son climat sec et sain. Cette façon de recruter ne commence à porter des fruits qu'après une dizaine d'années. C'est pourquoi, entre 1910 et 1920, seulement deux nouvelles missions reçoivent un père résident (Le Pas et Pakitawagan) et huit de 1923 à 1933¹⁰. De plus, l'économiste général, le p. Edmond Dubois, est sans pitié pour M^{gr} Charlebois et fait payer aux pères et frères du Keewatin les contributions demandées aux provinces riches. Le vicaire apostolique explique cette situation dans une lettre adressée au p. Bourassa qu'il envoie comme son délégué au chapitre général de 1926:

Comme mon délégué vous aurez à lire mon rapport au chapitre. Il est bon que je vous donne quelques explications pour vous le faire mieux comprendre. Notre vicariat n'est pas dans les mêmes conditions que les autres vicariats de la congrégation. Quand j'ai été fait vicaire apostolique, le supérieur général n'a pas été consulté par la congrégation de la Propagande. Il en fut mortifié. Quand je vins pour solliciter des sujets, il me répondit qu'il ne me reconnaissait pas; que mon vicariat n'appartenait pas à la congrégation. J'en fus tout surpris. J'en référerai à la Propagande qui alors s'adressa au supérieur général. Ce dernier persista à refuser mon vicariat, seulement il consentit à y laisser les Oblats qui s'y trouvaient.

Je me vis dans la nécessité de me trouver moi-même des sujets. Comme vous le savez, plus d'une fois j'ai parcouru les collèges de la province de Québec afin d'y susciter des vocations. Certains jeunes gens se sont présentés, mais pas d'argent pour payer leur pension et leur entretien au noviciat et au scolasticat; car la caisse des Oblats pour ce vicariat est restée à Rome sans espoir d'y toucher.

Il m'a fallu quêter moi-même l'argent pour entretenir ces jeunes gens devenus scolastiques. Il en a été ainsi jusqu'à ce jour. Depuis deux ans la caisse générale m'a accordé la petite allocation qu'elle accorde aux sujets des autres scolasticats. C'est bien peu et c'est bien tout ce que j'ai reçu.

Quand nos scolastiques deviennent prêtres, la maison générale exige une taxe pour chacun d'eux. Dans les vicariats voisins, cette taxe est de 40.00 dollars pour les pères et 20.00 pour les frères chaque année. De moi on exige juste le double. Pourquoi? je l'ignore. Est-ce parce que j'ai fait instruire ces pères sans qu'il en coûte à la congrégation? J'ai déjà manifesté ce grief, mais on n'en a pas tenu compte. Dans un an ou deux toute l'allocation de la Propagation de la foi passera pour payer les taxes des pères et des frères. Il me faudra continuer à quêter pour vivre. C'est une triste perspective...

Monseigneur écrit ceci sans animosité. Il a toujours aimé la congrégation et lui a attiré bien des vocations; il l'avait d'ailleurs annoncé en 1911: «La congrégation ne veut pas me donner des sujets, je lui en donnerai.»¹¹ Il a en effet souvent parlé dans les séminaires et les collèges. En 1912, lors de son voyage en Europe pour participer au chapitre général, il a parlé à 6 000 élèves dans 38 institutions de France et de Belgique¹². Par la suite, il vient chaque année en avril-mai aider l'archevêque de Montréal pour les cérémonies de confirmation. Il profite de ces voyages pour parler dans les collèges et rencontrer des postulants et des bienfaiteurs. Le 24 mai 1931, par exemple, il écrit au p. Chamberland qu'il rentre dans son diocèse avec 4000 dollars et 13 postulants convers¹³.

Ces efforts et ces sacrifices ont porté des fruits; de 1910 à 1933 le nombre de missions

résidentielles a doublé, passant de 9 à 19 et le personnel a plus que triplé, passant de 21 Oblats à 65 et de 12 religieuses à 60.

C) Pauvreté des missions

En 1910, seules les quelques missions où réside un missionnaire ont une maison-chapelle souvent petite et pauvre comme à Cumberland¹⁴. Les deux autres postes que le p. Charlebois doit visiter de 1887 à 1900, Le Pas et Grand-Rapide, sont sans résidence et sans chapelle. De même l'Entrée du Lac Caribou et Pakitawagan, postes visités par le p. Bonnald du Lac Pélican et quelquefois par le p. Charlebois.

Bon menuisier, celui-ci, alors qu'il est simple missionnaire à Cumberland et au Lac Pélican, de 1887 à 1903, construit, répare ou agrandit six maisons-chapelles:

- Pakitawagan (1887-1889) (cf, *Positio*, Bd, p. 353)
- Nelson House (1891-1892 et 1900) (*Ibid.*, p. 353 et 404)
- Cumberland (1893-1895, 1903) (*Ibid.*, p. 353 et 404)
- Le Pas (1897) (*Ibid.*, p. 353)
- Grand-Rapide (1901-1903) (*Ibid.*, p. 404)
- Lac Pélican (1901-1903) (*Ibid.*, p. 353 et 404)

Ces constructions sont faites en bois rond. Ceci exige beaucoup de travail que le missionnaire fait avec quelques Indiens: couper les arbres, les équarrir, les transporter, les poser, faire au godendard quelques planches pour le plancher, construire un autel, une table de communion, quelques bancs et armoires, etc. Pour ces constructions, le père ne demande pas d'argent à M^{gr} Pascal qui le considère donc très bon administrateur, c'est un des motifs pour lesquels le p. Charlebois a été nommé, en 1903, directeur du pensionnat indien de Duck Lake, grevé de lourdes dettes¹⁵.

D) Pauvreté des Indiens

M^{gr} Charlebois a admiré beaucoup de qualités chez les Indiens: bonne humeur, sens du partage, patience, endurance et courage¹⁶, mais il a souvent déploré leur imprévoyance et même leur paresse. Il a écrit par exemple, le 7 août 1888:

Une chose que j'admيرerais beaucoup chez les [Indiens], si ce n'était pas un effet de la paresse, c'est leur abandon à la Providence. Ils observent à la lettre le précepte de l'Évangile de ne pas s'occuper du lendemain. Vous les voyez par exemple se coucher sans manger, sans savoir même où ils en trouveront le lendemain, et cela ne les empêche pas d'être gais, de chanter comme s'ils étaient [dans] l'abondance. Malheureusement ils se trouvent dans cette nécessité la plupart du temps à cause de leur paresse; et c'est ce qui me choque le plus.¹⁷

Cette paresse et cette imprévoyance sont parmi les causes de périodes de famine et de grande pauvreté. À la fin du XIXe siècle et au début du XXe, l'extrême pauvreté des Indiens n'existe plus en principe. Pour ces 10 000 Indiens du Keewatin qui vivent de chasse et de pêche, on trouve dans les Forts de la Compagnie de la Baie d'Hudson, érigés un peu partout, tout ce qu'il faut pour survivre. Les Indiens viennent surtout l'été vendre des fourrures et les échangent pour des munitions, du linge et des vivres. En été, il y a habituellement abondance. En certaines périodes on tue beaucoup d'animaux, en particulier des

rats musqués, dont on vend la fourrure, et on pêche des milliers de poissons qu'on fait sécher et fumer et qui servent de nourriture pour les chiens l'hiver¹⁸.

C'est en hiver qu'il y a des périodes de famine. Le 24 février 1889, le père Charlebois note dans son Journal: «La misère se fait sentir cet hiver plus que jamais. Pas de poisson, pas de pelleteries, rien qui puisse fournir le strict nécessaire aux Indiens. Un grand nombre sont réduits à un jeûne presque quotidien.» Le 2 octobre de la même année, il est à la mission du Lac Pélican avec le p. Bonnard. Il écrit:

Depuis hier soir, il fait une tempête épouvantable de neige. On jurerait que nous sommes en plein mois de janvier [...] Un bon nombre [d'Indiens] venus de côté et d'autre pour acheter au Fort, se trouvent dans l'impossibilité de s'en retourner. Ils ne peuvent pas non plus s'acheter ce dont ils ont besoin, car le commis du Fort est descendu au Cumberland et il n'est pas arrivé. Ils font réellement pitié; ils sont dans de misérables loges de coton, n'ayant presque rien pour se couvrir, ne mangeant que du poisson, et souvent même ne mangeant rien du tout. Oh! les pauvres malheureux, s'ils savaient profiter de leurs souffrances. Ils viennent chacun leur tour à la mission demandant tantôt un peu de farine, pour faire du rabanou, tantôt un peu de sel, tantôt un peu de thé, etc., Le rév. père Bonnard avec sa charité paternelle ne refuse rien, de sorte que, à force de petit peu, ça fait un gros peu à la fin du jour, et un gros gros peu à la fin de la semaine. C'est ainsi que nos petites provisions sont bientôt disparues...¹⁹

Le 7 février 1890, lors d'une tempête en allant à Le Pas, il perd le sentier dans la forêt et, tard le soir, il trouve une cabane d'Indiens. Voici ce qu'il raconte:

J'eus sous mes yeux un exemple de plus de la misère des Indiens. Il y avait là une famille composée du père et de la mère, et de 5 ou 6 enfants. Les trois plus grands de ces derniers n'avaient que de vieux habits déchirés, mais qui couvraient du moins leur peau. Les trois plus jeunes avaient pour tout vêtement une petite chemise qui ne descendait guère en bas de la ceinture. Avec un tel costume, ils sortaient dehors et y restaient plusieurs minutes. Je les vis aussi prendre leur souper. Ça ne prend pas de temps pour énumérer les mets: un peu de brochet bouilli dans l'eau, voilà tout. Comme je les voyais manger avec beaucoup d'avidité, je leur demandai s'ils aimaient beaucoup cette sorte de poisson. Oui, me répondit-on, on l'aime beaucoup ce soir, car c'est la première fois que nous mangeons depuis hier. Avec la faim on trouve tout bon...²⁰

En général, les Indiens vivaient pauvrement: pauvreté de l'habillement, pauvreté de la nourriture faite de poisson, de viande et de galette séchée qu'on achetait dans les Forts; pauvreté du logement: tentes de toiles ou cabanes en bois rond, avec habituellement un simple linge dans la fenêtre sans vitre, etc.

En voulant évangéliser les pauvres, M^{gr} de Mazenod pensait surtout aux «âmes abandonnées» ou pauvres spirituellement.²¹ On verra bientôt que sur ce point les Indiens étaient très pauvres et cela fera l'objet du ministère de M^{gr} Charlebois.

E) Pauvreté personnelle de l'évêque

M^{gr} Charlebois a vécu lui-même pauvrement. Il a habité une pauvre cabane de bois rond de 1887 à 1900²². Devenu évêque, il fit plusieurs constructions à Le Pas, mais céda ce qu'il construisit à deux reprises pour évêché, d'abord à un petit hôpital, ensuite à une école. Il se contenta d'une chambre dans ces maisons. Ce n'est qu'en 1927 qu'il eût un véritable évêché.²³

Il portait habituellement du vieux linge trouvé dans les colis reçus pour les Indiens. Il raconte, le

10 juin 1895, qu'en arrivant en canot à Prince-Albert, beaucoup de gens examinent son chapeau et ses vieux souliers qu'on lui fait jeter en arrivant à l'évêché.

Il se nourrissait aussi pauvrement et partageait souvent la nourriture des Indiens. À Cumberland, n'ayant jamais eu une servante pour faire sa cuisine, il se nourrissait, disait-il, à la façon du saint curé d'Ars²⁴. Les Indiens se nourrissaient de poisson et de viande séchée et fumée. On y ajoutait de temps en temps un morceau de galette, pâte sans levain, plus ou moins cuite. Le pain était inconnu. Pour assaisonner l'ordinaire, il n'y avait que le thé sans sucre et le bacon grillé, qui n'était autre que du lard fumé et conservé dans une couche de sel. Ce lard, parti de Chicago, était généralement à un âge tout à fait respectable quand il arrivait dans les missions.²⁵

Dans ses Souvenirs sur son frère, le p. Guillaume Charlebois a écrit à propos de la pauvreté de monseigneur:

Pendant sa vie de missionnaire, pour épargner les dépenses, il se privait très souvent des services d'un guide pour ses voyages en canot ou en traîne à chiens. Il accomplissait lui-même les dures besognes d'avironner, de faire les portages, de marcher à la raquette devant les chiens, etc. Par esprit de pauvreté autant que de mortification, il ne fit jamais usage de tabac. Son régime alimentaire fut toujours très simple et frugal. Devenu évêque, il continua la plus stricte pauvreté. Il portait ordinairement des vêtements, soutanes, etc., usagés que des bienfaiteurs lui cédaient.

Le mobilier de sa chambre était des plus simples. Lorsque je le visitai à Le Pas, en 1917, il faisait lui-même sa pauvre chambre tous les matins. Il voyageait toujours aussi pauvrement que possible. Dans ses voyages entre l'Ouest et l'Est, il se contentait du «char touriste». Dans les villes, il utilisait le tramway pour les longues courses et faisait d'assez longues marches à pieds pour éviter les dépenses [...]

... Par esprit de pauvreté, il demanda que son cercueil fut de la même qualité que ceux que le gouvernement fournit aux pauvres [Indiens], et qu'on l'inhumât dans le cimetière de la paroisse au lieu de lui construire un tombeau sous la cathédrale...²⁶

3 - Évangéliser les Indiens

Après la résurrection, Jésus a dit aux Apôtres: «Allez par tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé...» (Mc 16, 15-16). Dans la préface de la règle, le p. de Mazenod a donné à ses fils quelques précisions au sujet de l'évangélisation, disant qu'il faut «rendre les hommes raisonnables, puis chrétiens, enfin les aider à devenir des saints.» C'est ce que M^{gr} Charlebois et les Oblats ont fait dans le Nord canadien.

A) «Rendre les hommes raisonnables»

Dans l'*Instruction sur les missions étrangères*, publiée en Appendice à l'édition de la règle de 1853, le travail social prend sa place légitime dans la perspective de l'évangélisation et d'un apostolat fructueux. Il est dit que le missionnaire enseignera aux nomades comment mener une vie sédentaire, comment construire des habitations et cultiver le sol. «Étant donné, lit-on encore, que la prospérité des sociétés civiles est intimement liée à l'instruction de la jeunesse, il faudra, autant que possible, ouvrir, dans chaque mission, une école, où, sous la sage direction d'un maître, les enfants apprendront, avec les rudiments de la doctrine chrétienne, les connaissances humaines et ce qu'il convient de savoir des arts de la vie courante...»²⁷

Au point de vue matériel, M^{gr} Charlebois, comme les autres missionnaires, a beaucoup aidé les Indiens surtout en distribuant du linge. M^{gr} Grandin avait donné des règles précises à ce sujet: ne jamais s'endetter pour aider les Indiens, vivre pauvrement comme eux pour ne pas exciter de convoitise, puis partager ensuite généreusement en tout temps, comme le font les Indiens eux-mêmes²⁸. M^{gr} Charlebois a distribué au cours des années de plus en plus de linge reçu de ses bienfaiteurs et invita ses missionnaires à faire de même, leur demandant toutefois d'être prudents dans la distribution, car tous veulent en avoir et deviennent jaloux. Il faut en donner aux enfants et aux familles reconnues pour leur extrême pauvreté, etc.²⁹

Il propose également aux missionnaires de donner du travail aux Indiens plutôt qu'aux Blancs du vicariat³⁰. Il intervient plusieurs fois auprès des autorités en faveur des Indiens. On en trouve beaucoup d'exemples dans sa correspondance. Le cas de Marie Linkleter est typique. Cette pauvre femme avait reçu en 1908 un script, renonçant ainsi à son droit de premier occupant du pays, moyennant une rémunération qui fut perdue ou volée par un agent du gouvernement canadien. Pendant une dizaine d'années, M^{gr} Charlebois a écrit beaucoup de lettres à diverses autorités afin que justice soit faite à cette personne³¹. L'état de misère qui frappait périodiquement les Indiens faisait saigner son coeur de pasteur. Le 26 septembre 1914, il attire l'attention de monsieur Scott, agent du gouvernement, sur la situation des Indiens qui souffriront beaucoup au cours de l'hiver à cause de la guerre et du prix très bas des fourrures, leur seul revenu. D'autre part, les compagnies marchandes ont fort élevé le prix des denrées de première nécessité. Il propose que soit instituée une enquête afin de voir si on ne peut pas remédier à cette situation³². Après une autre intervention de ce genre, en 1916-1917, les missionnaires de l'Île-à-la-Crosse, du Lac Pélican, de Pakitawagan, du Lac Brochet et les ministres anglicans du Lac La Ronge et de Stanley furent autorisés à acheter et à distribuer aux Indiens des munitions et, lorsque les provisions seraient épuisées, d'acheter de la nourriture. On relâcha également un peu les lois de pêche³³.

L'évêque recommande souvent aux missionnaires de pratiquer la charité et il leur donne l'exemple. Dans une lettre au p. Martin Lajeunesse, le 28 septembre 1928, il écrit: «Le vieux Charles Laronde s'en va à l'hôpital. Quand il reviendra, tu pourrais lui confier un paquet de linge pour la vieille Zast. Elle désire surtout un capot d'hiver pour elle-même. Elle a une petite fille de 10 ans et un petit garçon de 7 ans environ. Tu enverras aussi un petit paquet pour le vieux Sam McLeod, l'aveugle. Il a surtout besoin d'une chemise et d'un corps. Prends une chemise dans ma case, et un corps parmi le linge en réserve pour les pères, s'il n'y en a pas dans le vieux linge. Mets-lui aussi une paire de bas. Il a déjà un bon capot. Adresse-lui ce linge séparément.»³⁴ On voit ici, qu'il donne son propre linge, même si son vestiaire n'est pas bien fourni. Comme un bon père, il sait exactement tout ce qu'il faut à ses enfants.

Selon les conseils de l'*Instruction relative aux missions étrangères*, M^{gr} Charlebois et les missionnaires ont fait quelques tentatives pour enseigner aux Indiens à mener une vie sédentaire, à construire des habitations et à cultiver le sol.

Dans une lettre circulaire, le 19 novembre 1928, p. 3, M^{gr} Charlebois constate que les pensionnats ne donnent pas de bons résultats. En retournant dans leur milieu, les enfants redeviennent ce qu'ils étaient. Il avait déjà fait une remarque semblable en 1909-1910, alors qu'il était principal du pensionnat de Duck Lake. Afin de soustraire les jeunes gens et les jeunes filles à l'influence des réserves où régnaient l'indolence et les moeurs païennes, il demanda aux responsables du gouvernement de lui céder la réserve de Stony Knoll, située sur les bords de la Saskatchewan, propice à l'agriculture et peu habitée. Il y placerait les jeunes qui quittent le pensionnat à 18 ans et qu'il a déjà initiés aux travaux d'une ferme. Il quittera cependant Duck Lake avant de réaliser ce rêve³⁵.

Partout où il a fait des constructions le p. Charlebois s'est fait aider par des Indiens qui ont aussi appris de lui comment faire de la chaux avec des pierres calcaires³⁶. Dans les missions où il passait l'été,

il faisait un jardin. Son exemple fut suivi au moins à Pakitawagan où, en 1907, les Indiens ont tous une maison et un jardin³⁷. Il n'a pas eu le même succès à Cumberland. Là, en raison de la stérilité du sol, l'ancien nomadisme est demeuré incorrigible. Le p. Boissin a écrit en 1908:

Le nombre des catholiques s'y élève actuellement à 185. À part quelques Blancs, assez rares, notre chrétienté se compose de Métis canadiens et [d'Indiens] Cris, vivant pour la plupart, à la façon indienne, de chasse et de pêche. Nos Métis, établis aux environs de la mission et non loin des magasins de la Hudson's Bay et Révillon Frères, ne s'éloignent jamais beaucoup de la localité, sauf au printemps et à l'automne. Ils se rendent alors avec leurs familles dans le pays des rats musqués et autres animaux à fourrure pour y faire la chasse et, par là, se procurer quelques moyens de subsistance. Quant à nos chers [Indiens], la vie nomade fait toujours leurs délices: ils se montrent pour la plupart assez rebelles à tout essai de civilisation. Absents pendant les trois quarts de l'année, ils font une courte apparition dans la saison de l'été. Ils viennent alors s'approvisionner aux divers magasins du village. Ils n'oublient pas non plus d'aller retremper leurs âmes à la source de la grâce et des bénédictions célestes. Mais bientôt les reprend la nostalgie de leur pays de roches avec ses lacs immenses et ses belles forêts. Et les voilà partis! partis bien loin, aux quatre vents du ciel, et pour de longs mois³⁸.

M^{gr} Charlebois s'est également toujours intéressé à l'éducation chrétienne. À Cumberland, il a fait lui-même l'école pendant quelques mois en 1890-1891 et a fait nommer un maître d'école³⁹. Comme évêque, il a ouvert une dizaine d'écoles de jour qu'il considérait cependant peu utiles; les enfants les fréquentaient peu assidûment parce qu'ils suivaient les parents dans leurs terrains de chasse. Faute de mieux, il préféra les pensionnats indiens. Avec l'aide du gouvernement fédéral qui payait la pension des élèves, il en eut un dans chacun des trois districts du vicariat. Il trouva prospère celui de Beauval, fondé en 1906. Ce pensionnat fut détruit par le feu en 1927, reconstruit et inauguré en 1932. En 1914-1916, monseigneur réussit à faire construire un pensionnat à Cross Lake dans le district de l'est. Cette école fut incendiée en 1930 avec, comme à Beauval, plusieurs pertes de vie. Avant d'être évêque, il avait déjà exercé des pressions auprès du département des Affaires indiennes à Ottawa pour ouvrir un pensionnat dans le district du centre. En 1925, il réussit à obtenir ce qu'il désirait, et cette école de Sturgeon Landing fut inaugurée en 1926⁴⁰. En 1938, le vicariat comptait 2 orphelinats, 17 écoles de jour et 3 pensionnats⁴¹.

M^{gr} Charlebois voulut également ouvrir un petit séminaire pour les Indiens. Lors de la fondation du vicariat en 1910, la congrégation consistoriale fit savoir que par nécessité on pouvait confier ce vicariat aux Oblats, mais à condition de prendre au plus tôt des dispositions pour former un clergé diocésain⁴². On a vu que l'administration générale a refusé de se charger du vicariat. M^{gr} Charlebois ne pense pas d'abord à former un clergé séculier. Il recrute plutôt des postulants oblats dans la province de Québec et se charge des frais de leur formation. En 1918, il propose sans succès aux Rédemptoristes de prendre en charge le district de l'est. Il ne refuse pas entre temps les quelques prêtres diocésains qui s'offrent comme missionnaires au Keewatin. Une dizaine travaillent auprès des Blancs à Le Pas même et dans les petites villes minières, mais n'y restent que peu de temps. Seul l'abbé Marchand est économe du vicariat de 1919 à 1924, puis curé de la cathédrale de 1924 à 1933.

Le 28 février 1926, le pape Pie XI publie l'encyclique *Rerum Ecclesiae* sur le clergé indigène. Le p. Médéric Adam, professeur à Beauval, écrit au vicaire apostolique qu'il faut obéir. Celui-ci répond en disant que le pape n'exclut certainement pas les pauvres missions indiennes du nord, mais il faut y aller lentement. «Pour le moment, ajoute-t-il, contentons-nous des deux ou trois sujets que vous avez. Si ça donne un bon résultat et si nous avons les moyens nous ferons davantage. Le pape ne fixe pas les temps.» Mis au courant du projet, le p. Servule Dozois, assistant général, y est peu favorable. M^{gr} Charlebois désire cependant seconder les initiatives du p. Adam qui veut choisir des candidats parmi les

meilleurs élèves du pensionnat de Beauval. Le 25 janvier 1928, le vicaire apostolique écrit au cardinal Van Rossum, préfet de la congrégation de la Propagande: «À cette oeuvre du scolasticat [de Beauval], nous nous proposons d'adjoindre une école apostolique pour préparer les enfants indigènes à la vie sacerdotale. Ce serait la première école de ce genre dans les missions du nord de l'Amérique...». On continue de parler de ce projet qui ne sera cependant pas réalisé à cause de l'incendie de l'école indienne de Beauval en 1927 et de la mort du p. Adam, le 22 septembre 1930⁴³.

En 1890, le p. Charlebois avait aussi examiné les vieux registres de baptême et remarqué que d'assez nombreux protestants du vicariat ont été baptisés par les premiers missionnaires et sont devenus protestants parce que ceux-ci ont laissé partout des ministres, simples catéchistes ou responsables de la prière, choisis parmi les Indiens⁴⁴. S'il a fait alors cette remarque, il n'en a pas tiré de conclusion pratique. Ni lui, ni ses missionnaires, ont pensé, semble-t-il, à former des catéchistes. Seulement à la fin de sa vie, monseigneur encourage ses missionnaires dans ce sens⁴⁵.

Pour conclure cette section, voici un extrait d'un article de la revue *Northwest Review*, daté du 2 décembre 1933, à l'occasion du décès de M^{gr} Charlebois:

Son travail a été un travail d'Église. À cela, sans limite, il a consacré son corps solide et sa brillante intelligence. Mais en donnant sa vie à son Église, il a aussi donné quelque chose à cette contrée nordique. Il a construit un grand diocèse. Il lui a donné des hôpitaux et des écoles. Il lui a apporté le progrès, le développement et la civilisation. Ainsi son nom vivra pour toujours, non seulement dans les annales de son Église, mais aussi dans l'histoire de l'Ouest canadien⁴⁶.

B) «Les rendre chrétiens»

Évangéliser, «convertir les âmes» selon l'expression souvent employée par M^{gr} Charlebois, a été le but principal de sa vie. En entrant au noviciat de Lachine, le 14 août 1882, il a dit au p. Boisramé, maître des novices, que son but «est de rendre le salut de son âme plus certain par la pratique de la pénitence, de la pauvreté et de l'obéissance, de plus, de travailler plus tard à la conversion des infidèles.»⁴⁷ Au début de son scolasticat à Ottawa il a écrit: «Dans mes études, je veux m'appliquer de toutes mes forces; ne jamais perdre une minute si c'est possible, et cela dans le seul but de m'instruire, afin de pouvoir faire plus de bien, de sauver plus d'âmes et de procurer plus de gloire à Dieu.»

C'était là le but que s'était proposé le père de Mazonod en fondant la congrégation: former une famille d'apôtres qui passeraient une partie de leur vie dans la prière et l'étude à l'intérieur de leur maison, et dépenseraient intrépidement l'autre partie de leur vie au service des âmes. C'est ainsi que faisaient en Europe et dans l'Est du Canada les pères qui prêchaient des missions paroissiales. Les missionnaires du Nord canadien suivirent à peu près cet exemple, d'autant plus que, au printemps et à l'automne, ils ne pouvaient se déplacer ni en canot ni en traîneau à chiens⁴⁸. C'est d'ailleurs ce que propose l'*Instruction relative aux missions étrangères*, c'est-à-dire deux types d'interventions ou deux moments: l'un dans la mission principale et l'autre pour évangéliser dans les campements dispersés. Dans ce dernier cas, l'*Instruction* propose un programme d'exercices spirituels sur le mode des missions paroissiales.

Simple missionnaire puis évêque, Ovide Charlebois voyage plus de la moitié de l'année afin de visiter les Indiens des missions sans prêtre résidant et ceux qu'il rencontre dispersés dans la forêt. On a vu que de 1887 à 1900 il va surtout à Le Pas et à Grand-Rapide, mais aussi au Lac Pélican, à Pakitawagan et Fort-Nelson. De 1900 à 1903, comme supérieur du district du centre, il est aidé par deux jeunes missionnaires, le p. Boissin qui réside à Cumberland et le p. Rossignol au Lac Pélican. Lui-même réside dans une ou l'autre mission, mais voyage le plus souvent pour visiter les divers postes et campements. Partout il prêche une retraite ou mission pendant quelques jours. Au cours des premières années de vie

missionnaire, faute de bien connaître la langue, il fait simplement répéter par coeur aux enfants les principales prières qu'il apprend lui-même en langue criée. Après quelques années, il enseigne sans cesse aux enfants et aux adultes et suit habituellement le catéchisme illustré (les deux voies) du p. Lacombe. Il donne aussi des instructions sur les sacrements et les commandements de Dieu. Il constate que les parents ne font jamais prier les enfants et que les adultes, sans prêtre résidant, sont demeurés partout très ignorants.

Dans beaucoup de pages de son journal, il raconte ce qu'il fait à chaque arrêt. À titre d'exemple, voici ce qu'il écrit lors de sa visite à Le Pas, le 22 novembre et le 5 décembre 1888:

J'ai consacré tout mon temps à faire le catéchisme, car les vieux en ont besoin comme les jeunes. J'ai trouvé des personnes âgées ne pas savoir combien il y a de Dieu. Ils vous répondaient qu'il y en avait quatre ou cinq et même davantage. Ils s'embarrassaient néanmoins quand [ils devaient] les nommer. Tous les jours, du matin au soir, j'avais quelqu'un à instruire. Ce qui m'encourageait c'était de voir leur empressement à venir se faire enseigner. Chaque soir on se réunissait pour le chapelet et le chant des cantiques. Je faisais aussi un petit catéchisme commun. En somme je crois que mon temps n'a pas été perdu et nos catholiques en ont retiré quelque profit pour leur âme.

Au Grand-Rapide, en février 1890, il y passe quelques jours malade de la grippe, dans une salle du magasin rempli d'Indiens pendant le jour. Il écrit: «J'ai pu néanmoins instruire, confesser et faire communier tous mes catholiques. J'eus la consolation de voir s'approcher des sacrements un vieux retardataire de plusieurs années. Je n'ai fait que trois baptêmes d'enfants...»

C'est ce qu'il fait partout. Il restera toujours convaincu que la plupart des Indiens du Keewatin ont surtout besoin de leçons de catéchisme et d'un enseignement simple qui leur permet de comprendre de quelque façon la signification des sacrements et des commandements. Dans ses lettres circulaires⁴⁹ et dans les lettres aux missionnaires, il leur demande d'enseigner le catéchisme à temps et à contretemps⁵⁰.

Il donne l'exemple dans ses visites pastorales, qui prennent partout la forme d'une mission, dont il fait quelquefois le récit. À la mission du Lac Caribou, par exemple, en 1911, il écrit:

Cinq jours bien employés depuis 4 heures du matin jusqu'à 10 et 11 heures du soir. Trois cent cinquante [Indiens] étaient à notre disposition. Il s'agissait de leur faire du bien. Pour cela, il fallait prêcher, catéchiser, donner des audiences, confesser, etc... La tâche a été dure, mais nous avons eu beaucoup de consolations. Il était beau de voir la foi et la simplicité enfantine de ces bons [Indiens]. Nous aurions pu les tenir à l'église toute la journée... Tous les parents assistaient au catéchisme aussi régulièrement que les enfants... Cent dix ont reçu la confirmation...⁵¹

Dans ses missions de Cumberland et de Le Pas, de même que dans ses voyages, Ovide Charlebois a rencontré quelques infidèles et beaucoup de protestants. Il restait un petit groupe d'infidèles à la Montagne de Le Pas, à trois jours de marche de Cumberland, Le père y passa quelques jours et visita chaque famille en 1895, 1896 et 1897. On l'écouta volontiers, mais aucun ne demanda alors de baptême⁵². Les protestants étaient nombreux dans le vicariat. Les Montagnais au nord étaient presque tous catholiques, les Cris au centre-sud étaient en majorité anglicans et tous méthodistes à l'est.

Les relations du missionnaire ont été bonnes avec les bourgeois et les commis protestants de la Compagnie de la Baie d'Hudson et avec la plupart des Indiens protestants dont il a apprécié l'accueil et la charité en cas de besoin⁵³. Il s'est plaint quelquefois des ministres, mais s'est contenté de prêcher la

doctrine catholique sans entrer dans les controverses. Il a pris comme résolution de ne jamais parler contre les ministres et a recommandé à ses missionnaires de faire de même⁵⁴.

En 1888, il y avait deux ministres à Le Pas, de deux églises différentes. Très actifs, ils se disputaient entre eux, mais ne disaient pas que la religion catholique est mauvaise. Cependant les Indiens, tant catholiques que protestants, ne savaient plus qu'elle était la bonne religion⁵⁵. Le 7 octobre 1890, le p. Charlebois parle du décès d'un vieil Indien:

Pendant sa vie, écrit-il, ce vieux avait ce principe en fait de religion. On dit que la religion catholique est bonne, d'autres prétendent que la religion anglaise est aussi bonne et moi je pense que mes jongleries sont pareillement bonnes. Or, pour ne pas me tromper, je garde un chapelet et je prie avec les catholiques; j'ai une bible et je prie avec les protestants; puis j'ai mes jongleries pour quand je suis seul. De la sorte, je suis sûr de ne pas manquer mon coup⁵⁶.

En 1890, il trouve que les ministres de Cumberland, de Le Pas et de Grand-Rapide sont fanatiques et affirment que le baptême catholique cause la mort, ce qui rend les conversions difficiles. «Ah! écrit-il, si nous étions des saint François de Sales, nous aurions bientôt gagné cette multitude de protestants.»⁵⁷ Au Lac des Cèdres, entre Le Pas et Grand-Rapide, le p. Charlebois rencontre chaque année les Indiens réunis autour de ce petit fort. Là on ne veut même pas l'entendre. Quelques-uns sont descendants de catholiques, baptisés par les premiers missionnaires et l'abbé Jean-Édouard Darveau (1816-1844), tué dans cette région. Mais le ministre, indien, est fanatique. Le père fait ce récit le 13 juin 1890 et ajoute: «À la vue de tous ces protestants, je ne puis me défendre de cette pensée qui me revient souvent à l'esprit: si j'étais un saint missionnaire comme saint François de Sales, je pourrais transformer tout ce monde en un peuple catholique. Coeur de Jésus, sanctifiez-moi.»

Au printemps 1892, il passe quelques semaines à Fort-Nelson pour construire une chapelle près de ce fort fréquenté uniquement par des protestants. Le 5 juin, jour de la Pentecôte, il médite sur cette fête et ajoute:

Voilà que le vent apporte le feu du ciel, ce feu divin qui embrase les coeurs et les transforme sans les consumer. Les Apôtres en sont les premiers incendiés; mais aussi quelle flamme qui se communique à l'instant à des milliers de coeurs endurcis et desséchés par le paganisme. Oh! qui ne voudrait être tout embrasé de ce feu bienfaiteur! Pour ma part, je le désire ardemment non seulement pour moi, mais aussi pour tous mes pauvres [Indiens] protestants. Je souhaite qu'ils deviennent des tisons ardents du feu divin, afin qu'ils s'aperçoivent de leur erreur et de l'état de perdition où ils dorment en paix. Que n'ai-je une parole remplie de grâces comme celle de saint Pierre après la descente du Saint-Esprit!

C) «Les aider à devenir des saints»

Dans les missions résidentielles, le missionnaire peut enseigner davantage et mieux aider les fidèles à devenir des saints. Lorsqu'il doit demeurer à Cumberland, surtout au printemps et à l'automne, le père Charlebois s'occupe le mieux possible des familles qui ont leurs loges auprès du fort, surtout des Métis, et des autres qui y viennent régulièrement. Tous les jours il enseigne le catéchisme aux enfants et préside la prière du soir. Il célèbre aussi solennellement que possible la messe du dimanche et surtout des fêtes de Noël, du jour de l'an et de Pâques. À la fête des saints Innocents, les enfants viennent offrir quelque chose à l'Enfant Jésus et le baiser. En mai, il fait tous les soirs une cérémonie du mois de Marie et une en l'honneur du Sacré-Coeur au mois de juin, devant une grande statue reçue de ses bienfaiteurs.

Des protestants participent toujours à ces exercices de piété⁵⁸.

Comme missionnaire à Cumberland et au Lac Pélican, il ne refuse jamais d'aller baptiser les enfants ou d'administrer le sacrement des malades. Le 8 février 1889, par exemple, il écrit que le ministre refuse d'aller baptiser un enfant à 45 milles de Cumberland. On lui demande de le faire. Il part à 4 h. du matin et arrive sur place tard le soir. Il baptise un bébé, fils de parents protestants dont les trois enfants sont baptisés catholiques. Il rentre à Cumberland le lendemain à minuit par une grosse tempête de neige. Le 26 mai 1889, il raconte qu'il a fait deux journées de canot pour aller baptiser un enfant⁵⁹.

Même disponibilité pour administrer le sacrement des malades. Au début du mois de mai 1889, il va en toute hâte à Le Pas où il demeure pendant quelques jours auprès d'une petite fille métisse gravement malade. Comme faisait le père de Mazonod auprès des jeunes de la congrégation de la jeunesse d'Aix, il l'assiste pendant quelques jours jusqu'à la mort de l'enfant et en fait les funérailles. Il commente ainsi l'événement:

C'est la première fois que j'assiste un malade à son dernier soupir depuis que je suis prêtre. Que c'est terrible! Que c'est beau! Que c'est salubre pour notre âme! Oui, c'est terrible de voir les ravages de la mort. C'est beau de voir une âme quitter cette terre de misère pour aller jouir d'un bonheur parfait auprès de Dieu; car cette enfant de 10 ans était une petite sainte qui avait conservé sans tache l'innocence de son baptême... C'est donc en face de la mort que l'on répète avec conviction ce salubre refrain: si nous ne devenons pas des saints, nous sommes des fous⁶⁰.

Comme simple missionnaire puis comme évêque, M^{gr} Charlebois essaie non seulement d'instruire, mais aussi de développer la vie intérieure des fidèles. Il recommande divers exercices de piété et de dévotion. Dévotion envers Marie par la récitation du chapelet et le port des scapulaires du Mont Carmel ou du Coeur Immaculée de Marie. Dévotion envers le Sacré-Coeur par le port du scapulaire, l'inscription à la ligue du Sacré-Coeur. Au-dessus de ces dévotions, il place le culte eucharistique. Il insiste sur les visites au Saint Sacrement et sur la communion fréquente. Il écrit en 1912: «Il ne suffit plus de communier trois ou quatre fois l'année comme autrefois. Prêchez à temps et à contretemps la communion quotidienne à ceux qui en ont l'opportunité.»⁶¹ Le 10 octobre 1917, il écrit une lettre circulaire relative aux exercices de piété. Quelques missionnaires objectent:

«C'est bien du travail que tout cela... Il n'est pas bon de bourrer trop nos Indiens avec diverses pratiques.» L'évêque répond: «Il faut sortir de la routine ordinaire et ne pas craindre d'introduire l'habitude de certaines pieuses pratiques qui alimentent la dévotion... Nos Indiens ne sont plus à l'âge primitif. Après 40 et 50 années de vie chrétienne, ils sont sensés comprendre la religion suffisamment pour pouvoir pratiquer deux dévotions. D'ailleurs, ce qui réussit dans une mission doit pouvoir réussir dans les autres si on y met le même zèle et le même dévouement... Votre récompense sera de voir les effets merveilleux que cette dévotion produira dans vos fidèles.

En général, le p. Charlebois a admiré la foi et la piété des Indiens. C'est à Pakitawagan, mission sans prêtre résidant mais souvent visitée par le p. Bonnald, qu'il trouva la communauté la plus fervente. Lors d'une première visite au mois d'août 1888, il écrit: Ces 300 Indiens presque tous catholiques

aiment beaucoup aussi à se confesser et à communier. Le repos du dimanche est strictement observé... Ils sont bien pauvrement habillés. Souvent la modestie en souffre. Leur seule richesse sont les poux... Vous les croyez peut-être bien ignorants; ils le sont en effet, mais je vous l'avoue ils sont plus instruits de la religion que bien des Métis qui ont le prêtre presque continuellement avec eux. La raison de cela, c'est qu'ils

se donnent la peine de retenir ce que le père leur enseigne et ils s'appliquent à l'enseigner à leurs enfants.

L'été suivant, 1889, il y passe quelques mois pour construire une chapelle. Le 15 septembre, il écrit que chaque semaine arrivaient des familles. Chacune

ne restait que deux jours au plus, autrement ils se seraient exposés à jeûner. J'en ai profité pour faire le catéchisme aux enfants et pour avoir le plus de réunions religieuses possible. Je ne craignais pas de les importuner, car ils venaient eux-mêmes me demander à prier aussitôt que je retardais l'heure de la prière. Le son de ma petite cloche de 10 livres jetait la joie dans tous les coeurs, tandis que, dans les pays civilisés, le son de la cloche produit parfois un effet tout contraire pour plusieurs. Ça ne veut pas dire pour cela que ce soient tous des saints par ici. Comme partout ailleurs il y en a de bons et de méchants. Mais tous, en général, aiment à prier. Vous pouvez les tenir à l'église pendant deux ou trois heures et ils seront contents. Parmi le nombre, il y en a qui sont véritablement vertueux. Jeudi dernier, une pauvre vieille vint me trouver avant de partir, afin de se faire éclairer sur la manière de faire pénitence. Mon père, dit-elle, est-ce que c'est faire pénitence que de serrer une corde bien fort autour du corps? Je n'ai pas manqué de lui apprendre à bien profiter de ses privations journalières, en lui assurant qu'elle en aurait assez pour avoir une magnifique place auprès du Grand Esprit. Oui, qu'ils en auraient du mérite, ces pauvres Indiens, s'ils savaient utiliser leurs misères!.. Je lui donnai de plus un crucifix monté sur un pied. Alors, sa joie était au comble. Que je suis donc contente, s'écria-t-elle, je vais pouvoir souffrir comme il faut maintenant que je vois l'image de celui qui est mort pour nous. Vous voyez que même parmi nos Indiens, il se trouve des âmes réellement vertueuses. Cette bonne vieille n'est pas la seule, je vous l'assure.

D) Deux traits caractéristiques de la méthode d'évangélisation des Oblats

Dans l'*Instruction* du fondateur *relative aux missions étrangères*, il est dit que la charité ou l'amour des missionnaires «à l'égard du prochain ne saurait jamais se ralentir» et qu'ils «faciliteront l'accès [des gens] auprès de leur personne, afin de leur faciliter du même coup l'accès à la vraie religion»⁶².

Dans la conférence préparée par le p. Jetté en vue du congrès des laïcs associés en 1996 et publiée récemment dans *Documentation OMI* sous le titre: *Charisme oblat et associés laïques*⁶³, le p. Jetté rappelle un détail important de la vie du bx père Joseph Gérard qui, dit-il, «était maître» dans l'amour des fidèles et dans l'approche des gens. Il cite de lui ce texte bien connu:

Il y a une autre prédication, disait-il. C'est l'apostolat de la conversation. Cet apostolat de plain-pied, *sermo pedestris*, qui s'exerce dans la rue, les champs, le foyer de la famille, au chevet du malade. Que d'âmes ramenées surtout quand le coeur aide la parole. Le curé d'Ars comprenait qu'il ne commencerait à faire du bien à ses paroissiens que lorsqu'il s'en serait fait aimer. Or il y a un secret pour se faire aimer, c'est d'aimer. De même pour les infidèles, les Basotho, Matebele, etc. En les voyant, on peut s'attrister et se demander que faire pour les convertir. La réponse est à toutes les pages de l'Évangile, il faut les aimer, les aimer quand même, les aimer toujours. Le bon Dieu a voulu qu'on ne fasse le bien à l'homme qu'en l'aimant. Le monde appartient à qui l'aimera davantage et le lui prouvera.

On trouve des réflexions identiques dans les écrits de M^{gr} Charlebois. D'abord il a toujours cherché à rencontrer individuellement les Indiens. Il écrivait déjà en 1880: «Ma tactique ordinaire...c'est de leur parler en particulier. Là, je leur dis tout ce que je veux avec douceur, ils en sont contents; tandis

qu'en public, ça les met hors d'eux-mêmes». Lors de ses arrêts dans les campements ou les missions, il a toujours fait les visites à domicile. Il s'explique le 18 février 1896: «Cette visite est très importante. On est honoré de recevoir le missionnaire dans sa petite cabane. On est plus libre pour lui communiquer ses peines et misères et pour lui demander les conseils désirés. De son côté, le missionnaire peut souvent en profiter pour donner des avis qui ne seraient pas bien reçus en un autre temps. Il est rare que j'omette cette visite parce que j'y vois beaucoup de bien.» Le 15 octobre 1915, il conseille au p. Moraud d'être patient dans les longues visites que lui font les Indiens, de savoir en profiter pour apprendre la langue, leur donner des conseils, tout en sachant les renvoyer doucement en temps opportun. Dans une lettre circulaire, en 1920, il recommande aux missionnaires le soin des malades: «Aimez vos malades, ne craignez pas de les visiter trop souvent; dans chaque visite ayez toujours quelques bonnes paroles à leur adresser; faites-les prier et priez avec eux; procurez-leur les bienfaits des sacrements le plus souvent possible. Le temps que vous passerez à cette fonction sera un temps bien employé.» À la fin de sa vie, le 6 décembre 1932, il écrit encore au p. Waddel: «Ne négligez rien pour conserver la foi et la moralité chez vos gens. Un bon moyen, c'est de voir en particulier ceux ou celles qui manquent à leurs devoirs. Une conversation privée d'un quart d'heure vaut mieux qu'un long sermon à l'église. Priez aussi beaucoup pour vos gens.»⁶⁴

M^{gr} Charlebois affirme surtout, des dizaines de fois, que pour faire du bien aux Indiens il faut les aimer. Je ne cite ici que trois textes dont le contenu ressemble à ce que disait le p. Gérard. À son frère Charles, missionnaire auprès des Métis, il écrivait déjà le 17 décembre 1897: «Pour un prêtre, c'est un point essentiel de se faire aimer. Sans cela, on interprète tout en mal ses actions, quand même d'ailleurs il aurait de bonnes intentions. Ne sois pas trop sévère. Il faut être ferme, mais au moyen de la douceur et non de la rigueur...» Au p. Moraud, le 20 décembre 1917: Voici quelques conseils pour vos visites: «Vous montrer bon et paternel pour tous; les aimant tous également et les traitant tous avec douceur, mais énergie et fermeté. Ne jamais faire des reproches avec emportement...» Et surtout, écrivait-il au p. Du-mais, le 1er septembre 1933: «Pour faire du bien réellement, il faut que le prêtre aime ses gens, qu'ils aient des défauts ou non. Sans cet amour, il fera plus de mal que de bien. Donc, première chose: aimer. Cet amour amoindrit leurs défauts et augmente leurs qualités. De là, le prêtre se montre bon, aimable, doux bien que ferme, plus porté à diminuer la gravité des fautes, plus modéré dans les réprimandes, toujours prêt à rendre service, etc. De là, les gens se sentant aimés et bien traités, accourent auprès du prêtre comme un enfant auprès de son père, se trouvent heureux et à l'aise en sa présence; ils l'écoutent avec plaisir et sont toujours prêts à obéir. Ils l'appellent volontiers K'ottawinow (notre père). Ils sont prêts, à leur tour, à lui rendre service et à lui témoigner leur amour par certaines offrandes. De la sorte, tout va bien. La charité règne ainsi que la paix et la concorde. Donc première chose: aimer, aimer, aimer. Tout découle de l'amour.»⁶⁵

M^{gr} Charlebois le premier a beaucoup aimé les Indiens, surtout les enfants et les plus misérables. Les témoins au procès ont tous souligné ce trait caractéristique de sa vie⁶⁶. Dans son témoignage, M^{gr} Martin Lajeunesse a dit, entre autres, à ce sujet:

Un autre fait qui mérite mention c'est celui-ci: lorsque, [dans les dernières années de sa vie], le Serviteur de Dieu revenait de voyage, et trouvait son bureau fort encombré par la correspondance, et que j'étais alors procureur des missions ayant mon bureau près du parloir, il me demandait de tâcher de voir aux besoins des Indiens qui se présentaient. Mais dès que de sa chambre il entendait parler le cri, il ne pouvait y tenir, il descendait pour s'enquérir des besoins de ses enfants des bois, craignant sans doute qu'ils seraient chagrinés de ne pas voir le grand chef de la prière. Alors il se mettait à leur service malgré toutes ses occupations⁶⁷.

Vie Oblate Life publia en décembre 2000 un bref article de M^{gr} Douglas Crosby, o.m.i., évêque de

Labrador City-Schefferville, intitulé: «Le charisme d'Eugène de Mazenod se trouve chez lui dans le Grand Nord canadien.» C'est bien la conviction qui nous habite en connaissant mieux la vie de M^{gr} Charlebois.

M^{gr} Crosby termine sa réflexion par ces mots: «Saint Eugène de Mazenod ne voulait pas de «flammes vacillantes» dans sa communauté. Il tenait à ce que les Oblats «brûlent intensément». C'était également ce que demandait M^{gr} Charlebois à lui-même et à ses missionnaires. Voici à ce propos, en guise de conclusion de cette conférence, une de ses nombreuses recommandations faite dans une lettre circulaire, le 23 septembre 1912:

La construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson, puis les projets d'autres lignes dans la même direction attirent depuis quelque temps l'attention du monde civilisé sur cette partie du pays où se trouvent nos missions [Indiennes]. Déjà on se sent pressé par ce que l'on appelle la civilisation. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre pour nous. Il en résultera prochainement plus de commodités et de bien-être matériel; mais il ne faut pas nous faire illusion, cette civilisation va nous apporter ses inconvénients comme ses avantages. Elle nous arrive avec ses idées de jouissance, de plaisir et de tout ce qui peut flatter les passions. Son influence ne peut être que funeste à notre population indienne.

Déjà vous l'avez constaté, déjà même quelques-uns d'entre vous sont alarmés à la vue de tant d'ivrognerie, de débauches et de scandales de toutes sortes. Déjà l'orgueil, l'indépendance et l'indifférence s'emparent de l'esprit de nos chers [Indiens] et en font disparaître cette simplicité, cette soumission et cet amour de la religion qui les caractérisaient. Cette constatation est triste et afflige mon coeur autant que le vôtre. Mais que faire? Suffit-il de s'attrister, de gémir et de se laisser aller au découragement?

Non, mes chers pères et frères, un missionnaire, un apôtre doit montrer plus de zèle et de bravoure. Le démon et le monde se donnent la main pour voler à la perte de nos [Indiens]; notre devoir à nous est de nous concerter et d'opposer une lutte énergique et soutenue. Notre ennemi est puissant, mais qu'avons-nous à craindre? N'avons-nous pas Dieu de notre côté? Montrons-nous donc de vrais soldats du Christ. L'ennemi déploie plus de perversité, eh bien, déployons plus de zèle. La routine et le *statu quo* d'autrefois ne sont plus suffisants. Il faut exciter en nous un nouveau courage et déployer une nouvelle ardeur.

Tout d'abord, mes biens chers pères et frères, tournons notre zèle vers nous-mêmes. Travaillons avec une nouvelle énergie à notre propre sanctification. Si le mal augmente, notre sainteté augmentera en proportion. Servons-nous du principe des contraires. Constatons-nous dans notre population que l'esprit de prière diminue? prions davantage et mieux; une diminution de foi se manifeste-t-elle? vivons d'un plus grand esprit de foi et d'amour de notre perfection; l'amour des jouissances et des plaisirs augmente-t-il? aimons et pratiquons la mortification avec plus d'ardeur; une augmentation d'intempérance et de vie licencieuse attire-t-elle nos gémissements? tenons-nous sur nos gardes, craignons même de manifester la moindre affection pour les liqueurs; que notre pureté surtout soit irréprochable. Avec de tels sentiments et une telle conduite nous serons forts et puissants. Notre lutte contre l'esprit délétère qui envahit nos chrétiens sera des plus efficaces. Nos paroles auront une vertu salutaire pour convertir et sauver.

Il faut ensuite songer à nos fidèles. Se trouvant exposés à des périls plus grands de perversité et de perdition, il est de notre devoir de leur fournir de nouveaux moyens de préservation et de salut. Ce qui suffisait autrefois ne suffira plus dans l'avenir. le premier de ces moyens est une instruction plus parfaite. L'ignorance est la source de tous les maux..., etc.»

¹ Lettre circulaire n° 113, Rome, le 25 décembre 1915, in *Circulaires administratives*, vol. 3 (1901-1921), p. 269-272.

² P. Grandin au p. Servule Dozois à Rome, 31 mars 1910 (Orig.: AGR, dossier Charlebois) et à M. Tourneau, 15 décembre 1910. Copie conforme, registre de lettres du p. Grandin, APE.

³ Dans ses écrits, M^{gr} Charlebois précise souvent la distance entre les diverses missions du Keewatin. Les chiffres ne sont pas toujours les mêmes. Ceci s'explique surtout par le fait que les distances l'été, en suivant les méandres des rivières, étaient plus longues qu'en hiver alors qu'on allait souvent tout droit à travers la forêt.

Cumberland - Le Pas: 150 km (70 milles)

Cumberland - Grand-Rapide: 350 km (240 milles)

Cumberland - Cross Lake: 800-950 km (500-650 milles)

Cumberland - Prince-Albert: 400 km (250 milles)

Cumberland - Lac Pélican au nord: 240 km (145 milles)

Lac Pélican - Pakitawagan: 290 km (180 milles)

Lac Pélican - Fort Nelson: 500 km (310 milles)

Lac Pélican - Entrée du Lac Caribou: 240 km (135 milles)

Lac Pélican - Lac Caribou au nord: 750 km (465 milles)

Pour le nom et la population de ces missions, cf. *Positio O. Charlebois*, Rome, 2001: Biographie documentée, p. 412.

⁴ Le chemin de fer Winnipeg-Le Pas-Churchill, commencé au début du siècle, ne fut terminé qu'en 1929. Cf. Germain LESAGE, *Notes historiques sur le vicariat du Keewatin*. Ottawa, Ed. des *Études Oblates*, 1956, p. 275.

⁵ Cf. *Positio, op. cit.: Summarium*, p. 122.

⁶ Des dizaines de fois dans ses lettres et son journal, M^{gr} Charlebois fait des récits de ses voyages. On en cite quelques extraits dans la *Positio, op. cit.*: Bd, p. 365-393, etc.

⁷ O. Charlebois au p. Husson, 6 septembre 1924: En 1910, les pères et frères français «étaient les seuls missionnaires du Keewatin. Aujourd'hui, ils ne forment plus que le quart.» Orig.: AALP, classeur III, n. 77.

⁸ Seulement après le décès de mgr Dontenwill et de M^{gr} Charlebois, par entente entre le p. Labouré et M^{gr} Lajeunesse, la congrégation s'est chargée du vicariat. Cf. *Positio O. Charlebois, op. cit.*: Bd p. 470, 481-484, 498.

⁹ *Ibid.*, p. 484.

¹⁰ Cf. Tableau des missions du Keewatin dans *Positio, op. cit.*: Bd, p. 523.

¹¹ Affirmation de M^{gr} M. Lajeunesse, cf. G. CARRIÈRE, *M^{gr} Charlebois*, vol. IV, p. 2. Au procès, le p. Chamberland a dit que M^{gr} Charlebois a suscité beaucoup de vocations, cf. *Positio, op. cit.: Informatio*, n° 72, p. LX.

¹² Cf. Circulaire n. 6 du 8 mai 1912, p. 2.

¹³ Lettre du 24 mai 1931. Orig.: AALP, classeur III, n° 67.

-
- ¹⁴ Il y avait de bonnes maisons dans les vieilles missions de l'Île-à-la-Crosse, du Lac Caribou et du Lac Pélican.
- ¹⁵ Cf. *Positio, op. cit.*: Bd, chapitre V.
- ¹⁶ Cf. Thérèse LABONTÉ, *Aspects divers de l'apostolat missionnaire de M^{re} O. Charlebois*. Ottawa, Université St-Paul, 2000, p. 82. **Joie** (Journal Charlebois, 31 décembre 1887, 22 août 1888, 3 juin 1895); **Docilité** (Journal, 1er août 1890); **Partage** (Journal, 15 août 1890); **Intelligence** (Journal 14 juillet 1890), etc.
- ¹⁷ Cf. *Écho du Cumberland*, 7 août 1888.
- ¹⁸ Dans son Journal, le 20 janvier 1890, le p. Charlebois écrit que, en trois mois, les Indiens de Cumberland ont tué 17 000 rats musqués et ont vendu la peau au Fort, l'échangeant pour de la marchandise. Les magasins se sont vidés. Le 23 juillet de la même année, les Indiens du Lac Pélican ont pêché des esturgeons en abondance et les ont fait sécher et fumer.
- ¹⁹ Autres récits de ce genre, *ibidem*, 26 janvier et 12 décembre 1889.
- ²⁰ Ce texte et les précédents, extraits du Journal: *Écho de Cumberland*, sont copiés dans les Écrits Charlebois, vol. II, p. 284, 324-325, 337, 342, 365, etc.
- ²¹ Cf. É. LAMIRANDE, *Les grandes orientations données par le fondateur*, dans *Vie Oblate Life*, vol. 59 (2000), p. 368.
- ²² Cf. *Positio, op. cit.*: Bd, p. 334 et 338.
- ²³ Cf. Codex historique de Le Pas, 3 mars 1927 et *Positio, op. cit.*: Bd, p. 533.
- ²⁴ Cf. *Positio, op. cit.*: Bd, p. 278.
- ²⁵ Cf. PÉNARD, *M^{re} Charlebois*, p. 47 et *Positio*, Bd, p.336-337.
- ²⁶ Texte publié dans *Positio*, Bd, p. 280-281. La plupart des témoins au procès ont parlé de la pauvreté du Serviteur de Dieu, *ibid.*, *Informatio*, n° 90, p. LXXIII-LXXV.
- ²⁷ *Instruction de notre vénéré fondateur relative aux missions étrangères*, éd. française, 1936, p. 13. Cf. aussi: W. HENKEL, o.m.i., *L'Esprit et le coeur du bx E. de Mazenod à la lumière de l'Instruction sur les missions étrangères*, dans *Vie Oblate Life*, n. 36 (1977), p. 173-185.
- ²⁸ Cf. Extraits de lettres de M^{re} Grandin dans *Positio...*: Bd, p.343.
- ²⁹ Cf. Lettres au p. Dubeau, 4 juin 1922, au p. Chamberland, 19 décembre 1930 et 14 novembre 1933, au p. Thiboutot, 15 décembre 1931, au p. Trudeau, 21 septembre 1932, etc. Orig.: AALP, classeur III.
- ³⁰ Lettre au p. Egenolf, 14 novembre 1931. Orig.: AALP, classeur III, n° 70.
- ³¹ Il existe un gros dossier sur cette affaire. Orig. et copies conformes: AALP, cl. II, n. 36.
- ³² Copie conforme: AALP, cl. IV, n° 35.
- ³³ Correspondance échangée entre M^{re} Charlebois et m. Chisholm en 1916-1917. Orig. et copies conformes: AALP cl. II, n° 24 et cl. III, n° 35.
- ³⁴ Orig.: AALP, cl. III, n° 31.
- ³⁵ Cf. J. LE CHEVALIER, o.m.i., *Saint-Michel de Duck Lake, 1894-1944*. Edmonton, 1944, p. 28-29.
- ³⁶ Cf. J.-M. PÉNARD, *M^{re} Charlebois*, p. 87-88, 93.
- ³⁷ Cf. E. BONNALD, o.m.i., *Petites Annales de M.I., 1909*, p. 16.
- ³⁸ H. BOISSIN, *Missions O.M.I., 1909*, p. 244-245.
- ³⁹ Cf. son journal: *Voix du jeune missionnaire*, 24 novembre 1890.
- ⁴⁰ Cf. *Positio...*: Bd, p. 535.
- ⁴¹ Cf. Germain LESAGE, *Le Keewatin social, op. cit.*, p. 224.
- ⁴² Cf. *Positio...*: Bd, p. 482, notes 111-112.
- ⁴³ Cf. *Positio...*: Bd, p. 510-511 et G. CARRIÈRE, *M^{re} Charlebois*, vol. III, 1, p. 258.
- ⁴⁴ Cf. Journal: *Voix du jeune missionnaire*, 31 juillet 1890.
- ⁴⁵ Cf. G. CARRIÈRE, *M^{re} Charlebois*, vol. III, 2, p. 525.
- ⁴⁶ *Tribute to bishop Charlebois*, dans *Northwest Review*, 2 décembre 1933. Imprimé: AALP, cl. VI, n. 5c: «His work was Church work. To that, without stint, he gave his strong body and his brilliant mind, but in giving his life to his Church he gave something also to the north country. He built a great diocese. He gave it hospitals and schools. He gave it progress and development and civilization. And so his name will live forever, not only in the annals of his own organisation, but in the history of Western Canada...»

⁴⁷ Cf. *Positio...*: Bd, p. 287.

⁴⁸ Se risquer à voyager au cours de ces mois était dangereux. Le père Charlebois écrit à soeur Alma, le 24 mai 1903: «Dernièrement, je suis venu du Lac Pélican, distance de 150 milles. Ce fut un voyage très pénible. Il nous a fallu voyager en traîneau et en canot. Tantôt la traîne portait le canot et tantôt le canot portait la traîne. C'est que sur les lacs la glace était solide, tandis que les petites rivières en étaient libres. Nous naviguions dans celles-ci, et sur les lacs nous traînions notre canot...»

⁴⁹ Surtout les lettres n. 5, le 23 septembre 1912, n° 27, le 19 novembre 1928 et n° 33, le 15 février 1932.

⁵⁰ Cf. lettres au p. Ancel, 21 janvier et 5 mars 1911; au p. Moraud, 5 février 1915, 7 octobre et 24 décembre 1916, 19 janvier 1925; au p. Chamberland, 4 février 1931; au p. Gagnon, 4 avril 1931; au p. Poirier, 18 septembre 1932, au p. Dumais, 1er septembre 1933, etc. Orig.: AALP, classeur III.

⁵¹ Cf. *Début d'un évêque missionnaire*. 1911, p. 65-66. Quelques témoins parlent des visites pastorales de M^{gr} Charlebois: p. Rossignol, Paul Pioget et M. Lajeunesse, cf. *Positio: Summarium*, p. 50, 70 et 123.

⁵² Cf. Journal, 30 juillet 1890, 21 juillet 1895, 1er janvier 1896 et 6 février 1897. Il n'en parle plus par la suite.

⁵³ À Fort-Nelson, par exemple, au début d'avril 1892, c'est un Indien protestant qui lui donne l'hospitalité. Cf. *Voix du jeune missionnaire*, 8 mai 1892.

⁵⁴ Cf. Lettre au p. Thiboutot, 3 août 1931 et G. CARRIÈRE, *Mgr Charlebois, op. cit.*, vol. III, 2, p. 522-524. Au moins deux fois, il est intervenu pour défendre sa réputation et la morale catholique. *Ibid.*

⁵⁵ Journal, 5 décembre 1888.

⁵⁶ Journal, 7 octobre 1890.

⁵⁷ Journal, 31 juillet 1890.

⁵⁸ Cf. *Échos de Cumberland*, 2 et 8 janvier, 5 mai 1889, 24 avril et 26 décembre 1889, janvier et 1er juin 1890.

⁵⁹ Autre exemple, le 23 juillet 1890, avec beaucoup de difficultés.

⁶⁰ *Échos de Cumberland*, 15 mai 1889.

⁶¹ Cf. *Positio...*: Bd, p. 569.

⁶² Pages 8 et 12 de l'édition française.

⁶³ *Documentation OMI*, n° 237, janvier 2001, p. 22.

⁶⁴ Textes cités par M^{gr} Martin LAJEUNESSE dans *Vertus de M^{gr} Charlebois*, Le Pas, 1951, p. 217.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 199. Les originaux de ces lettres se trouvent dans les archives de l'archevêché de Le Pas.

⁶⁶ Leurs témoignages sont publiés dans la *Positio...: Summarium*, p. 1-235. Le résumé de ce qu'ils ont dit de son amour des Indiens, se trouve *Ibid.: Informatio*, p. LIII-LVI.

⁶⁷ Cf. *Positio...: Summarium*, p. 136 ad 66.

How Did the Servant of God Ovide Charlebois exemplify the Oblate Charism Through his Life and Ministry?

Yvon Beaudoin, o.m.i.

The Gospel of Luke tells us that Jesus launched his ministry in Galilee by applying to himself the words of the prophet Isaiah 61:1-2: "The Spirit of the Lord has been given to me for he has anointed me. He has sent me to bring the good news to the poor..." (Luke 4: 18).

It was with this end in view that Eugene de Mazenod founded the Congregation. That is what he stated clearly in the first article of the 1818 rule: "The end of the institute of the Missionaries of Provence is first of all to set up a group of secular priests who will live together and who will strive to imitate the virtues and examples of our Saviour Jesus Christ, mainly by engaging in preaching the word of God to the poor." The final phrase was what he chose as the Oblate motto: "He has sent me to evangelize the poor."

On the occasion of the April 26 to May 14, 1976 congress on *The Charism of the Founder Today* held in Rome, five elements present in the first article of the 1818 rule were immediately recognized and unanimously adopted as being characteristic of the Oblate charism: *Passionately devoted to Christ, living in community, as religious, to evangelize the poor.*

On the occasion of the hundredth anniversary of the founding of the Congregation, January 25, 1916, Bishop Augustine Dontenwill, Superior General at the time, wrote an important circular letter in which he addressed the question: "Why in the period of one hundred years did the Lord bless this congregation which has become a great tree and claims 3,500 Oblates scattered over several continents?" His answer was that it was because the Congregation had remained faithful to its purpose and to its motto: "Evangelize the poor." "Zeal [evangelization]," he wrote, "for religious societies is a life principle ever expanding in terms of universality and immortality. Moreover, [Our Lord said]: You will always have the poor among you. As a result, congregations that have as their objective "evangelizing the poor," Bishop Dontenwill continued, "are assured of always enjoying his favour which is never without fruit and which always brings with it the most bountiful spiritual gifts. May they remain faithful to their vocation, may they persevere in the love of poverty and the poor, they will renew themselves in perennial youthfulness [...]"¹

Bishop Ovide Charlebois' priestly life, all 46 years of it lived in the Keewatin missions, was devoted to that: To evangelize the poor. It is these two issues that I intend to develop today. First, I will briefly state who Bishop Charlebois is; I will then treat of the poor among whom he worked and I will end off by sketching the broad outlines of what he did to evangelize them.

1. Who is Bishop Ovide Charlebois?

Ovide Charlebois was born and baptized in Oka, province of Quebec, February 17, 1862. Among the children of Emerence Chartier and Hyacinthus Charlebois, he was the seventh of fourteen children. His parents were farmers.

In 1864, the family moved to a new farm in the future parish of Saint Margaret on Lake Masson, north of Saint-Jérôme in the Laurentian hills. It was there that Ovide attended the village school. It was there too that he made his First Holy Communion at ten years of age and was confirmed on July 10, 1874 at twelve years of age. His mother died in December of the following year.

He made his high school studies at Assumption College near Montreal from 1876 to 1882. The year 1882-1883 was spent in the novitiate of the Oblates of Mary Immaculate at Lachine, a suburb of Montreal. He made his philosophical and theological studies at Ottawa College and at the Oblate scholasticate in Ottawa from 1883 to 1887.

He received his obedience for the missions of the Canadian Northwest in June of 1887 and was ordained deacon and priest by Bishop Vital Grandin, o.m.i., the following July 16 and 17. Whereupon, he left for the Keewatin territory, the northern part of the provinces of Manitoba and Saskatchewan. From 887

to 1900, he remained alone at Cumberland House mission with a flock of 100 Catholic Metis and Cree Indians. He was superior of Pelican Narrows district from 1900 to 1903, principal of the Indian residential school at Duck Lake (Saskatchewan) from 1903 to 1910 and then vicar apostolic for the Keewatin from 1910 to 1933. He was the first vicar apostolic for the Keewatin territory. In 1910-1911, this territory boasted 5,000 Catholics out of some 14,000 residents (a few Whites, Cree Indians, Dene and northern Eskimos). There were nine residences for the missionaries with 15 priests, 6 Oblate brothers and 12 religious women. The Servant of God had to seek out and train his own co-workers because the Oblates did not want to take on this new vicariate. This obliged him to go begging in Eastern Canada and the United States for funds to support his missionaries, found new missions, build house-chapels, a cathedral, a bishop's residence and schools. In 1933, the vicariate boasted 19 missions, 28 priests, 27 Oblate brothers, 10 Oblate scholastics and about 60 religious women. It was the Servant of God, who in 1912, sent the first missionaries to the Eskimos of Hudson's Bay.

While he developed his vicariate, which he visited in an ongoing fashion by endless canoe trips during the summer and by dog sled during the winter, he took an active interest in the problems of the Church in Western Canada, in particular, the defence of Catholic schools and the appointment of French speaking bishops where the majority of Catholics were French speaking.

The Servant of God's life was hard and strenuous. He had to contend with the poverty of the Indians, the difficulties of long trips, the rigors of the climate, etc. In spite of his robust health, he was often ill. On November 20, 1933, he was struck down by bronchitis and ulcerated kidneys. The illness lasted only a few days, but in the course of those few days, he received the last rites and died. Following the solemn rites of his funeral, on November 25, he was buried in the Catholic cemetery at The Pas. Later on, on May 28, 1954, his body was transferred to the cathedral crypt.

Throughout his life and to the day he died, many of his fellow workers, his friends and the faithful considered Bishop Charlebois a holy missionary. This reputation for sanctity continued after his death. That is why, in 1951, Bishop Martin Lajeunesse, his nephew and successor, launched the proceedings for his beatification, a process subsequently taken up by Bishop Paul Dumouchel.

In 1951-1952, the ordinary process was carried out in Keewatin and the rogatory process was carried out in the dioceses of Montreal, Saint Boniface and Prince Albert. In 1980-1981, the recognition process took place in the Keewatin. In the course of this process, 90 witnesses were heard. In 1986, I was appointed for this cause as reporter to the Congregation of the Causes of Saints. At the beginning of 2001, I finished the *Documented Biography* and the *Positio on the virtues and reputation of sanctity*. This Positio, like that of Brother Antoine is now included on the long waiting list of the congregation of consultor theologians and the congregation of cardinals whose task it is to scrutinize the virtues of the future blessed. Subsequently, the Pope will declare these Servants of God "venerable" and worthy of beatification upon the recognition of one miracle worked by them.

2. "The poor": poverty of the vicariate, the Indians and the Bishop

In 1887, when Father Charlebois arrived in the West, the missions of Keewatin were the responsibility of Bishop Justin Vital Grandin, O.M.I., of the diocese of Saint Albert. In 1891, they came under the jurisdiction of Bishop Albert Pascal, O.M.I., vicar apostolic of the new vicariate of Saskatchewan, subsequently raised to the rank of a diocese in 1907 under the title, diocese of Prince Albert. In 1910, all the Indian missions of northern Manitoba and Saskatchewan were designated as a unit to form the Keewatin vicariate.

For a long time already, Bishop Pascal and Father Henry Grandin, the provincial of the Alberta-Saskatchewan province of the Oblates, as well as Father Priscus Magnan, the provincial of the

Manitoba province wanted to see Keewatin established as a vicariate because they did not have the time and found the travelling too strenuous to visit the twenty or so Oblates who were working at evangelizing the Indians of that area. In 1910, Father Henry Grandin described the new vicariate as “a see of poverty and misery.” He declared that Bishop Charlebois was “the most indigent of bishops and his diocese has the worst prospects of any diocese in the whole world.”²

In 1910, when the vicariate was erected, it covered an area of about one million square kilometres and measured some 1500 kilometres from West to East. Towards the North, west of Hudson’s Bay, it reached right to the North Pole.³

It can be safely stated that, when it was set up in 1910, poverty reigned in every sector of the vicariate.

A. Destitution in the areas of communications and provisioning

From 1910 to 1933, no roads existed in this area. In its Southern part, it was covered by a forest broken up by lakes, swamps, streams and rivers. In 1910, only The Pas had been recently linked to Winnipeg by railroad. That is why Bishop Charlebois chose this mission for his episcopal see.⁴ Everywhere else, in the winter and often in intense cold, he was obliged to travel and transport goods by dog sled and in the summer in birch bark canoes or on the Hudson’s Bay Company barge. During the summer, these trips were not that difficult when travelling from West to East, following the Saskatchewan River or the Nelson and Churchill Rivers. But when travelling from South to North, these great water ways became obstacles. They had to be crossed and then linked up with again by following their course interrupted by rapids and falls that compelled the travellers to make numerous long and arduous portages amidst clouds of mosquitoes.

According to Bishop Lajeunesse, treasurer of the vicariate from 1927 to 1933, transportation cost of goods via the barges of the Hudson’s Bay Company, at least for the missions farthest away, was six times the value of the goods.⁵ As for their own personal travelling, Bishop Charlebois and his missionaries generally preferred to pay two Indians as paddlers for the canoes or as guides with the dog sleds: one to handle the dog team and the other to break trail on snowshoes. In order to spare his meagre finances, Father Charlebois often hired only one Indian. During the summer, he steered his own canoe, paddling for days on end and carrying canoe and baggage on the portages. During the winter, he often handled the dog team himself or broke trail on snowshoes ahead of the team and prepared the camp at night, chopping the wood needed for the fire.⁶

Their means of travel were primitive and the distances they had to travel were extensive. Before being appointed bishop, Father Charlebois made the trip from Cumberland House to the Pas four times a year, a trip of 150 km, a two to three day journey. Twice a year, he travelled to Grand Rapids, a trip of 350 km, a 4 to 5 day trip. Twice a year, he went north to Pelican Narrows to confess his sins to Father Bonnard, a distance of 240 km, from Cumberland House. In 1900-1903, when he was superior of the central district, he covered an average of 5,000 km a year. In the course of his first pastoral visit, from May to October 1911, he visited all the missions of the vicariate and traveled 4,500 km. Later on, he divided his vicariate into three districts and made the pastoral visit of one of these districts each summer.

B. Lack of personnel

We have seen that at the time of creation of the vicariate in 1910, 15 priests and 6 Oblate brothers worked there. All of them were from France and several were already advanced in years.⁷ The General Administration refused to take on responsibility for the vicariate, allegedly because the Congregation of the Propaganda had not consulted them and that vocations in France had fallen off considerably.⁸ Bishop

Dontenwill simply committed himself to leaving at their posts the priests and brothers who were already working there. Subsequently, he was true to his word and only sent two or three priests with Father Turquetil to the Eskimo missions in Hudson's Bay.⁹

Bishop Charlebois was compelled to seek out vocations, establish and maintain a novitiate and a scholasticate at Beauval in northern Saskatchewan. He had a good number of candidates. Often they were young men suffering from tuberculosis and sent to Beauval by the Eastern province because it was known for its dry, healthy climate. This method of recruiting vocations took some ten years before it began to bear fruit. That is why, between 1910 and 1920, only two new missions were given resident priests (The Pas and Pakitawagan) and eight new missions received resident priests from 1923 to 1933.¹⁰ In addition to that, Father Edmund Dubois, the Bursar General, showed no pity to Bishop Charlebois and made him pay the same contribution per father and brother of the Keewatin as the contribution demanded of well-to-do provinces. In a letter to Father Bourassa whom he sent as his delegate to the General Chapter of 1926, the Vicar Apostolic explained this situation as follows:

As my delegate, you will be required to read my report to the Chapter. It will be beneficial if I give you a few explanations so that you can have a better understanding of it. Our vicariate does not have the same standing as other vicariates in the Congregation. When I was made Vicar Apostolic, the Congregation of the Propaganda did not consult our Superior General about it. He was deeply offended by this. When I came to ask him for personnel, he answered that he did not recognize me, that my vicariate did not belong to the Congregation. I was totally taken by surprise. I contacted the Propaganda which then spoke to the Superior General. The latter persisted in his refusal to accept my vicariate, the only thing he agreed to was to leave in place the Oblates already working here.

I found myself compelled to find my own personnel. As you know, more than once I have visited the colleges in the province of Quebec in order to recruit vocations. Some young men stepped forward, but there was no money to pay for their lodging and maintenance at the novitiate or the scholasticate because the Oblate funds for this vicariate remained in Rome with no hope of having access to them.

I was obliged to go personally to beg for the money to maintain these young men who had become scholastics. The situation has remained as such until this day. For two years now, the General Administration has granted me the small allowance which it grants to candidates in other scholasticates. It is very little and that is the sum total of all I have received.

When our scholastics are ordained to the priesthood, the General House demands a tax be paid for each of them. In the neighbouring vicariates, this tax is an annual sum of \$40.00 for the priests and \$20.00 for the brothers. From me, they demand precisely twice that much. Why? I do not know. Is it because I educated these priests without costing the Congregation anything? I have already aired this grievance, but no one paid any attention to it. In a year or two, the entire allowance from the Propagation of the Faith will have been spent to pay the taxes levied on the fathers and brothers. I will have to continue to beg to stay alive. The outlook is rather depressing...

It is without bitterness that the bishop wrote these words. He always loved the Congregation and won many vocations to it. Moreover, in 1911, he had already stated: "The Congregation does not want to give me any candidates; I will give her some."¹¹ Indeed, he often spoke in seminaries and colleges. In 1912, in the course of his trip to Europe to attend the General Chapter, he spoke to 6,000 students in 38 institutions in France and Belgium.¹² After that, he would come each year during the months of April and

May to help the archbishop of Montreal with confirmation. He took these trips as an opportunity to speak in the colleges and to meet with postulants and benefactors. For example, on May 24, 1931, he wrote to Father Chamberland that he was returning to his diocese with \$4,000.00 and 13 postulants for the Oblate brotherhood.¹³

These efforts and sacrifices bore fruit. From 1910 to 1933, the number of missions with resident priests doubled, going from 9 to 19 and the personnel more than tripled, going from 21 Oblates to 65 and the number of religious women went from 12 to 60.

C) Poverty of the missions

In 1910, only the few missions with a resident priest had a house-chapel, often small and poor such as in Cumberland House.¹⁴ The two other missions that Father Charlebois had to visit from 1887 to 1900 were The Pas and Grand Rapids; they were without house or chapel. It was the same with the entrance to Reindeer Lake and Pakitawagan, missions visited by Father Bonnald from Pelican Narrows and a few times by Father Charlebois.

Father Charlebois was a skilled carpenter. While he was a simple missionary at Cumberland House and Pelican Narrows, from 1887 to 1903, he built, repaired or enlarged six house-chapels.

Pakitawagan (1887-1889) (cf. *Positio*, Bd, p. 353)

Nelson House (1891-1892 and 1900) (*Ibid.*, p. 353 and 404)

Cumberland House (1893-1895,1903) (*Ibid.*, p. 353 and 404)

The Pas (1897) (*Ibid.*, p. 353)

Grand Rapids (1901-1903) (*Ibid.*, p. 404)

Pelican Narrows (1901-1903) (*Ibid.*, p. 353 and 404)

These were log constructions. This called for a great deal of work on the part of the missionary assisted by a few Indians. The trees had to be felled, squared, transported to the building site, set in place, with a few boards for the floor cut by using the two-man saw, an altar, a communion rail, a few benches and some cupboards, all had to be built, etc. Father Charlebois did not ask Bishop Pascal for any money to construct these buildings; so the bishop considered him a very good administrator. It was one of the reasons why, in 1903, Father Charlebois was appointed director of the Duck Lake residential school, an institution deeply in debt.¹⁵

D) Poverty among the Indians

Bishop Charlebois held in high esteem many of the qualities displayed by the Indians, good humour, the spirit of sharing, patience, endurance and courage.¹⁶ But he often lamented their lack of foresight and even laziness. For example, August 7, 1888, he wrote:

One of the qualities I saw among the Indians for which I had a great deal of admiration, if it was not, in fact, laziness, was their abandonment to Divine Providence. They took the Gospel injunction not to worry about the morrow at face value. For example, you would see them go to bed at night with empty bellies, without knowing where their next meal would come on the morrow, and that did not prevent them from being happy and singing as if they were rolling in wealth. Unfortunately, it is most of the time that they find themselves in these kinds of straits due to their laziness. And that is what upsets me the most.¹⁷

This laziness and lack of foresight were among the causes of periods of famine and great poverty. At the close of the 19th and the beginning of the 20th centuries, the extreme poverty of the Indians, in principle, no longer existed. For these 10,000 Indians of the Keewatin who lived from fishing and hunting, everything they needed to survive was to be found in the forts of the Hudson's Bay Company found pretty well all over. Especially during the summer, the Indians came to sell their furs and trade them for ammunition, clothes and food. During the summer, generally there was food in abundance. At certain times a lot of game was killed, especially muskrats whose pelts they sold. They caught fish by the thousands which they dried and smoked and used to feed their dogs during the winter.¹⁸

It was in winter that there were periods of famine. February 24, 1889, Father Charlebois recorded in his diary: "Extreme poverty is rampant this winter more than ever. No fish, no pelts, nothing that could obtain the basic necessities for the Indians. A great number of them are reduced to almost a daily fast." October 2 of the same year, he was at Pelican Narrows with Father Bonnald. He wrote:

Since last night there has been a terrible snowstorm. One would swear that we were in the heart of the month of January [...] A good number of Indians came to the fort from here and there to buy goods and found it was impossible for them to return home. Nor can they buy what they need since the Hudson's Bay factor has gone down to Cumberland House and has not yet returned. They are a most pitiful lot. They are living in wretched cotton tents, with practically nothing to cover their bodies. They eat only fish and often they eat nothing at all. Oh! what poor wretches! If they only knew how to draw profit from their sufferings. They all come in turn to the mission, asking sometimes for some flour to make bannock (rabanou), sometimes for a little salt, sometimes for a little tea, etc... Reverend Father Bonnald with his fatherly charity refuses no one with the result that little quantities little by little become a large quantity at the end of the day and a large large quantity at the end of the week. That is how our meagre provisions have soon disappeared...¹⁹

February 7, 1890, caught in a storm on his way to The Pas, he lost his way in the forest and late at night ended up in an Indian cabin. This is what he tells us;

What I beheld before my eyes was yet another example of the poverty of the Indians. There was there a family made up of the mother, the father and five or six children. The three oldest of these children had only old clothes to wear; they were torn, but at least covered their nakedness. The only garment worn by the three youngest was a kind of shirt which came down a little below their waist. Dressed in this way, they would go outside and stay there for several minutes. I also saw them eat supper. It does not take long to list their menu: a small quantity of pike fish boiled in water; that is it. Since I observed them devouring their food with avidity, I asked them if they really liked that kind of fish: 'Yes, they answered, we like it a lot tonight because it is the first time we have eaten since yesterday.' Hunger makes the best cook...²⁰

In general, the Indians lived poorly. They were poorly dressed; they ate a poor diet of fish, meat and dried biscuits that they bought at the fort. Their homes were poor: canvas tents or log cabins, usually with a cloth covering their paneless windows, etc.

In his will to evangelize the poor, Bishop de Mazenod was thinking especially of the "most abandoned souls" or those in spiritual poverty.²¹ We will soon see that from this point of view, the Indians were very poor and that would become a focus point for Bishop Charlebois' ministry.

E) Personal poverty on the bishop's part

Bishop Charlebois himself lived in poverty. From 1887 to 1900, he lived in a poor log cabin.²² Once he became bishop, he constructed several buildings at The Pas, but on two occasions he gave up his bishop's residence, first of all for a small hospital and later on for a school. He was satisfied with retaining a room in these houses. It was only in 1927 that he had a genuine bishop's residence.²³

He usually wore old clothes he found in packages sent for the Indians. He tells us that on June 10, 1895, upon his arrival at Prince Albert in his birch barkcanoe, many people examined his hat and his old shoes which they insisted he throw away when he arrived at the bishop's residence.

His diet was as poor as that of the Indians and he often shared their food with them. At Cumberland House, since he had never had a lady to cook for him, he fed himself, he says, in the manner of the Curé of Ars.²⁴ The Indians ate fish and dried and smoked meat. From time to time, they ate a piece of bannock, a dough without yeast, more or less cooked. Bread was unknown. To give some flavour to their everyday fare, all they had was tea without sugar and fried bacon which was nothing other than smoked lard preserved in salt. This lard, shipped from Chicago, had usually reached a venerable old age when it arrived at the mission.²⁵

In his Memoires written about his brother, Father William Charlebois wrote about the bishop's poverty:

During his life as a missionary, in order to keep down costs, he would very often deprive himself of the services of a guide for his trips in canoe or by dog sled. He himself would take on the demanding tasks of paddling, of making portages, of walking on snowshoes in front of the dogs, etc. Through a spirit of poverty as much as for mortification, he never used tobacco. His diet was always simple and frugal. When he became a bishop, he continued to live in the strictest poverty. He ordinarily wore worn out clothes, cassocks, etc., cast asides which benefactors had pass on down to him.

His room furnishings were always of the most simple kinds. When I visited him in The Pas in 1927, he himself made up his humble bedroom every morning. He always travelled in the least costly way possible. In his trips from West to East, he travelled 'tourist class.' In the cities, he used the bus for the longer trips and walked rather long distances to avoid expenses [...]

...Through a spirit of poverty, he asked that his coffin should be of the same kind that the government provided for the poor [Indians] and that he should be buried in the parish cemetery instead of building him a tomb under the cathedral...²⁶

3. To evangelize the Indians

After the resurrection, Jesus said to his Apostles: "Go out to the whole world; proclaim the Good News to all creation. He who believes and is baptized will be saved ... " (Mark 16: 15 & 16). In the preface of the Rule, Father de Mazenod gave his sons some direction concerning evangelization, telling them that they would have to "bring people to the consciousness of their human dignity, then make them Christians in order to help them to become saints." That is what Bishop Charlebois and the Oblates have done in the Canadian North.

A) Bring people to the consciousness of their human dignity

In the Instruction on the foreign missions published in 1853 as an appendix to the 1853 edition of

the Rule, social work took its legitimate place in the light of evangelization and a fruitful apostolate. It tells us that the missionary will teach the nomad how to lead a sedentary life, how to build houses and cultivate the soil, We read:

Since the prosperity of civil society is intimately linked to the education of the young, in as much as it is possible, in each mission we will establish a school where, under the wise guidance of a teacher, the children will learn, along with the basic beliefs of the Christian doctrine, the store of human knowledge and what is appropriate to know in the arts of contemporary living...²⁷

From the material point of view, Bishop Charlebois, like the other missionaries, helped the Indians a great deal, especially in providing clothes for them. Bishop Grandin had given clear definite rules concerning this issue: never go into debt to help the Indians, live poorly like they do in order to avoid inspiring covetousness in them, then share generously on all occasions just like the Indians themselves do.²⁸ In the course of the years, Bishop Charlebois distributed more and more clothes received from his benefactors and invited his missionaries to do the same. At the same time, he asked them to be careful about whom they gave the clothes to because everybody wanted to have some and became jealous. One should give clothes to the children and to the families known to be extremely poor, etc.²⁹

He also suggested that the missionaries should provide employment for the Indians rather than to the Whites of the vicariate.³⁰ A number of times, he intervened with the authorities on behalf of the Indians. We find many examples of this in his correspondence. The case of Marie Linkleter is typical. In 1908, this poor woman had received a script along with a payment of some kind which was either lost or stolen by the agent of the federal government. This script was a relinquishing of her aboriginal right as a member of the people who originally occupied the country. For ten years, Bishop Charlebois wrote many letters to various people in authority in order to obtain justice for this person.³¹ The state of poverty that periodically afflicted the Indians wrung his pastor's heart. September 26, 1914, he drew the attention of the government agent, a Mr. Scott, to the situation of the Indians who *would* suffer since the retailers selling the basic necessities in food had raised their prices considerably. He suggested that an inquest should be held in order to see whether the situation could be remedied.³² Subsequent to another intervention of this kind in 1916-1917, the missionaries of Ile-à-la-Crosse, Pelican Narrows, Pakitawagan, Lac Brochet and the Anglican ministers of La Ronge and Stanley Mission were authorized to purchase and distribute ammunition to the Indians, and when their food supplies were exhausted, to buy food supplies for them. They would also relax a little the fishing laws.³³

The bishop often recommended that his missionaries should practice charity and he set the example for them. In a September 28, 1928 letter to Father Martin Lajeunesse, he wrote: "Old Charles Larond is being hospitalized. When he returns, you could give him a package of clothes for old lady Zast. She especially wants a winter coat for herself. She has a little ten- year-old daughter and a little boy of about seven. You will also send a small package for old Sam McLeod, the blind man. He especially needs a shirt and an undershirt. Take a shirt from my locker and an undershirt from among the clothes reserved for the priests, if you do not find any among the old clothes. Put in a pair of socks for him as well. He already has a good winter coat. Address this clothes to him separately,"³⁴ What we see here is him giving his own clothes away, even if his own wardrobe is not well supplied. Like a good father, he knows exactly what his children need.

According to the *Instruction relative to foreign missions*, Bishop Charlebois and his missionaries made some attempts to teach the Indians to live a sedentary life to build dwellings and to cultivate the soil.

In a November 19, 1928 circular letter, p. 3, Bishop Charlebois makes the observation that residential schools are not getting good results. When they go back to their own milieu, the children return

to what they were. He had already made a similar observation in 1909-1910 when he was principal of the residential school at Duck Lake. In order to cut the young boys and girls off from the influence of the reserve where indolence and pagan mores reigned, he asked the government officials to give him the Stony Knoll reserve on the banks of the Saskatchewan River, a location agriculturally rich and sparsely populated. His plan was to establish there young people who left the residential school at 18 years of age and who had already learned how to do farm work. However, he left Duck Lake before realizing his dream.³⁵

Every place where Father Charlebois had done any building, he involved the Indians in helping him. In doing this, they learned from him how to make lime out of limestones.³⁶ In the missions where he spent the summer, he planted a garden. At least in Pakitawagan, his example was followed where in 1907 the Indians all had a house and a garden.³⁷ He did not have the same kind of success at Cumberland House. There, because of the sterility of the soil, love of the ancient nomadic life continued to hold sway, Father Boissin wrote in 1908:

The number of Catholics is actually up to 185. Aside from a few Whites, and they are rather rare, our Christian flock is made up of Metis and Cree [Indians], most of them living the Indian life of hunting and fishing. Our Metis, settled around the mission and not far from the Hudson's Bay and Révillon Brothers, never go very far from the community, except for the spring and the autumn. At those times, they go to muskrat country and areas where dwell other fur bearing animals in order to engage in hunting and by this means to provide for themselves some means of subsistence. As for our dear [Indians], the wandering life is always their first love. For the most part, they have shown themselves to be rather rebellious when it comes to attempts to civilize them. Absent for some nine months of the year, they then make a brief appearance in summer to stock up on provisions at the various stores in the village. Nor do they forget to go refresh their souls at the source of grace and heavenly benedictions. But soon enough they feel again the nostalgic attraction of their land of rocks and immense lakes with its beautiful forests. And they are gone! Gone far away, dispersed to the four winds and for long months at a time.³⁸

Bishop Charlebois was likewise always interested in Christian education. At Cumberland House, he himself taught school for a few months in 1890- 1891 and had a school teacher appointed to the place.³⁹ As bishop, he established some ten day schools which, however, he considered ineffective. The children did not attend them very much because they were following their parents on the hunt. His preference was for the Indian residential schools. With the help of the federal government that paid the students' board, he had one Indian residential school in each of the three districts of the vicariate. He found that the school at Beauval, founded in 1906, was flourishing. This residential school was destroyed by fire in 1927. It was rebuilt and reopened in 1932. In 1914-1916, the bishop succeeded in having constructed an Indian residential school at Cross Lake in the eastern district. This school was destroyed by fire in 1930 with the loss of several lives, as was the case in the Beauval fire. Before being bishop he had already been applying pressure on the department of Indian Affairs in Ottawa to establish a residential school in the central district. In 1925, he succeeded in obtaining what he desired and the school of Sturgeon Landing was opened in 1926.⁴⁰ In 1938, the vicariate boasted 2 orphanages, 17 *day schools* and 3 residential schools.⁴¹

Bishop Charlebois also wanted to establish a minor seminary for the Indians. On the occasion of the founding of the vicariate in 1910, the Congregation of the Consistory made it known that because of necessity they could confide this vicariate to the Oblates but it would be on the condition that measures were taken as soon as possible to train a diocesan clergy.⁴² We have seen how the General Administration refused to take on responsibility for the vicariate. Bishop Charlebois did not originally think

of forming a secular clergy. Rather, he recruited Oblate postulants in the province of Quebec and took on the responsibility of paying for their seminary education. In 1918, he proposed to the Redemptorists that they should take over the eastern district. His suggestion fell on deaf ears. In the meantime, he did not reject the few diocesan priests who offered to come to the Keewatin as missionaries. Some ten of them worked with the white population in The Pas itself and in the small mining towns, but their stays were of short duration. The one exception was Abbé Marchand who acted as treasurer of the vicariate from 1919 to 1924 and then functioned as parish priest of the cathedral parish from 1924 to 1933.

On February 28, 1926, Pope Pius XI published the encyclical *Rerum Ecclesiae* on the subject of an indigenous clergy. Father Médéric Adam, a professor at Beauval, wrote to the Vicar Apostolic that they had to obey. He, in turn, replied that the Pope certainly made no exception for the poor Indian missions in the North, but that things would have to proceed slowly. "For the moment," he added, "be satisfied with the two or three candidates you already have. If the results are good there and if we have the means to do so, we will do more. The Pope has set no time frame for this." When the Assistant General Father Servule Dozois learned of the project, he did not look kindly upon it. Bishop Charlebois, for his part, wanted to support the initiatives taken by Father Adam who wanted to choose some candidates from among the best students of the residential school in Beauval. On January 25, 1928, the Vicar Apostolic wrote to Cardinal Van Rossum, prefect of the Congregation of the Propaganda Fidei, "To this work of the scholasticate [of Beauval], we plan to add an apostolic school to prepare the native children for the priestly life. It would be the first school of its kind in the northern missions of America..." This project continued to be discussed, but would never be realized because the Beauval Indian residential school burned down in 1927 and Father Adam died September 22, 1930.⁴³

In 1890, Father Charlebois had also examined the old baptismal registers and noticed that a rather large number of Protestants in the vicariate had been baptized by the first missionaries and had become Protestant because the Protestants had left everywhere ministers, simple catechists or prayer leaders chosen from among the Indians.⁴⁴ If he made this observation, he did not draw any practical conclusions from it. Neither he, nor his missionaries thought, it seems, of training catechists. It was only at the end of his life that the bishop encouraged his missionaries in this vein.⁴⁵

To conclude this section, here is an excerpt from an article which appeared in the *Northwest Review*, dated December 2, 1933, on the occasion of Bishop Charlebois' death:

His work was Church work. To that, without stint, he gave his strong body and his brilliant mind, but in giving his life to his Church he gave something also to the north country. He built a great diocese. He gave it hospitals and schools. He gave it progress and development and civilization. And so his name will live forever, not only in the annals of his own organization, but in the history of Western Canada....⁴⁶

B) Make Christians of them

To evangelize, "to convert souls," according to the expression often used by Bishop Charlebois, was the main goal of his life. When he entered the novitiate in Lachine August 14, 1882, he told the novice master, Father Boisramé, that his goal was to make the salvation of his soul more certain by the practice of penance, poverty and obedience and in addition, later on, to work for the conversion of non-believers.⁴⁷ At the beginning of his scholasticate studies in Ottawa, he wrote: "In my studies, I want to give my all: Never lose a minute if that is possible and that with the sole purpose of improving my mind in order to do more good, to save more souls and to give greater glory to God."

That was the goal that Father de Mazenod set for himself when he founded the Congregation. To create a family of apostles who would spend one part of their lives in prayer and study within their own

community houses and would fearlessly spend the other part of their lives at the service of souls. That is what the priests who were preaching parish missions in Europe and Eastern Canada were doing. The missionaries in the Canadian North followed more or less this same example, all the more so since in the spring and autumn they could travel neither by birch bark canoe nor by dog sled.⁴⁸ This, moreover, was what the *Instruction relative to foreign missions* proposed, that is, two types of initiatives or two periods of activity: one in the main mission and the other given to evangelizing in the camps scattered far and wide. In regard to the second instance, the Instruction proposes a program of spiritual exercises modeled on the parish mission.

As a simple missionary and then a bishop, Ovide Charlebois spent more than half of his year visiting the Indians in the missions without a resident priest and those that he met dispersed in the forest. We have seen that from 1887 to 1900 he travelled especially to The Pas and Grand Rapids, but also to Pelican Narrows, Pakitawagan and Fort Nelson. From 1900 to 1903, as superior of the central district, he was assisted by two young missionaries, Father Boissin who lived at Cumberland House and Father Rossignol who lived at Pelican Narrows. As for himself, he stayed at one or the other mission, but spent most of his time travelling around to visit the various missions and camps. At each place, he preached a retreat or mission of several days. During the course of his first years as a missionary, for lack of knowing the language well, he simply had the children recite by heart the same prayers he was learning in Cree. After a few years, he taught the children and adults continually and usually followed the picture catechism (the two ways) of Father Lacombe. He also taught lessons on the sacraments and the commandments of God. It was his observation that the parents never made their children pray and that the adults without a resident priest always remained very ignorant of the faith.

In many pages of his diary he tells what he did at each of his stops. As an example, here is what he wrote on the occasion of a visit he made to The Pas, November 22 and December 5, 1888:

I devoted my entire time to teaching catechism because the older people have as much need of it as the young do. I discovered old people who did not know how many Gods there were. They would answer that there were four or five or even more. However, they became somewhat embarrassed when asked to name them. Every day, from morning till night I was teaching somebody. What I found encouraging was their eagerness to come to be instructed. Every evening, we got together to say the rosary and to sing hymns. I also taught a small class of catechism open to everyone. In short, I do not believe I wasted my time and our Catholics benefited to some extent for the good of their souls.

In February 1890, at Grand Rapids, he spent a few days sick in bed with the flu, in a room at the store crammed with Indians during the day. He wrote: "Nevertheless, I was able to teach, hear confessions and give Holy Communion to all my Catholics. I had the consolation of seeing an old man who had been away from the sacraments for several years return to receiving the sacraments. I only baptized three children..."

That is what he did everywhere. It would always remain his conviction that the majority of the Indians of the Keewatin needed especially catechism lessons and simple teachings which would enable them to understand in some way the significance of the sacraments and the commandments. In his circular letters⁴⁹ and in his letters to his missionaries, he asked them to teach catechism in season and out of season.⁵⁰

In his pastoral visits, he set the example. Everywhere they took the form of preaching a mission. Occasionally, he would leave us a description of this. For example, at the mission on Reindeer Lake in 1911, he wrote:

Five days put to good use from four o'clock in the morning to ten or eleven o'clock at night. Three hundred fifty [Indians] were accessible to us. It was a case of doing them some good. To do that we had to preach, teach catechism, meet with them, hear confessions, etc... It was a hard task, but we enjoyed many consolations. It was a fine thing to see the faith and child-like simplicity of these good [Indians]. We could have kept them in church the whole day through... All the parents were present at the catechism lessons just as regularly as the children... One hundred and ten of them received confirmation...⁵¹

In his missions of Cumberland House and The Pas as well as in his travels, Ovide Charlebois met some non-believers and many Protestants. There was still a group of non-believers at La Montagne de The Pas, three days travel from Cumberland House. Father Charlebois spent a few days there and visited each family in 1895, 1896 and 1897. They lent him a willing ear, but no one asked to be baptized.⁵² Protestants were numerous in the vicariate. The Dené in the north were almost all Catholics; most of the Cree in the center south district were Anglicans and in the eastern part, all were Methodists.

The missionary's relationships with the factor and the Protestant clerks of the Hudson's Bay Company and with the majority of the Protestant Indians were good. He appreciated the welcome they extended to him and their help in case of need.⁵³ A few times he complained about the ministers, but he limited himself to preaching Catholic doctrine without getting involved in controversy. He made the resolution to never speak against the ministers and recommended that his missionaries do the same.⁵⁴

In 1888, there were two ministers of two different denominations at The Pas. Both very active, they argued with each other, but did not say that the Catholic religion was bad. The Indians, however, both Catholic and Protestant, no longer knew which was the right religion.⁵⁵ October 7, 1890, Father Charlebois spoke of the passing of an old Indian man:

During his life, when it was a question of religion, this old man had the following principle. They say that the Catholic religion is good; others claim that the English religion is also good and, as for myself, I think that my divining practices are equally good. Now to avoid making a mistake, I have a rosary which I use to pray with the Catholics; I have a Bible and I pray with the Protestants; then, I have my own divination arts to use when I am alone. In this way, I am well insured against failure.⁵⁶

In 1890, he found that the ministers in Cumberland House, The Pas and Grand Rapids were fanatical and stated that Catholic baptism caused death. This made conversion difficult. "Ah," he wrote, "if we were other St. Francis of Sales, we would soon have won over this crowd of Protestants."⁵⁷ At Cedar Lake between The Pas and Grand Rapids, Father Charlebois met with the Indians each year as they gathered around the little fort. There they did not even want to listen to him. A few of them were descendants of Catholics, baptized by the first missionaries and l'Abbé John Edward Darveau (1816-1840) killed in this region. But the minister, an Indian himself, was fanatical. Father Charlebois gives us this description June 13, 1890 and adds: "When I see all these Protestants, I cannot fend off this thought which comes often to mind: if I was a holy missionary like Saint Francis of Sales, I could transform all these people into a Catholic flock. Heart of Jesus, sanctify me."

In the spring of 1892, he spent a few weeks at Fort Nelson to build a chapel near this fort visited by Protestants only. June 5, the day of Pentecost, he was meditating on this feast and added:

There you have the wind bringing fire from heaven. that divine fire which enveloped all hearts and transformed them without consuming them. The Apostles are the first to be set ablaze; but, then too, what a flame was instantaneously imparted to thousands of hearts which were parched and hardened by paganism. Oh, who would not

wish to be set ablaze by this salutary fire! As for me, I ardently desire this, not only for myself, but for all my wretched [Indian] Protestants. It is my wish that they should become burning embers of the divine fire so that they could see the error of their ways and the state of damnation in which they are peacefully slumbering. Would that I had a grace filled speech like that of Saint Peter after the descent of the Holy Spirit.

C) "Help them to become saints"

In the missions with a resident priest, the missionary could teach more and better assist his faithful in becoming saints. When he was obliged to live at Cumberland House, especially in the spring time and the autumn, Father Charlebois busied himself as best he could with the families who had set up their tents around the fort, especially the Metis and the others who came on a regular basis. Every day he taught catechism to the children and led the evening prayer. He also celebrated Sunday Mass and especially the feasts of Christmas, New Year and Easter in as solemn a manner as possible. On the feast of the Holy Innocents, the children came to offer something to the Child Jesus and to kiss him. In the month of May, every evening, he celebrated a ceremony for the month of Mary and in the month of June, a celebration in honour of the Sacred Heart before a large statue, the gift of some benefactors. Some Protestants always participated in these exercises of piety.⁵⁸

As missionary to Cumberland House and Pelican Narrows, he never refused to go baptize children or to administer to them the sacrament of the sick. For example, February 8, 1889, he wrote that the minister refused to go to baptize a child 45 miles from Cumberland House. They asked Father Charlebois to do it. He left at 4:00 a.m. and arrived at the place late that evening. He baptized a baby, son of Protestant parents, three children of whom were baptized Catholic. He returned to Cumberland House the next day at midnight in a heavy snow storm. May 26, 1889, he tells us that he travelled two days by canoe to go baptize a child.⁵⁹

He showed the same availability for administering the sacrament of the sick. At the beginning of the month of May, 1889, he went post haste to The Pas where he spent several days at the bedside of a little Metis girl who was gravely ill, just like Father de Mazenod used to do with his youth group in Aix, he stayed with her several days until the child died and her funeral was celebrated. This is the way he himself speaks of this event:

Since my ordination as a priest, this is the first time that I accompany a sick person through to their last breath. What a terrible thing that is! How beautiful it is! How beneficial it is for the soul! Yes, it is terrible to see the ravages of death. It is a fine thing to see a soul leave this world of misery to go enjoy perfect bliss in God's embrace. This ten-year-old child was a little saint and had always kept unstained the innocence of her baptism... As a result, it is when faced with death that one says with conviction this beneficial refrain: if we do not become saints, we are out of our minds.⁶⁰

As, a simple missionary and later as bishop, Bishop Charlebois strove, not only to instruct people, but also to develop the interior life of the faithful. He recommended various exercises of piety and devotion to them. Devotion to Mary through the recitation of the rosary and the wearing of the scapulars of Mount Carmel or the Immaculate Heart of Mary, devotion for the Sacred Heart by wearing the Sacred Heart scapular and enrollment in the League of the Sacred Heart. Above and beyond these devotions, he set devotion to the Eucharist. He stressed visits to the Blessed Sacrament and frequent communion. In 1912, he wrote: "It is no longer sufficient to go to communion three or four times a year as was the custom in former years. Preach in season and out of season daily Holy Communion for those who can avail themselves of it."⁶¹ October 10, 1917, he wrote a circular letter about exercises of piety. A few missionaries objected.. "That is a lot of work... It is not good to overload our Indians with various practices

of piety.” The bishop answered:

We have to get out of the rut of routine practice and not be afraid to introduce the habit of certain pious practices which nourish their devotion... Our Indians are no longer at the primitive stage. After 40 or 50 years of Christian life, we can assume they are able to understand their religion sufficiently well to be able to practice two devotions. Moreover, what has been tried successfully in one mission should be able to succeed in another if we work at it with the same zeal and devotion... Your reward will be to see the wonderful results this devotion will produce in your faithful.

In general, Father Charlebois admired the faith and piety of the Indians. Pakitawagan, a mission without a resident priest, but often visited by Father Bonnald, was the place where he found the most fervent community, On the occasion of a first visit in the month of August 1888, he wrote that these 300 Indians, almost all of them Catholic,

very much like to confess their sins and receive Holy Communion. Sunday rest is strictly observed... They are poorly dressed. Often modesty is not well served by their dress. The only thing they have in abundance is lice... You might think them very ignorant. In fact they are ignorant. But I tell you that they are more knowledgeable about their religion than many of the Metis who have the priest almost always with them. The reason is that they make the effort to retain what the priest teaches them and they work hard at teaching it to their children.

The following summer, the summer of 1889, he spent a few months there to build a chapel. September 15, he wrote that each week some families arrived. Each one

stayed no more than two days at the most; otherwise they would have taken the risk of having nothing to eat. I took this opportunity to teach catechism to the children and to hold as many religious meetings as possible. I was not afraid that I was being importunate with them because they themselves used to come to me, to ask to pray as soon as I delayed the time set for prayer. The sound of my little ten pound bell stirred up joy in the hearts of all, whereas in civilized countries, the sound of the bell has quite the opposite effect for a number of people. That, however, does not mean that everyone here is a saint, just like in other places there are some good and some bad. But, in general, all like to pray. You can keep them in church for two or three hours at a time and they are happy to be there. Among this group, there are some who are truly virtuous. Last Thursday, before she left, a poor little old lady came to see me, seeking enlightenment on how to do penance. Father, she said, is it a form of penance to tie a cord very tightly, around one's waist? I did not fail to teach her to take full advantage of the hardships she faced on a daily basis and assured her that she would find sufficient penance there to ensure for herself a glorious place in the presence of the Great Spirit. Yes, how much merit would these poor Indians not gain, if they knew how to use their difficulties!... In addition, I gave her a crucifix on a little stand. Her cup of joy was, then, full. How happy I am, she exclaimed, I will be able to suffer in an appropriate manner now that I see the image of the one who died for us. You see that, even among our Indians, souls are to be found who are truly virtuous. This honest old lady was not the only one, I can assure you.

D) Two characteristic features of the Oblates' method of evangelization

In the Founder's Instruction relative to foreign missions it is stated that the missionary's charity or love "for his neighbour should never flag or diminish, and that they "will make it easy for the people to have access to them in order at the same time to facilitate their access to the true religion."⁶²

In the speech prepared by Father Jetté for the congress for lay associates in 1996 and published recently in *Documentation OMI* under the title: *Oblate charism and lay associates*⁶³ he reminded us of an important detail in the life of Father Joseph Gerard, who, he said, was “past master” in the art of loving the faithful and in approaching people. From Father Gerard’s writings, he quotes this well-known text:

There is another kind of preaching, that is the apostolate of conversation. This man-to-man apostolate, *sermo pedestris*, which is carried out on the street, in the fields, the home, the bedside of the sick person. How many are the souls brought back to the fold especially when the heart assists the spoken word. The Curé of Ars understood that he would begin to do good to his parishioners only when he had learned to make himself loved. Now there is a secret about making oneself loved; that is to love. It is the same thing for the non-believers, the Basotho, the Matebele, etc. When we see them we can become downcast and ask ourselves what we can do to convert them. The answer is written in every page of the Gospels; we have to love them, love them in spite of everything, love them always. God willed that we should do good to men only by loving them. The world belongs to the person who will show it more love and will offer it proof of that love.

We find some reflections identical to these in the writings of Bishop Charlebois. First of all, he always sought to meet the Indians on an individual basis. Already in 1880, he was writing: “My ordinary tactic... is to speak to them individually. In that context, I tell them gently every thing I wish. They are happy about that; whereas if I did this in public, that would totally upset them.” In the course of his stops in the camps or the missions, he always visited people in their homes. February 18, 1896, he explained why he did this: “This visit is very important. It is an honour for them to receive the missionary in their little huts. There they feel freer to share with the missionary their problems and difficulties and to ask of him the advice they want. On his part, the missionary can often take the opportunity to give advice that would not be well received at some other time. It is a rare thing for me to omit this visit because I see so much good flowing from it.” October 15, 1915, he advised Father Moraud to be patient during the long visits the Indians made to him, to know how to use this opportunity to learn their language, to give them advice while learning how to send them gently on their way at the appropriate time. In a circular letter in 1920, he exhorted the missionaries to care for the sick:

Love your sick people; do not be afraid to visit them too often. During each visit, always have something good to say to them. Lead them to pray and pray with them; make available to them the benefit of the sacraments as often as possible. The time you spend in doing this will be time well spent.

December 6, 1932, toward the end of his life, he wrote to Father Waddel:

Leave no stone unturned to preserve the faith and the moral life of your people. A good means to do this is to visit individually the men or the women who are failing in their duties. A private fifteen minute conversation does more good than a long sermon in church. Also pray a lot for your people.⁶⁴

Bishop Charlebois especially states dozens of times that to do good to the Indians, we must love them. I quote here only three texts whose contents echo what Father Gerard used to say. To his brother Charles who was a missionary working with the Metis he was already writing December 17, 1897: “For a priest, it is an essential point to make oneself loved. Without that, his actions will be misinterpreted even though his intentions might be good. Do not be too severe. We must be firm, but use means of gentleness. not of severity...” To Father Moraud he wrote December 20, 1917: “Here are a few words of advice for your visits: Show yourself to be kind and paternal to everyone. Love them all equally and treat

them all with gentleness, but energetically and firmly. Never rebuke them when angry..." And especially, in a September 1, 1933, letter, he wrote to Father Dumais:

To really do good, the priest must love his people, whether they have faults or not. Without this love, he will do more harm than good. Consequently, the first thing is to love. This love will lessen their faults and increase their qualities. From there the priest shows himself to be good, kind and gentle. even though he is firm, as one more inclined to lessen the gravity of faults, more moderate in offering rebuke, always ready to be of service to others, etc. From there. the people feel they are loved and being well treated; they run to the priest like children run to their father; they find themselves happy and at ease in his presence; they listen to him with pleasure and are always ready to obey. Willingly, they call him *K'ottawinow* (our father). In turn. they are ready to be of service to him and to show him their love through certain offerings. In this way, everything works well. Charity reigns as well as peace and concord. Consequently, the first thing is to love, to love, to love. Everything flows from love.⁶⁵

Bishop Charlebois was the leading practitioner in greatly loving the Indians, especially the children and those most wretched. The witnesses at his beatification process all stressed this characteristic feature of his life.⁶⁶ In his deposition, among other things, Bishop Martin Lajeunesse stated in this regard:

Another fact which deserves mention is this. When [in the last years of his life] the Servant of God returned from a trip and found his desk loaded with correspondence and I was, at the time, procurator for the missions with my office near the parlour, he asked me to see to the needs of the Indians who came to the door. But from his room as soon as he heard that someone was speaking Cree, he could not help himself, he would come down to ask about the needs of his children of the forest, since he no doubt feared that they would be disappointed not to see the great prayer chief. He, then, put himself at their service in spite of all the work he had to do.⁶⁷

In December 2000, *Vie Oblate Life* published a brief article by Bishop Douglas Crosby, o.m.i., Bishop of Labrador City-Schefferville, entitled: "The charism of Eugene de Mazenod is at home in the Canadian far North." That is a conviction we have shared after gaining a more in-depth knowledge of the life of Bishop Charlebois.

Bishop Crosby ends his reflection with these words: "Saint Eugene de Mazenod wanted no "smoldering wicks" in his community. He wanted his Oblates "to burn brightly." That was also what Bishop Charlebois demanded of himself and of his missionaries. In this regard, as a kind of a conclusion to this presentation, we offer one of his numerous recommendations made in a September 23, 1912 circular letter:

Construction of the Hudson's Bay railroad as well as plans to build other lines in the same direction have focussed for some time now a good deal of the attention of the civilized world on this part of the country where our [Indian] missions are found. Already people are feeling the pressure of what they term "civilization." A new era is opening up before us. Very soon we will have access to more commodities and more creature comforts. But let's not have any illusions about that. This civilization will bring with it its drawbacks as well as its advantages, It comes to us with its ideas of enjoyment, of pleasure and everything that can cultivate the passions. Its influence cannot help but be detrimental to our Indian population.

You have already seen it; already some of you are alarmed at the sight of so much drunkenness, so much dissolute living and scandals of all kinds. Already, pride, independence and indifference have taken hold of the spirit of our dear [Indians] and are driving from their spirit that simplicity, submission and love of religion which characterized them in the past. This is a sad observation and wrings my heart as well as yours. But what can we do about it? Is it sufficient to be downcast, to lament and to let ourselves sink into discouragement?

No, my dear Fathers and Brothers. a missionary, an apostle should display more courage and zeal. The world and the devil have joined forces to fly to the destruction of our [Indians]; it is our duty to close ranks and to stand in steadfast, vigorous battle against the enemy. Our enemy is powerful, but what have we to fear? Is God not on our side? Let's show, then, that we are genuine soldiers of Christ. The enemy is sending more perversity into the field; well, then, let's marshal up an increased zeal. Simply following the usual routine and maintaining the status quo of past days will not suffice. We have to stir up in ourselves new courage and display a new ardour.

First of all, dear Fathers and Brothers, let us focus our zeal upon ourselves. Let us work with a renewed vigour at our own sanctification. If evil is waxing strong, our sanctity should wax just as strong, Let's use the principle of opposites. Do we notice that the spirit of prayer among our people is waning? Let's pray harder. Is it a weakening of the faith that is manifesting itself? Let us live with a greater spirit of faith and the love of our own perfection. Is it the love of enjoyment and pleasure that is on the increase? Let us love and practice mortification all the more eagerly. Is it increasing excesses in eating and drinking and licentious living that is the object of our lamentation? Let's be on our guard. Let's be wary of even showing the least affection for alcoholic beverages. Let our purity, especially, be above reproach. Equipped with these attitudes and this kind of conduct, we will be strong and powerful. Our struggle against the nefarious spirit that has invaded our Christians will prove most effective. Our words will bear a beneficial power to bring to conversion and to save.

Next, we must turn our attention to our people. Since they are confronted with increased dangers of perversity and ruin, it is our duty to supply them with new means of preservation and salvation. What sufficed in the past, will not be sufficient in the future. The first of these means is a better education in the faith. Ignorance is the source of all evils..., etc.

Notes:

¹ Circular Letter no. 113, Rome, December 25, 1915 in *Circulaires administratives*, vol. 3 (1901-1921) p. 269-272.

² Father Grandin to Father Servule Dozois in Rome. March 31, 1910. (The original can be found in the Oblate General Archives, dossier Charlebois) and to Mr. Tourneau, December 15, 1910. Authentic copy, Father Grandin's registry of letters, APE.

³ In his writings, Bishop Charlebois often recorded the distance between the different missions of the Keewatin. The figures are not always the same. The explanation can especially be found in the fact that distances in summer, following the twists and turnings of the rivers, was longer than in winter when one could travel directly through the forest.

Cumberland House - The Pas: 150 km (70 miles)

Cumberland House - Grand Rapids: 350 km, (240 miles)

Cumberland House - Cross Lake: 800-950 km (500-650 miles)

Cumberland House - Prince Albert, 400 km (250 miles)

Cumberland House - Pelican Narrows in the North: 240 km (145 miles)

Pelican Narrows - Pakitawagan: 290 km (180 miles)

Pelican Narrows - Fort Nelson: 500 km (310 miles)

Pelican Narrows - the entrance of Reindeer Lake: 240 km (135 miles)

Pelican Narrows - Reindeer Lake in the north: 750 km (465 miles)

For the name and population of these missions, cf. *Positio O. Charlebois*, Rome 2001: Documented Biography, p. 412.

⁴ Begun at the beginning of this century, the Winnipeg-The Pas-Churchill railroad was only finished in 1929. Cf. Germain LESAGE, *Notes historiques sur le vicariat du Keewatin*, Ottawa, Ed. des Études Oblates, 1956, p. 275.

⁵ Cf. *Positio, op. cit.: Summarium*, p. 122.

⁶ Dozens of times in his letters and his diary, Bishop Charlebois told of his journeys. From these writings, we quote some passages in *Positio, op. cit.:* Bd, p. 365-393, 365-389, etc.

⁷ O. Charlebois to Father Husson, September 6, 1924: In 1910, the French priests and brothers “were the only missionaries of the Keewatin. Today, they make up only one quarter of the personnel,” Original: AALP, File Index III, no. 77.

⁸ It was only after the deaths of Bishop Dontenwill and Bishop Charlebois that an agreement was entered into between Father Labouré and Bishop Lajeunesse for the Congregation to take on responsibility for the vicariate. Cf. *Positio O. Charlebois, op. cit.:* Bd. p. 470, 481-484, 498.

⁹ *Ibid.*, p. 484.

¹⁰ Cf. Table of the the Keewatin missions in *Positio, op. cit.* Bd, p. 52-3.

¹¹ Declaration by Bishop M. Lajeunesse, cf. G. CARRIÈRE, *M^r Charlebois*, vol. IV, p. 2. At the beatification process inquiry, Father Chamberland stated that Bishop Charlebois had recruited many vocations. Cf. *Positio, op. cit.; Informatio*, no. 72, p. LX.

¹² Cf. Circular no. 6 of May 8, 1912, p. 2.

¹³ May 24, 1931 letter. Original: AALP, File Index III, no. 67.

¹⁴ There were good houses in the older missions of Ile-à-la-Crosse, Reindeer Lake and Pelican Narrows.

¹⁵ Cf. *Positio, op. cit.*, Bd. chapter V.

¹⁶ Cf. Thérèse LABONTÉ, *Aspects divers de l'apostolat missionnaire de M^r O. Charlebois*, Ottawa, St. Paul's University, 2000, p. 82. Joie (Charlebois Diary, December 31, 1887, August 22, 1888, June 3, 1895); Docility (Diary, August 1, 1890); Sharing (Diary, August 15, 1890); Understanding (Diary, July 14, 1890), etc.

¹⁷ Cf. *Écho du Cumberland*, August 7, 1888.

¹⁸ In his diary, January 20, 1890, Father Charlebois wrote that in three months, the Indians at Cumberland had killed 17,000 muskrats and sold their pelts at the fort in exchange for goods. They cleaned out the stores. July 23 of that same year, the Indians of Pelican Narrows caught sturgeon in plenty and dried and smoked them.

¹⁹ Other narrations of this kind, *ibidem*, January 26 and December 12, 1889.

²⁰ This text and the preceding ones, excerpts from the Diary: *Écho de Cumberland* are recorded in *Écrits Charlebois*, vol. 11, p. 284, 324-325, 337, 342, 365, etc.

²¹ Cf. E. LAMIRANDE, “Les grandes orientations données par le fondateur”, in *Vie Oblate Life*, vol. 59 (2000) p. 368.

²² Cf. *Positio, op. cit.:* Bd. p. 334 and 338.

²³ Cf. Codex Historicus of The Pas, March 3, 1927 and *Positio, op. cit.:* Bd. p. 533.

²⁴ Cf. *Positio, op. cit.:* Bd. p. 278.

²⁵ Cf. PÉNARD, *M^r Charlebois*, p. 47 and *Positio*, Bd, p. 336-337.

²⁶ Text published in *Positio*, Bd, p. 280-281. The majority of the witnesses in the process spoke of the poverty of the Servant of God. *Ibid.*, *Informatio*, no. 90, p. LXXIII-LXXV.

²⁷ *Instruction of our Venerated Founder relative to foreign missions*, French edition, 1936, p. 13. Cf. also, W. HENKEL, o.m.i., *L'Esprit et le coeur du bx E. de Mazenod à la lumière de l'Instruction sur les missions étrangères*, in *Vie Oblate Life*, no. 36, (1977), p. 173-185.

²⁸ Cf. Excerpts from the letters of Bishop Grandin in *Positio ...* Bd. p. 343.

²⁹ Cf. Letters to Father Dubeau, June 4, 1922, to Father Chamberland, December 19, 1930, and November 14, 1933 to Father Thiboutot, December 15, 1931, to Father Trudeau, September 21, 1932, etc. Originals. AALP, File Index III, no. 70.

³⁰ Letter to Father Egenolf, November 14, 1931. Original: AALP, File Index III, no. 70.

³¹ A thick dossier exists on this question. Originals and authentic copies: AALP, File Index II, no. 36.

³² Authentic copy: AALP, File Index IV, no. 35.

³³ Correspondence exchanged between Bishop Charlebois and Mr. Chisholm in 1916-1917. Originals and authentic

copies, AALP, File Index II, no. 24 and File Index III, no. 35.

³⁴ Originals: AALP. File Index III, no. 31.

³⁵ Cf. J. LE CHEVALIER, o.m.i., *Saint-Michel de Duck Lake, 1894-1944*, Edmonton, 1944, p. 28-29.

³⁶ Cf. J.-M. PÉNARD, *M^{gr} Charlebois*, p. 87-88, 93.

³⁷ Cf. E. BONNALD, o.m.i., *Petites Annales de M.I.*, 1909, p. 16.

³⁸ H. BOISSIN, *Missions O.M.I.*, 1909, p. 244-245.

³⁹ Cf. his diary: *Voix du jeune missionnaire*, November 24, 1890.

⁴⁰ Cf. *Positio...* : Bd. p. 53 5.

⁴¹ Cf. Germain LESAGE, *Le Keewatin social, op. cit.*, p. 224.

⁴² Cf. *Positio...*: Bd. p. 482. footnotes 111-112.

⁴³ Cf. *Positio...*: Bd. p. 510-511 and G. CARRIÈRE, *M^{gr} Charlebois*, vol. III, 1, p. 258.

⁴⁴ Cf. Diary: *Voix du jeune missionnaire*, July 31, 1890.

⁴⁵ Cf. G. CARRIÈRE, *M^{gr} Charlebois*, vol. III, 2, p. 525.

⁴⁶ *Tribute to bishop Charlebois*, in *Northwest Review*, December 2, 1933. Printed matter. AALP, File Index VI, no. 5c.

⁴⁷ Cf. *Positio*, Bd. p. 287.

⁴⁸ To take the risk of traveling during these months was dangerous. Father Charlebois wrote in a May 24, 1903, letter to sister Alma.. "Recently, I returned from Pelican Narrows, a distance of 150 miles. It was a very difficult trip. We had to travel by dog sled and canoe. Sometimes the sled carried the canoe and sometimes the canoe carried the sled. It was on the lakes that the ice was solid whereas the small streams were free of ice. We canoed down the small streams and on the lakes we dragged our canoe...."

⁴⁹ Especially letters no. 5, September 23, 1912, and no. 27, November 19, 1928, and no. 33, February 15, 1932.

⁵⁰ Cf. letters to Father Ancel, January 21 and March 5, 1911; to Father Moraud, February 5, 1915, October 7 and December 24, 1916, January 19, 1925; to Father Chamberland, February 4, 1931; to Father Gagnon, April 4, 1931; to Father Poirier. September 18, 1932, to Father Dumais, September 1, 1933, etc. Originals, AALP, File Index III.

⁵¹ Cf. *Début d'un évêque missionnaire*, 1911, p. 65-66. A few witnesses spoke of bishop Charlebois' pastoral visits: Father Rossignol, Paul Pioget and M. Lajeunesse. Cf. *Positio: Summarium*, p. 50, 70 and 123.

⁵² Cf. Diary, July 30, 1890, July 21, 1895, January 1, 1896, and February 6, 1897. After that, he never mentions it.

⁵³ For example, at Fort Nelson at the beginning of April 1892, it was a Protestant Indian who offered him hospitality. Cf. *Voix du jeune missionnaire*, May 8, 1892.

⁵⁴ Cf. August 3, 1931, letter to Father Thiboutot and G. CARRIÈRE, *M^{gr} Charlebois, op. cit.*, vol. III, 2. p. 522-524. At least twice he intervened to defend his own reputation and Catholic morality. *Ibid.*

⁵⁵ Diary, December 5, 1888.

⁵⁶ Diary, October 7, 1890.

⁵⁷ Diary, July 31, 1890.

⁵⁸ Cf. *Échos de Cumberland*, January 2 and 8, May 5, 1889, April 24 and December 26, 1889, January and June 1, 1890.

⁵⁹ Another example, July 23, 1890, with many difficulties.

⁶⁰ *Échos de Cumberland*, May 15, 1889.

⁶¹ Cf. *Positio*, Bd. p. 569.

⁶² Pages 8 and 12 of the French edition.

⁶³ *Documentation OMI*, no. 237, January 2001, p. 22.

⁶⁴ Texts quoted by Bishop Martin LAJEUNESSE in *Vertus de M^{gr} Charlebois*, The Pas, 1951, p. 217.

⁶⁵ *Ibid.* p. 199. The originals of these letters are found in the archives of the archbishopric of The Pas.

⁶⁶ Their testimonies are published in *Positio ... : Summarium*, p. 1-235. The synthesis of what they said about his love of the Indians is found *Ibid.: Informatio* p. LIII-LVI.

⁶⁷ Cf. *Positio ... : Summarium*, p. 136 ad 66.

How Did the Servant of God Anthony Kowalczyk, O.M.I., Illustrate the Oblate Charism and Identity in his Life and Ministry as a Holy Oblate?

Nicola Ferrara, O.M.I.

I. The identity of the brother in the consecrated life

I. The place of the Oblate Brothers in the thinking of St. Eugene.

From the very foundation of the Congregation, Eugene de Mazenod had set as the objective of his religious family, not only the exercise of the priestly ministry, but also “the practice of the religious virtues for the sanctification of its members.”¹ In this second stipulation, i.e., “the practice of the religious virtues for the sanctification of its members,” concise though it be, we already see a timid allusion to the theology of the consecrated life, in the context of which, as we will see later on, the Brothers find their place

The thinking of the Founder with regard to the life of the Brothers was expressed in the principles of the Constitutions, but he elaborated on this thinking, especially in comments he made in his letters throughout his life. The Brothers came into the Congregation to become religious. They were to pray and learn the obligations religious life entailed. They are not hired hands who are expected to work all day long.² Later on, he made another intervention in defence of the vocation of the Brothers, asking a superior to not treat them harshly. They were not to be considered slaves and had a right to their spiritual well being, a right which could not be denied them.³ Above and beyond their spiritual well being, Eugene recommended that their personal talents should be fully developed as being useful to the Congregation as well as being useful for their human growth. If an individual had artistic talent, he should not be assigned to field work or something of that nature.⁴ Later on, de Mazenod stipulated that the Brothers should dedicate themselves to the teaching of catechism as well, not only in mission territories, but also in the countries where Christianity had been long established.⁵

At this juncture, we will treat of Brother Anthony Kowalczyk who lived in the Congregation from 1891 to 1947. Consequently, he lived his Oblate vocation according to the Rules which were written and subsequently revised by the Founder himself. It is according to these Constitutions that Brother Anthony sanctified himself. These Rules were born from manuscript no. IV, “Constitutions et Règles de la Société des Missionnaires dits de Provence,” 1824-1825. This was the manuscript used to produce the Latin text submitted for pontifical approval in 1826 and which has remained substantially the same until Vatican Council II. It has been the norm for the formation of entire generations of Oblate Fathers and Brothers.⁶

It must be noted as well that, if the Founder had a sensitive father’s heart which never allowed him to be lacking in the respect and the attention owed to others, the legislation contained in the original Rule showed traces of the mentality of his time. The Brothers were placed in a category different, not only from the priests, but also from the novices destined for the priesthood. Their dress, offices, prayers were different and there were many other restrictions for them as well in community.⁷ In spite of their situation which clearly bore the stamp of an inferior status, the Brothers with regard to the religious life and the apostolate showed themselves equal to their calling in the religious life.

II. A bit of theology of the religious life

The Second Vatican Council laid the foundations for a theology of the religious life. “Lay religious life, for men and for women, is a state for the profession of the evangelical counsels which is complete in itself.”⁸ And *Lumen Gentium* gives a more precise meaning and importance to this state which “[is] not, however, as though it were a kind of middle way between the clerical and lay conditions of life. Rather it should be seen as a form of life to which some Christians, both clerical and lay, are called by God so that they may enjoy a special gift of grace in the life of the Church...”⁹ And *the Code of Canon Law* has clarified even further this refinement by asserting that: “the state of the consecrated life, by its very nature,

is neither clerical nor lay.”¹⁰ These principles lead us to conclude that, in a religious order or in a congregation, clerics and lay members are above all religious and, as such, offer the same witness to the world. At a different juncture in time, the distinction between the clerical and the lay state is treated.

The elements for an identity of the vocation of the Brothers are:

A focus on the consecrated life

The lay religious vocation, basing itself on one's baptismal consecration, expresses more clearly the priesthood common to all the faithful: 1) Towards God, the offering of a spiritual sacrifice and 2) Towards mankind, the proclamation of God's marvellous works of salvation. In other words, the vocation of the Brother highlights the radicalness of the Gospel in the following of Christ and the primacy of love toward mankind. The religious priest could be tempted to see his entire vocation as being taken up by the ordained ministry.

Ministerial function

The Brother shows us the genuine meaning of a love which is service. *Perfectae Caritatis* of the Second Vatican Council tells us that from the consecration and from the particular charism flows the “ministerial function” which endows the Brother with his special “status” without requiring recourse to the conferring of a particular ministry. Pope John Paul II indicated the numerous and varied Ministries raised up by the Holy Spirit, education of youth, care of the sick, the multifaceted missionary presence “all the human activities from the simplest to the most exalted in the eyes of the world can take on the dimensions of authentic “lay ministries” (John Paul II to the Plenary Session of the Conference for Religious and Secular Institutes). The Brother takes on the role of Jesus who came to serve, not to be served.

Apostolic specificity

The ministerial function of the Brother must be, not only an expression of Gospel values, but apostolic as well, that is, it must have as its objective the establishment of God's Kingdom. Christ came, to serve and to give his life for the many. The Brothers are not at the service of the priests, Priests and Brothers work together to achieve one and the same mission, even if they do this in different ways. Zeal for the salvation of souls must pervade, not only the ordained ministers, but also the Brothers who, when they are appropriately prepared, will themselves know how to invent new forms of ministry to bring salvation to mankind, always beginning with the poorest and the most marginalized. Many are the times when the Brother enjoys a special closeness to the people, a closeness which enables him to understand better the deepest aspirations in the hearts of people. However, the Brother's ministerial function ad extra must never be to the exclusion of his ministry ad intra, that is, within the community. Within the community as well should reign that mutual assistance in the measure of each one's personal talents.

II. Brother Anthony Kowalczyk, an outstanding figure

I. A brief biography

Anthony Kowalczyk was born June 4, 1866 in Dzierzanow in Silesia, the southwest part of Poland. Anthony's parents, Ignatius and Lucy Zuraszek, had 12 children. Five of these children died at a tender age and Anthony held the sixth place among the survivors. He was baptized 3 days after his birth and lovingly given the name Anthony, perhaps because the feast of Saint Anthony was close at hand.

An intense Christian atmosphere reigned in that family. This spirit flowed especially from the example of the parents. The father, Ignatius, instilled in his children a respect for the rights of God and of

the parents. Lucy, the mother, lived her faith on a plane considerably above the ordinary. She dedicated special days to prayer and fasting.

At seven years old, Anthony went to school. However, the teaching he received in his early years did not provide him with the basic training he needed to express himself adequately verbally or in writing. Language of instruction was German, a language unknown to the little students and not loved by them. For the most part the teaching was imparted in a heavy handed way which stifled any enthusiasm on the part of the children. Anthony, who was a happy, spirited and very sociable child, gained very little from his years in elementary school and was dogged all his life by a marked lack of ability to express himself whether orally or in writing. Let's not forget that during Anthony's childhood, throughout the territory under German control and in the occupied countries, Kulturkampf was all the rage. In addition to Germanizing other cultures, its aim was to eliminate the influence of religion. This explains the lack of information concerning young Anthony's first Holy Communion.¹¹

After having worked in the fields with his parents, at the age of 16, Anthony went off to a village not far from his own to apprentice as a blacksmith (Kowalczyk means blacksmith in Polish). After three years, armed with his diploma as a blacksmith and with the support of his family's prayers, he travelled to Germany to specialize himself in his work and in order to earn some money to support the family. He spent three years in Dresden and two in Hamburg. During his time in Germany, Anthony was able to live and nourish his faith. It was in Germany as well that he received the sacrament of Confirmation because there were Polish priests who ministered to the workers and the workers' association founded by Adolf Kolping. But in those cities, he found himself in the company of workers who were, for the most part, Protestants and socialists. In this quasi-pagan milieu where there were ongoing temptations against the faith, Anthony decided to leave and seek out a more Catholic environment. Thus it was that he travelled to Cologne. He stopped in Dusseldorf for two days, but was not favourably impressed with that city.

Upon his arrival in Cologne, he made his way to a suburb of the city called Mülheim. There, he sought lodging with a Catholic family whose name was Prummenbaum. At long last, Anthony found an environment which suited him. Indeed, the Prummenbaums, especially the wife, were excellent Christians. They not only offered lodging to workers, they also helped them practice their faith. As days went by, Anthony learned that the family had two of their sons attending the Oblate Juniorate of St. Charles near Valkenburg in Holland. It was here that the French Oblates had taken refuge after being expelled from their own country. One day, Mrs. Prummenbaum asked Anthony if he would not like to become a missionary. The Servant of God did not reject this suggestion, but he told the lady that his education was inadequate and, in addition to that, he was already 24 years of age. In answer, the lady told him that the Oblates also accepted men of good will who were ready to accept the religious life and to dedicate themselves to working in the missions. Anthony accepted this and, without wasting any time, accompanied Mrs. Prummenbaum to the novitiate at St. Charles. The Servant of God entered the novitiate on October 1, 1891. After his first vows, he spent four years in work and prayer at the nearby juniorate.¹²

The call to the missions came as a result of a request issued by the Vicar for the missions of St. Albert, Alberta, requesting a mechanic. After a 40 day trip via Quebec and Montreal, Brother Anthony arrived at Lac la Biche where there was a steam engine which powered a saw mill and a flour mill. However, on July 15, 1896, after hardly a month's work, Anthony suffered a very serious accident. While he was working at repairing the steam engine which was still running, his right arm was caught between the drive belt and the fly wheel. After a couple of rotations, he was hurled to the floor a short distance away. His arm was a mass of broken bones. After administering first aid, the local medical doctor recommended that Anthony should be sent to the hospital in Edmonton. But after four days of excruciating travel, the wounded arm became gangrenous and was beyond saving. His whole forearm was amputated. Following this terrible experience, on October 28, 1897, Anthony was sent to the neighbouring mission of St-Paul

des Métis. Eye witness accounts tell us that, even with only one arm, Brother Anthony did more work than a person with two arms. After a 14 years stay at St. Paul, the Vicar of Missions, Father Henri Grandin, sent Anthony to the new juniorate in Edmonton where, according to the mind of his superiors, he was to serve as an example of the religious life for the young men preparing themselves for the missionary life.

The Servant of God remained in Edmonton a good 36 years to the end of his life which took place July 10, 1947. He worked at everything possible and imaginable. But we can say that his main work, flowing, not from any conscious planning on his part, but rather from his exemplary conduct, was that of encouraging through his example and prayer the young men who were preparing themselves for priestly ministry in the Congregation of the Missionary Oblates of Mary Immaculate.

The nature of the vocation to the brotherhood as a separate and distinct vocation to the religious life, although it may be common to clerics as well as laity, embraces first of all the elements common to the People of God flowing from their baptism. Secondly, it embraces the values common to all religious institutes. And thirdly, there are elements that are proper to each institute. In this last part of the present study, I will especially focus on the elements proper to our Congregation as expressed by the Founder in the Rule approved in 1826. In a special way, I will focus on the elements that treat of prayer and service, presenting Brother Anthony as a marvellous incarnation of these two elements of Oblate identity.

II. Prayer in the Rule and Constitutions of 1826 until 1961.

In this rule which formed entire generations of Oblates, the Founder prescribed meditation twice a day before the Blessed Sacrament. Stressed as the object of these meditations were the theological virtues and the virtues of Jesus Christ, adding that the Oblates should personally incarnate them “ad vivum” (make them part of their living being). Meditation was not to be approached without preparation.¹³ Prayer in private, i.e., outside of community prayer, was recommended along with the continued exercise of the presence of God and the reading of Scripture and spiritual books.¹⁴

Articles 246 and 252 seem to describe the spiritual stature of Brother Anthony. Article 246 is a pressing invitation on the part of Saint Eugene to continuous interior recollection. The means to attain this are: to always walk in the presence of God and to bring Him to mind by brief invocations; to have an earnest love of solitude; to cultivate the kind of silence most suitable to perfection and to practice it constantly. If it proved necessary to speak during a time of silence, this was to be done in a whisper.

Article 288, even if it treats of missionaries who often find themselves outside the community, is an integral part of the Founder’s intention of forming missionaries dedicated to contemplation. As a result, he prescribes that in community the members should dedicate themselves to prayer, interior recollection and to contemplation in the hidden retreat of God’s house. In the same line of thinking is the invitation, so charged with meaning in its Latin formulation: “Nil illis cum mundo.” (They will have nothing to do with the world.)¹⁵

The Founder had set aside a lot of time for prayer in the course of the day. He prescribed prayer of the Liturgy of the Hours, describing them as holy exercises, sources of blessings for our institute (art. 144). Prayer was to be made with devote mental concentration (*pia mentis attentione*) to avoid being rebuked by the Lord Jesus in the way He rebuked the Jews who honoured God with their lips while their hearts were far from him (art. 145). Daily rosary to the Blessed Virgin Mary was prescribed and every effort was to be made to lead people to love Mary with more confidence and fervour (art. 258). At least once a day, the missionaries were to visit the Lord present in the tabernacle and they should visit as well a picture or an altar of the Blessed Virgin Mary for whom they were to cultivate a special devotion and were to always consider her their mother (art. 257).

III. Brother Anthony, model of prayer

1. Prayer in his family

Anthony was introduced to prayer at a very tender age. In the Kowalczyk family, prayer was an essential element of life. The day began and ended with prayer as a family. The circle of children which expanded year by year knelt around the parents. Together, they recited the Creed, a favourite prayer, before a cross and the many holy images which decorated their walls. No day went by without them singing a religious hymn. Every Wednesday, the hymn was dedicated to St. Joseph. Before going to bed, Ignatius was accustomed to sing alone the "Salve Regina." This hymn became so much a part of him that later along in life, due to old age and exhaustion, he sang it lying down on his bed.¹⁶ Lucy, the mother, was not just a pious, faith-filled woman. Her piety had much deeper roots than that. Her love of God succeeded in integrating mortification in the form of fasting and a meticulous rule of life. Her whole life through, she fasted on Wednesdays and Fridays. Friday's fast was a stricter fast, that is, she ate neither meat nor meat products, nor milk and milk products.

When Anthony had left his family, there were occasions when prayer saved him from danger and directed him in a mysterious fashion toward his definitive vocation. In Hamburg, disoriented and profoundly shaken from his conversations with fellow workers, he had the courage to cast himself down on his knees in the street to make his profession of faith: "My God, I believe that you are in heaven." As well, he took practical steps to save his faith by immediately leaving behind that city which had earned the title of Babylon of the North.¹⁷ On his way to finding a more secure milieu for his faith, Anthony underwent another occasion of intense prayer. In Cologne, the young Anthony went to visit the tomb of the holy priest, Adolph Kolping.¹⁸ He said many prayers there, even twice on the same night. The next day, he came back and thanked the Lord. "If I am here, it is through the merits of your servant". He thanked God because this holy priest, through his help and assistance enabled him to avoid so many sins which offend God and his thoughts turned to Saint Ignatius, as he tells us in his confidential sharing with Father A. Nadeau.

The founder of the Jesuits used to say that he would have been happy if his congregation had served to prevent only one mortal sin... how many thousands of sins it caused to be avoided.

The occasion of this prayer must have been a genuine turning point for the Servant of God. We do not have any proof of his own personal journey in this direction, but here we are dealing with a critical moment surrounding the choice that Anthony would make a few months later and which would lead him to abandon his family, the plans his father had for him and plans of every young man. Let's allow him to tell it in his own words.

O God, give me the grace that I am going to ask you, and immediately the words, "Remain a virgin" came to mind and that is the prayer I formed ... then, I heard very clearly a voice which told me: Go to...

One cannot help but be struck with his conduct in this affair. Anthony was being guided by the Lord and sought to follow up on his inspirations. Continuing in prayer, Anthony heard very clearly a voice which told him: "Go to Mülheim."¹⁹

At Mülheim, he found a family that not only welcomed him in, but offered appropriate conditions to live and grow in his faith to the point of leading him to discover his own vocation. "She advised me not to act like the other workers, not to go out at night or on Sundays because the occasions of sin were

numerous. She sent me to Mass every morning, she woke me up at 5:00 a.m. in order to attend 5:30 a.m. mass at a 20 minute's walk distance. She came with me. When she could not go with me, her husband went with me. My work began at 7:00 a.m. On Sundays, she led me to visit the churches and the city."²⁰

2. The Servant of God's recollection in the hidden retreat of the religious house

Concerning his life of prayer and his remarkable recollection, hardly had he entered the religious life when we have the testimony of another lay brother who was with Anthony at the novitiate as well as at the juniorate of St. Charles:

From the time he entered, what we noticed about Brother Kowalczyk was the serious of his decision to leave the world and commit himself to the religious life. From the very first day of his entry at St. Gerlach, his seriousness and his determination to become an excellent Oblate and a zealous religious were evident. His recollection was intense; his retiring life no less than his modesty of the eyes showed with what tenacity he knew how to live and act in the presence of God. His attitude alone was enough to draw us to follow faithfully the exercises at the novitiate. I never saw him make any action in a mechanical manner, though this was such a common thing with certain people. He made the sign of the cross so meticulously and with such composure and made his genuflection in the same way such that one could see his spirit of faith and his deep love of God. It is difficult to say what impression he made on all those who were eyewitnesses of it. I cannot remember seeing him fail in the least prescription of our holy Rules, any more than he failed in fraternal charity.²¹

Noting the persistence in prayer in Brother Anthony's life, someone could ask himself: "In the soul of the Servant of God, what would be the source of this prayer to which Anthony has recourse on every occasion?" In an effort to answer this question, we could formulate the first response by saying that the persistence in prayer came to him through his family education. This would be a good answer when we think that one's parents are the most natural and effective means willed by God to plant the gift of faith in their children. When confronted with the way the Brother prayed, some contemporaries of the Servant of God, smiled in a condescending way, judging his way of praying as simple and childish. Brother Henri Guibert who lived in the community of St. Paul des Métis while Brother Anthony was there already anticipated that interpretation:

Yes, I understand that you do not know a lot of the concrete circumstances because Brother Anthony knew well how to remain hidden. You had to be able to understand him and follow up on him to learn about many embarrassing actions [i.e., actions that could cause embarrassment]. He was not shy with me because we thought alike. Many of our Fathers did not pay attention to Brother Anthony's actions because they took him for a simpleton...²²

From the collection of many testimonies and the continued stories told again and again about his recourse to prayer, we should not exclude the Gospel words of Jesus: "Ask and it will be given to you, search and you will find; knock, and the door will be opened to you..." (Matthew 7:7-11) "If you remain in me and my words remain in you, you may ask what you will and you shall get it." (John 15-7)

From the period of his stay at Lac La Biche, the following story is told. The trip from Edmonton to Lac La Biche was being made by a caravan composed of some eleven heavily loaded wagons. Father Grandin, a Mr. Bourque and the Polish brother were travelling at the head of the convoy. Day after day the caravan made painful progress. At a certain point they had to cross some swamps. The wagons tried to go forward but sank into the mud and the draft animals simply could not advance. Brother Anthony got down from his wagon and began to advance alone into the swamp with the water up to his knees, holding

in his hand a small tree branch and an *image* of the Madonna. When he reached dry ground, he hung the image of the Virgin Mary up on a tree and knelt to pray. Five minutes passed, ten ... a half hour!

What has gotten into him, that little Polish fool? All of this time wasted? Can he pull us out of here with his prayers? With a word Father Grandin silenced them all. "Good friends, do not make fun of him. That little fool of a Brother is a saint." After one hour, Brother Anthony got up from his knees: "Bourque," he shouted, "cross!" The wagon driver hesitated for a moment; then, he hitched up his animals and "Get up!" His cart rolled forward – what a surprise – as if on hardpacked ground. In less than fifteen minutes, all had crossed the swamp. "You see," said Father Grandin, "you were very wrong to grumble." That is true; but how were we to know that he was a saint?²³

The testimonies concerning Brother Anthony's recollection and prayer are many and numerous and they sound very much the same even if they are, reported by people from different times and places. That is a sign that this attitude was a constant element in the life of the Servant of God. Let us now hear from a nun who was stationed at the mission of St-Paul des Métis:

What I noticed and what the people of the mission noticed as well was his very deep piety. One would have said that he was continually united to God everywhere. We saw him at prayer during his work entirely absorbed in his God, 'almost in ecstasy' sometimes, so radiant was his face. We used to say among ourselves: that little Brother is a saint, especially when he prayed the way of the cross on his knees in the little mission church. All his spare time he spent there before the tabernacle in a corner hidden away.²⁴

During the 36 years he spent at the juniorate in Edmonton, the Servant of God fully met all the expectations of his superiors who had sent him there to be an example to the young students. His piety also translated itself into concrete works that had to do with the presence of the Lord and the Blessed Virgin. The Servant of God took an interest in obtaining a new altar for the chapel and a new door for the tabernacle. The chapel altar was too small. Brother Anthony was displeased with this and his love for the Eucharist moved him to do something about it. In 1916, he obtained the superiors' permission to take on the task of obtaining a larger sized altar for the chapel. He turned to the students and engaged their cooperation. On October 7, he gave them a rude copy of a letter written in their native language, i.e., English, French, German, Polish, asking them to copy it and to send it to their parents. Brother Royer, the community carpenter, set to work and Brother Anthony promised to send to each of the benefactors a photo of the altar. June 12, 1917, Brother Royer finished his work and had the altar transported to the chapel. It was made of oak wood, adorned with ogival arches, inlay work and three pictures purchased in France: the Last Supper, the Annunciation, the Presentation in the Temple.²⁵

But his masterpiece, if we can speak in those terms, was the construction of the grotto to Our Lady of Lourdes. It was not his idea, but rather the idea of his superior. The Servant of God accepted this task solely out of obedience because he was aware of what the construction of a grotto entailed in terms of a great deal of work and a certain outlay of money. The Brother also accepted to take on the humble task of asking for financial help from the families of the young men who attended the Edmonton juniorate. The evening of May 3, 1942, Bishop George MacDonald, Archbishop of Edmonton, proceeded to bless the grotto in honour of the Mother of God, a construction brought about thanks to Brother Anthony's dedication. "Now that the Holy Virgin is here," he confided to a religious sister, "I can go." These words, uttered five years before his death, portrayed the happiness Brother Anthony felt upon seeing Mary, in a way, perpetuating her apparition and her message of prayer and of faith. For five years, one would see the Servant of God on his knees before the Virgin praying fervently or taking part in the recitation of the rosary that the students did in groups when the weather was fine.

The time the Servant of God spent in Edmonton is the period which is the richest in terms of testimonies. Not only was the Brother admired for his conduct as a fervent religious, but he was sought after because of a special power that only he had: the power of prayer. The superiors entrusted to his prayers the success of the juniorate. The young men used to ask him to pray for all their little needs. The families of the boys requested prayer for their family problems. All of those who had the good fortune to know him were influenced in a positive way in living their everyday life and especially in living their own relationship with God. The Servant of God, even if he was living his life as a lay brother according to the limitations we have already seen, knew how to find his ministerial function within the four walls of his religious community and his specific apostolate in the contacts he had with the young men and their families. This entire beneficent influence was something profoundly perceived by all, some testimonies lead us to think of infused recollection or supernatural prayer of which St. Teresa of Avila speaks: "The soul feels the need of closing its eyes in order not to see, hear, feel anything other than that in which the soul is absorbed, that is, its conversation with God alone."²⁶ In fact, one of the formators at St. John's Juniorate speaks of his external deportment which manifestly showed how the Brother was so constantly taken up in an interior conversation with the Father; so much so that the priest in question was loath to disturb him. To speak to him, unless he was the one who initiated the conversation, seemed to be an intrusion on his internal silence which was like the silence of a church.²⁷ The same writer, in a literary exercise at the Juniorate's French Academy, speaking of his own personal impressions and memories about the Servant of God, affirms:

One would have said he was living in another world. The expression in his face was one of the peace of prayer. It would not have been an exaggeration, I am sure, to say that Brother Anthony lived in a constant state of prayer because his attitude was always one of recollection and his conduct one of a saint.²⁸

Others describe more in detail this conduct. When he walked among the students on his way to the chapel or to work, he seemed completely lost to this world. He used to pray the Way of the Cross with his arms extended in the form of a cross and approached Holy Communion with a deep humility.

When he left the chapel, this spirit of recollection never left Brother Anthony. To see him in the corridors, working inside as well as working outside, one had the impression that he lived constantly in the presence of an invisible person *with whom* he carried on an ongoing conversation and whose humble servant he seemed to be. Also, when he passed near us, we felt compelled to lower our voice; out of respect or to cease talking entirely when the rule demanded silence.²⁹

In chapel, kneeling near "his column," lost in meditation, he seemed to live in another world and present in this world only in body. The very sight of this humble religious in prayer was an inspiration for all the students.

3. Devotion to the Eucharist and devotion to Mary

Devotion to the Eucharist

Mention of the chapel and "Brother Anthony's column" oblige us to recall briefly the Eucharist as the object of fervent prayer of the Servant of God. The chapel of "St. John's College" in Edmonton became part of the local university after the Oblates had sold the building to the University of Edmonton. But the Oblates did not accept to see that chapel reduced to a room for common usage – even if it was for a university. After working out agreements to that effect, they obtained that the chapel remain as it was, especially because of that very close relationship between this locality and the prayer of Brother Anthony.

In the Servant of God's day, when people spoke of the Eucharist, a lot of stress was placed on the real presence of the Lord, an indication of his immense love and his great consideration for us. This immense gift called for a response of great interior and exterior reverence. Brother Anthony had thought out in his heart all the ways to express his love for the Eucharist. After the Second Vatican Council, not only the real presence of the Lord was highlighted, but other theological realities of this marvellous sacrament as well: the Sacrament of the New Covenant, the offering of Jesus on the cross signified by the ritual sign of bread and wine, the celebration of the paschal meal and Jesus' Eucharistic gesture of fraternal love. The place held by the Eucharist in the life of the Servant of God is impressive. Eyewitness accounts of the Eucharistic life of the Servant of God report what seems to be a textbook case from a spiritual theology manual. According to St. Thomas, one of the effects of the gift of understanding is the perception of the substance of things hidden under the accidents. By the power of this "divine instinct," the mystics perceive the divine reality concealed behind the veil of the Eucharist.³⁰ Already when he lived as a worker in Hamburg far from home he used to attend up to five Masses on a Sunday.³¹ While he was living as a worker at Mülheim and living as a boarder with the Prummenbaum family, every morning, he attended Mass at 5:30 a.m.³²

During his novitiate, his way of genuflecting before the Real Presence of Jesus in the Blessed Sacrament, manifested in its entirety his spirit of faith and a deep love of God.³³ On Sundays and feasts days, he spent the major part of his spare time in prayer in a hidden corner of the chapel. In the morning, he was one of the first to arrive in chapel in order to appear as soon as possible before the Real Presence of the Lord.³⁴ After his novitiate, he often requested from his superiors permission to pray at length in chapel after evening prayer.³⁵ "In chapel, he prayed with such intensity that his face seemed to be ablaze."³⁶

During his stay at St-Paul des Métis the Servant of God was subjected to a severe test by his superior. After he had discussed a personal problem with Father Adéodé Therien, Brother Anthony was ordered not to receive the Eucharist for three months, except for Sundays. On the first Friday of the month, the Servant of God could no longer tolerate being deprived of receiving the Eucharist and he cried out in his pain, since he could no longer contain himself. "It was beyond his strength."³⁷ The hungering and thirst to receive Communion was a direct effect of that communion itself. Hunger and thirst for Communion flows from one's love for God and disposes the soul to a greater capacity to receive sanctifying grace.³⁸

Nor did his life style change in Edmonton. On feasts days, he spent a great deal of the day in chapel.³⁹ He often went to the parish church of St. Joachim's in Edmonton to attend the sung Mass. If there was exposition of the Blessed Sacrament going on there, he used to remain in the church until four in the afternoon, skipping his lunch.⁴⁰ When he used to go to the hospital to visit the sick, he sought to arrive at those times when they were holding Benediction of the Blessed Sacrament.⁴¹ He kept himself busy, writing to friends and benefactors in order to obtain for the juniorate chapel a more beautiful altar and a door for the tabernacle.⁴²

Father Amadeus Nadeau, the main one who knew Brother Anthony in Canada, tells us that Brother Anthony used to attend as many Masses as he could, For 12 years, he served the Mass of a priest who was compelled to celebrate Mass sitting down. During his lifetime, the hours he spent in adoration were countless. In accord with the directives of the Constitutions of his religious family, Brother Anthony made of the Mass the centre of his day. He showed a real predilection for serving the Masses of the priests who celebrated.⁴³

To bring help to his neighbours in extreme need, the Servant of God had recourse to his Friend in the Tabernacle. The first superior of the religious sisters who worked at the juniorate fell gravely ill. The medical doctor advised the priests to give her Extreme Unction. Brother Anthony asked of Father Daridon,

the superior at the time, permission to spend the night in prayer before the Blessed Sacrament. The next day, to the astonishment of everyone, the sick nun felt better and regained her health within a few days.⁴⁴

In chapel, he prayed kneeling in an erect position, without leaning on his priedieu. His eyes were lowered or else fixed upon the tabernacle or the statue of the Blessed Mother. The author of this account writes: "While I have no proof that he saw Our Lord or his Blessed Mother, the Brother's gaze would suggest that he did."⁴⁵

He asked for permission to spend the night of Holy Thursday before the Blessed Sacrament, but this permission was not granted him. He used to leave the chapel walking backwards.⁴⁶ He never ever passed the chapel without doffing his cap to acknowledge the Divine Guest within. When he knew that the Blessed Sacrament was exposed in one church or the other of the city on Sunday or on other feastdays, he would ask his superior's permission to go there for an hour or more in order to adore the Blessed Sacrament according to the spare time he had available.

Another eyewitness tells us in other concise terms the love Brother Anthony had for the Sacrament of the Body and Blood of Jesus:

It is now over thirty-four years since we were at St- John's and I can see his face so clearly coming back from the communion at Mass in the morning, the deep love of God was imprinted on his contracted face.⁴⁷

In chapel, he was a totally different man. "When I saw him in the chapel, he seemed to be another person. On his knees, beside "his pillar, " lost in meditation, he appeared to be living in another world, and to be present here below in body only. Just the sight of this humble religious at prayer was an inspiration to us all."⁴⁸

Devotion to the Blessed Virgin Mary

We cannot close this section without speaking of the Servant of God's love for and prayer to the Blessed Virgin Mary. The parish church in his native village in Poland is dedicated to Our Lady of Consolation. Whether in his blood family or in his religious family, devotion to Mary was a basic element of the Christian consecrated life. They dubbed Brother Anthony "Brother Ave." From the many testimonies concerning the Servant of God's devotion to Mary, I have tried to summarize under four headings the quality of Brother Anthony's prayer to the Mother of the Lord.

Love – He displayed an extraordinary zeal in spreading devotion to the Blessed Virgin Mary. He used to speak often of Mary in order to incite others to love her more and to have confidence in her. He never ate meat on Saturdays and celebrated with great piety the feasts of the Blessed Mother as well as the months of May and October. He prepared for her feasts with fasting and prayer. If, in jest, someone told him that Mary did not hear prayers, he would reply: "Ah, Father, you should not talk that way. The Most Holy Virgin is not happy."

Faith – When people came to him with their problems, he used to ask whether they had prayed to Mary. If the person said, "no," he would reply: "What! You not tell this to the Holy Virgin? She would answer your prayers right away." "The Holy Virgin always listens. You not pray how you should."

Hope – For the greater part, his hope in God was expressed through the hope he placed in the Blessed Virgin. She was his "ordinary advocate." Here are a few of the expressions he used: "Have you said "Ave"? Ah! You never [have] confidence in the Holy Virgin. Let's kneel down! If you not [have] confidence in the Holy Virgin, that is very bad."⁴⁹

Filial devotion – "How [is it] you not tell that to the Holy Virgin! If you to her tell it like a child, she all

takes care of”: You keep the Holy Virgin as your mama, you never [have] trouble,” A nun who was in the sacristy overheard Brother Anthony in the chapel praying in these words: “Excuse me if me you disturb again; it is necessary [for you] to give this [to me].”⁵⁰

IV. Brother Anthony Kowalczyk, model of service with love.

The second major characteristic of the spiritual stature of Brother Anthony as a model of service leads us to a consideration of one of the basic points of the Gospel: love as service. Recently, the Church, under the guidance of the Holy Spirit and drawn along in the wake of the lives of some saints – Blessed John XXIII – took a step into the past to rediscover, but not completely, the radicalness of the Gospel. For us today, what is important is the theme of service as love and the gift of self to others. Two important texts, one from the Gospel of Mark (10:41-45) and the other from John (13:12-17) serve as signposts for us. The first tells of the incident where the brothers James and John requested of Jesus to be given first place among the Apostles and they did this at the least appropriate time, just after Jesus had foretold to his disciples for the third time his passion and death (Mark 10:32-34). Jesus seized the occasion to explain to his disciples in what his “glory” consisted. It was not the glory and power of many in the world who seek to be honored through the real or imaginary power they hold over others. Jesus told his disciples: “It will not be so among you.” Human honor and prestige bought at the price of the oppression of others should be forever banished from the mind and the lives of all who seek to follow Jesus.⁵¹ The theological value of these words flows from the very conduct of Jesus himself who “did not come to be served but to serve, and to give his life as a ransom for many” (Mark 10:45).

The second text is found in the Gospel of John in a context of important and moving revelations on the part of Jesus as he celebrated the Passover and in the course of the Last Supper in which he anticipated his Passion. I am referring here to the washing of the feet of the disciples in which Jesus with unmistakable gestures and just as unambiguous words taught the disciples how to love. The gesture of Jesus in the Gospel of John does not have reference only to the road the disciples were to take to be his disciples, seeking to love only through service; it was also a prophetic gesture which foretold his death, that is, the offering of his life: “A man can have no greater love than to lay down his life for his friends” (John 15,13). Jesus is the Good Shepherd who gives his life for his sheep (John 10:11,15). He is also the spouse who washes the Church in his blood, purifying her from every sin (Ephesians 5:25).

If the Founder had written the Constitutions after the Second Vatican Council, he would have cited these texts. His failure to mention them, however, does not indicate ignorance of the Gospel. As a genuine disciple of Jesus, de Mazenod followed him by living in his own concrete circumstances what Jesus was asking of a genuine disciple. In the Preface of the Rules, Saint Eugene asked the only question there was to ask: “By what means shall we, who desire to walk in the footsteps of our Divine Master, succeed ? The answer is that found in the Gospel: By the entire renunciation of self, with a single view to the glory of God... by pursuing the path of habitual self- denial and of incessant longing after perfection; by never relaxing in our efforts to become humble, meek, obedient, lovers of poverty and penance, mortified, detached from the world...”⁵² In this text there are lacking none of the elements found in Jesus’ discourse with regard to the formation of his own disciples.

Other texts from the Founder stressing abnegation and service are found in his treatment of the vow and virtue of obedience and in the third chapter of the second part, paragraph one, where he speaks of charity, humility and flight from the worldly.⁵³ When Brother Anthony made his novitiate, the novice master taught the vow of obedience based on this text; “They ought to be so submissive to all the orders and arrangements of Superiors, in agreement with the Constitutions, that they may be truly said to have no will of their own, but to have given it into the hands of those placed in authority over them. They will

likewise be humbly submissive to those of their brethren who may, on the Superior's behalf, exercise any authority over them, were it only the lowliest duties, such as kitchen work, sweeping the house and the like" (Article 229). "A mere sign, which would sufficiently manifest the will of him who has power to command in the name of the Lord, ought to be obeyed, since one more surely fulfils the will of God by obeying than by choosing one's own way" (Article 230). In the section treating of humility, de Mazenod speaks in a special way to the missionaries, exhorting them not to glory in their successes as if they were the product of their own effort, but they should make it their custom to take the last place (Article 293).

We have seen how Brother Anthony Kowalczyk prayed and lived in continual recollection. This conduct is already a strong example which establishes Brother Anthony as a model for every Oblate. At this point, I would dare to say that the second aspect, love as service, could be the most outstanding characteristic that Brother Anthony showed in his faithfulness in responding to grace and could be the principal charism in his exemplary life.

During the 36 years that he spent in Edmonton, Brother Anthony dedicated himself wholeheartedly to almost every kind of manual labor. From the time of his arrival, they entrusted to him all the heating and plumbing systems. He continued in this capacity until the final years of his life.⁵⁴ Everybody knows what is involved in maintaining a heating system in operation during the long cold winter months. Those who knew him testify as to how attentive the Servant of God was to his work. As winter drew near, Brother Anthony inspected all the radiators and repaired those that were not functioning. During the cold season, in the course of the day, he would often check the thermometers in the rooms most exposed to the north wind. At night, he would get up whenever he felt it necessary either to stoke the furnace with coal or to check out the temperature in the various sectors of the house.⁵⁵

This is what he did during the winter. During the summer which was rather short at that longitude, he worked in the garden. This work he did every year, and for a number of years, he supervised the work. As soon as spring arrived, he would prepare seedbeds in the hotbeds. He would care for the young plants, prepare the soil, and at the appropriate time, transplant them. Without the help of a tractor or any other agricultural machine, he was able to cultivate a large garden where one could find everything - and that in abundance: beans, peas, corn, carrots, beets. He was especially successful with tomatoes and pumpkins upon which he lavished a special care all summer long: selected fertilizer, abundant water, coverings to keep them warm when the nights turned especially cold. These two crops gave him a great deal of satisfaction: tomatoes in terms of quantity, sometimes two and one half tons, and the pumpkins for their size, 150 pounds!⁵⁶

And nobody knows how many years he spent taking care of the chicken house as well, caring for some 300 chickens, feeding them in the most economical way possible, cooking up bones, crushing them, feeding the chickens the kitchen refuse, gathering the eggs. And in springtime, when the local treasurer was thinking of restocking the chicken house, it was Brother Anthony again who cared for the chicks, and for at least three weeks, the chicks and Brother Anthony took up residence together in the white house. "The temperature could fall too low," Brother Anthony used to say when someone pointed out to him that he was lavishing too much care upon them.⁵⁷ He was handyman for the cooks, always ready to be of service, making thousands of trips to the garden or from the root cellar to carry vegetables, potatoes, fruits, etc. Mondays and Tuesdays he was at the service of the laundry. During those two days, his work consisted in heating up the furnace, starting the washing machine and supervising its operation, watching over the laundry, washing the lavatories and their floors.⁵⁸

In addition to this, his regular work, the alumni of the College testify to a multitude of small services the Servant of God was always ready to render them. For example, sharpening their ice skates for the modest sum of ten cents, money he used to light a candle for the Blessed Virgin. He repaired hockey sticks as well. And what can we say about so many other small jobs that were confided to his

care. One person asked him to mend his watch; another asked him to solder his glasses. The people in charge of the flowers entrusted to him their broken vessels. The sacristans went to him with broken candleholders, there were special candles to be made... To sum up, there was the cleaning of the common areas of the house. Every day he could be seen walking with difficulty carrying buckets and scrubbing brushes from one floor to the other to clean the floors, the toilets, the sinks...

His readiness to serve was also expressed through his obedience to his superiors. One year after Brother Anthony's death, a witness narrates the obedience of the Servant of God in these words:

All of those whom the Providence of God set over him as superiors will always remember with emotion how he almost held them in veneration. One word coming from the Superior was more than enough to obtain his complete adherence. As soon as some wish was communicated to him, he would vigorously nod his head in agreement with the sleeve of his amputated arm held on his chest with his good arm. "Very good," he would say in a decisive, but submissive way- And he would be on his way, his face shining, with a joyful step as if to signify that he was obeying with the full joy of a child.⁵⁹

The Servant of God was praised by everyone for his spirit of obedience. It seems impossible to understand how a man could have an obedience that was so perfect and consistent for so many years. Brother Anthony's total availability, either in regard to his total dependency on his superiors, or in that of the long run, is certainly impressive. To this, we must add two other observations. First of all, Brother Anthony's status as a lay brother made him almost entirely dependent on his superiors. Secondly, that is how things were in his day. Perhaps one should not generalize, but in those days the Brothers were often easy butts of uncalled for barbs. This all adds to the stature of the virtue and the spirit of faith of the Servant of God. If, as St. Thomas says, it is true that the religious state, especially in virtue of the vow of obedience, is a genuine holocaust that one offers to God, we must conclude that the obedience practiced by Brother Anthony was of this calibre.⁶⁰ As for Brother Anthony, we believe that he would have practised his obedience with that entire spirit of faith and of immolation by that special grace God grants his faithful servants.

The Servant of God held superiors in veneration. This respect flowed from the lively faith which touched everything that regarded God, Christ and the Virgin Mary. Consequently, it is easy to imagine with what love he surrounded his superiors. Those in whom he saw something like an emanation of the divine will. He saw Christ in the superiors; there was no trace of natural motivation in his obedience. He did not obey to please his superiors, but rather to do the will of God. He used to say: "Good priest, good missionary always obeys." A religious sister gives this testimony:

When one saw him obey as he did, it gave me the desire to be an even better religious, just like he was a good religious. His life was an inspiration to me; it edified me. I wanted to have the same spirit of faith, the same love of God in order to live my life like he did.⁶¹

To close this section, I would like to report an excerpt from an eyewitness testimony which captures in a nutshell Brother Anthony's spirit which shone through his humble attitude.

In his humility I do not think Brother Antoine would have given much thought to whether he was a useful servant or not. He did his duty to the best of his ability and would have left the rest in the hands of God. In his prayers, meditations and examinations of conscience he must have been conscious of his imperfections. I am sure he would not have been able to induce others to despise him as any effort in that direction would have called attention to himself which he seemed to avoid at all costs. He was always natural,

always himself and to have openly sought to be humiliated would have seemed to him to be a kind of deception of which he was not capable. I am sure he had no great regard for himself and the best way to have hurt his feelings would have been to praise or flatter him. I never know of his having been teased or laughed at except in a very kindly manner. All had too much respect for him to do or say anything which might have hurt his feelings. Though he led a very retired life yet nearly always he would enter the recreation hall with the other members of the community and after a few minutes of pleasant talk, Brother Antoine with a smile would wave the empty sleeve of his missing hand and quietly retire.⁶²

In my view, the preceding paragraph has painted for us the essential portrait of Brother Anthony who offered himself to men and to God, not for any personal advantage, but rather basing himself solely on the hope that came to him from God. The Servant of God's external appearance was in no way the result of calculated posturing. His was the open transparency of a man who lets himself be guided by the Holy Spirit.

The Servant of God wrote only two letters. These letters contain more grammatical mistakes than words, but the spirit that shines forth in them is pure and radiates warmth. Here, we refer only to the first letter written to Bishop Grandin after Brother Anthony's arm was amputated. In this letter, his ingenuous spirit is palpable:

My Lord and good Father, Bishop Legal say to me yesterday, write to Bishop Grandin with the left hand, that will make him happy. I have much shame to write to you, me unworthy little brother, great sinner, but Bishop Legal say You happy, me happy. My good Father, I am happy to say to You, I am well. Very good right now, strong, able to work when You would wish, but I have much sorrow, fearing that my amputated hand prevent me to do like the others and to be a cross for you Good Father. Never me able to thank enough You, the good Fathers, Brothers and good Sisters for the great charity for me, but I pray the Good God to pay for me.⁶³

The second text is made up of words Brother Anthony spoke to some student who kept him company in his little shop in the basement of the juniorate.

Me, not educated, poor, me, blacksmith of my soul, me. Coadjutor brother, me, always say YES. Me listen to Superiors, me, pray Holy Virgin, me, love Good God, me happy.⁶⁴

A bit earlier in this presentation, in speaking of the presence of Brother Anthony at St. John's College in Edmonton, we said that Father Henry Grandin, the Vicar for the Missions, had sent him there precisely to be an example to the young men, future Missionary Oblates of Mary Immaculate. It is worth taking the trouble to read a long paragraph written by a St. John's College alumnus and a great admirer of the Servant of God. His name is Father Francis Xavier Janssen, O.M.I., who went on to write Brother's biography.⁶⁵

We, the alumni of St. John's Juniorate, are deeply grateful to its founder, Father Daridon and his successors, as well as the professors, for their devoted and self-sacrificing labours on our behalf over the span of the past 25 years. We are especially thankful to the greatest of them all whom Divine Providence has placed as a special custodian at this cradle of the priesthood in western Canada and far beyond, whom Divine Providence has assigned the task of being the outstanding educator and unwavering friend of all of us and who is here with us today. Most of you know him as well as I (as Brother Antoine was sitting only about 5 feet from me, it was my fondest hope that he would not know that I was talking of him).

Though he entered not our classrooms except on rare occasions as faithful custodian, he entered our lives in more ways than one to help mould our character. He used very few words, and these mostly broken; he spoke by his actions, by his exemplary conduct. These kept saying to us, 'Do you want to do the right thing to please God, here's a true pattern.'

Yes, indeed, this child of God and of Mary, in his humble unassuming way kept weaving in and out of our lives, drawing us ever near to God. With him ahead of us, all absorbed in prayer and intimate union with God, it became easier for us to pray, to imitate him in his devotions, be it to Christ in the Blessed Sacrament, to Christ in his sufferings (the Way of the Cross being one of his favorite devotions) to his Sacred Heart, or be it to the Blessed Virgin Mary, to the Guardian Angels, to the saints or the Poor Souls in purgatory, for whom he always had a warm spot in his heart."

His high regard for the priesthood was ever a source of encouragement and inspiration for us all hoping one day to be a priest of God. With what joy and reverence he would welcome every Father, whose hand he would humbly kiss! Another joy was whenever he could serve at the Holy Sacrifice of the Mass, be it any hour, convenient or inconvenient. We knew of his many fervent prayers for those who were "Other Christs" as well as for those who were striving for that lofty goal. And when some would swerve from their course and walk no longer with God, he would say of such: 'He not so good Must pray much, very much for him.' Sometimes he would find some opportune occasion to tell us when he saw we were endangering our vocation that we must do better otherwise God may not want us as a priest. From him all fraternal correction was humbly accepted; and whoever received such [an] act of true friendship greatly profited therefrom; since it came from a genuine, loving heart.

As a friend, we had none better. His time, especially his recreation or free time, was indeed our time. It rang like a constant chorus: 'Please, Brother, could you mend my shoe? repair my hockey stick, sharpen my skates? make a lance or spear for our play? etc.' With his customary 'tout de suite' (right away) and kindly smile, he put himself at our service. Upon asking him what we owed him the answer was invariably to us: 'One Ave.' How he prized these "Ave's"! One Ave is worth more than thousands of "Thank You's" or all the money in the world' or something on that order he would tell us.

Or we had other problems. We had lost a rosary, a medal, a pocketknife, or some other small object, and we had searched all over the playgrounds in vain. As a rule our next step would be to our good Brother, with the words "Could you help us find what we have lost?" Ascertaining what could have been the area in which the object got lost, he would proceed this way: kneel down, make a devout sign of the cross, address to our Immaculate Mother his beloved "Ave", and then walk a few steps, reach down with that child-like faith that moves mountains, and come up with the lost medal, knife, rosary, or whatever item was being sought. There was joy in his heart at seeing us made happy and in knowing that now more "Aves" would be wending their way heavenwards.

And what a consolation it was to know that in crosses and trials that came our way from the hands of God he always gave us the backing of his special prayers and sacrifices. His prayers still went on pleading at the throne of God long after ours grew weaker and weaker until they came to a halt. Even after we left these portals, he followed

us in persevering prayer. One day he told me: "The boys of St. John's are doing good work," to which I said, "Yes, indeed" and to myself I added, "thanks to your prayers to a very large extent."

I am but voicing the sentiments of all the alumni and of all who have become acquainted with him over the years, sentiments of gratitude and joy that God and his Immaculate Mother have through their most humble and devoted client, our good Brother Anthony, achieved so much blessing for us all and so much honour and glory for Christ and his Kingdom. May our good Lord give many more years to continue the noble work in his vineyard ...

Notes:

¹ William H. WOESTMAN, O.M.I., *The Missionary Oblates of Mary Immaculate: A clerical Religious Congregation with Brothers*, Ottawa, 1995, p. 201 and 25.

² De Mazenod to Father Vincens, December 8, 1842, in *Oblate Writings*, vol. 9, p. 239-240.

³ De Mazenod to Father Ricard, May 12, 1853, in *Oblate Writings*, 11, no. 177, p. 56.

⁴ De Mazenod to Father Vandenberghe, December 6, 1852, in *Oblate Writings* vol, 11, p. 108.

⁵ De Mazenod to the Propagation of the Faith, Lyon, October 1847, *Oblate Writings*, vol. 5, p. 213, etc.

⁶ William H. WOESTMAN, O.M.I., *La Règle de Saint Eugène de Mazenod*, p. 6, 7, 8, Ottawa, 1997. Cf. Yvon BEAUDOIN, O.M.I., "I Fratelli nella storia degli O.M.I.", in *La vocazione del Fratello Oblato*, Quaderni di Vermicino, 1991, p. 68.

⁷ Yvon BEAUDOIN, O.M.I., *op. cit.*, p. 66-67.

⁸ *Perfectae Caritatis*, no. 10.

⁹ *Lumen Gentium*, no. 43.

¹⁰ *Code of Canon Law*, can. 588, 1.

¹¹ General Archives of the Postulation. Dossier Brother Anthony Kowalczyk, section Ib, no. 9a. Information on his family and his native village were obtained for us by research done by Father Jan Panek, o.m.i., nephew of Brother Anthony since his great-grandmother was the sister of Lucy, Anthony's mother, Father Jan Panek, who also came from the town of Dzierzanow, gathered this family information from Peter Kowalczyk, the brother of Anthony and from other persons who had known or who had heard others talk about Brother Anthony.

¹² *Positio super vita et virtutibus Antonii Kowalczyk*, Romae, 1993, vol. 1, doc. no. 4, p. 258. Information shared in confidence with Father Amadeus Nadeau, o.m.i., by Brother Anthony. This is information communicated orally by the Servant of God to this priest who was his superior and spiritual director for many years in Edmonton. This information is found in two other independent sources: by the daughters of Mrs. Prummenbaum, Dossier IIIb, no. 13 and by Sister Catherine Bureau, cf. *Positio* Vol. II, *Summarium processuum*, p. 494, no. 19.

¹³ *Constitutiones et Regulae*, Romae 1928, articles 254 and 260.

¹⁴ *Ibidem*, art. 343.

¹⁵ *Ibidem*, art. 298.

¹⁶ *Positio*, Vol. 1, p. 14.

¹⁷ *Positio*. vol. 1, p. 24.

¹⁸ The priest in question was Blessed Adolph Kolping, born in Kerpan near Cologne, December 8, 1813 and died December 4, 1865. His body was laid to rest before the altar of St. Joseph in the old church of the Franciscans. Since his family was poor, he had to work to obtain the necessary means to carry out his studies. With the help of benefactors, he was able to pay for his studies and was ordained to the priesthood in 1845. He founded an association of workers (Gesellenverein) which set up branches in various cities and many workers took part in it. He was declared Blessed by Pope John Paul II, October 17, 1991.

¹⁹ *Positio* vol. 1, p. 26.

²⁰ *Positio* vol. 1. Doc. no. 4, p. 259.

²¹ *Positio*, vol. 1, doc. no. 10, p. 268, memoires of Brother Andrew Löhr, O.M.I., who was with Brother Anthony at the novitiate of St. Gerlach and the juniorate of St. Charles from October 1891 to the summer of 1896, excerpted from his personal

diary and memoirs written in 1927.

²² General Archives of the Postulation, Dossier Anthony Kowalczyk, sec. IIb, no. 20, p. 10.

²³ General Archives, sec. Case: "Lac La Biche." Excerpt from the Edmonton newspaper "La Survivance", October 14, 1936 and December 3, 1936. Someone attributes this happening to the time shortly after Brother Anthony's arrival at Lac La Biche. (cf. Sum. p. 606, ad 16)

²⁴ Sum. doc, no. 17, p. 354.

²⁵ Sum. p. 25, ad 33. Father Nadeau learned from some personal notes which came to him from one of the alumnus: "December 21, Brother Anthony received \$72.00 and \$10.00 more. The main donors were the Hoffinger, Jansseb, Simon, Bockenfoehr, Feist, Keper, Boulanger families, etc."

²⁶ *St. Teresa, Relations to Father Rodrigue Alvarez*, v. 3. Cf. Antonio ROYO MARIN, O.P., *Teologia della Perfezione cristiana*, Roma 1959, p. 858.

²⁷ General Archives of the Postulation, Dossier Anthony Kowalczyk, sec. IIb no. 16, p. 22, Testimony of Father Paul Labrie, o.m.i.

²⁸ *Ibidem*, p. 23. Another priest had come to the point of thinking that Brother Anthony saw something while he prayed. He deduced this from his intense gaze. cf. IIIa no. 20, p. 1.

²⁹ General Archives of the Postulation, Dossier Anthony Kowalczyk, sec. IIb, no. 15, p. 25 and 33. Cf. Sum. p. 550, ad 24: "He was very recollected; he was thinking about his own business. He was not lost in the clouds."

³⁰ ST. THOMAS, 11-11, 8, 1; cfr. *Teologia della perfezione cristiana, op. cit.*, p. 566.

³¹ *Summarium*, p. 3, ad 16.

³² *Positio* vol. 1, doc. no. 4, p. 262. Cfr. *Biografia*, p. 26.

³³ *Positio* vol. 1, doc. 1, no. 10, p. 272. Cfr. *Biografia*, p. 38.

³⁴ *Positio* vol. 1, doc. 1, no. 10, p. 279. Cfr. *Biografia*, p. 42.

³⁵ General Archives of the Postulation, Dossier Anthony Kowalczyk, sec. 1b, no. 2, p. 3. Cfr. *Biografia*, p. 44. Cfr. also doc, 1, no. 13, 277.

³⁶ General Archives of the Postulation, Dossier Anthony Kowalczyk, sec. IIIa, no. 19. Cfr. *Biografia*, p. 45.

³⁷ *Positio*, vol. 1, doc. 1, no. 4, p. 265. Cfr. *Biografia*, p. 70. Later on, the Servant of God confessed frankly that he did not understand the reason for the prohibition imposed upon him. He accepted it because it came as an order from his superior, but he found it "very hard." (Cfr. Sum. p. 479, ad 16) Someone might have said that Father Thérien was a little harsh and he did not understand Brother Anthony. But Father Émeric Drouin, o.m.i., who knew Father Thérien, stated that this was not true. Father Thérien was quite aware of Brother Anthony's virtue and used to talk about it with visitors. (Cfr. 1b, no. 2, p. 4) Perhaps due to difficult times in the settlement, the superior asked a lot of the brothers and sometimes could lose patience. (Cfr. Sum. p. 538, ad 18) With reference to Brother Anthony's virtue, Father Thérien expressed himself as follows: "A superior should do nothing in jest when dealing with a religious like Brother Anthony. How difficult it is to direct someone who is more holy than oneself!" (Cfr. Sum. p. 205, ad 27)

³⁸ *Teologia della perfezione cristiana, op. cit.*, p. 544.

³⁹ Sum. p. 22, ad 28. Cfr. *Biografia*, p. 80.

⁴⁰ Sum. p. 30, ad 38. Cfr. *Biografia*, p. 80.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Cfr. Sum. p. 25, act 33. Cfr. *Biografia*, p. 81.

⁴³ *C.C. et R.R.*, Romae, 1928 art. 303-304, and Sum. p. 29, ad 38, and p. 62, ad 38.

⁴⁴ General Archives of the Postulation, Dossier Anthony Kowalczyk, sec. IIb, no. 15, p. 8; *Ibidem*, sec. IIIa no, 45.

⁴⁵ General Archives of the Postulation. Dossier Anthony Kowalczyk, sec. IIIa, no. 20.

⁴⁶ General Archives of the Postulation. Dossier Anthony Kowalczyk, sec. IIIa, no. 40.

⁴⁷ General Archives of the Postulation, Dossier Anthony Kowalczyk, sec. IIb, p. 3. Letter from Mr. Scholl, M.D., written from Toronto, April 18, 1951. The letter is referring to the year 1918.

⁴⁸ Bishop Anthony JORDAN, O.M.I., coadjutor bishop of Edmonton. Preface to the English edition of the biography of the Servant of God, *Blacksmith of God*, Edmonton, 1960.

⁴⁹ *Summarium*, p. 106, ad 6l; p. 223, ad 39; p. 3l, ad 39; p. 81, ad 37.

-
- ⁵⁰ General Archives of the Postulation, Dossier Anthony Kowalczyk, sec. IIIb, no. 12.
- ⁵¹ *Una comunità legge il Vangelo di Marco*, Edizioni Dehoniane Bologna, 1994, p.138.
- ⁵² *C.C. et R.R.*, Romae, 1928, p. 4.
- ⁵³ *Ibid.* p. 73, “On the Vow and the Virtue of Obedience” and p. 93, “Of Charity, Humility and Flight from the World. 54. *Sum.* p. 20, ad 28.
- ⁵⁴ *Sum.* p. 20, ad 28.
- ⁵⁵ *Ibidem*, p. 20, ad 28.
- ⁵⁶ *Ibidem*, p. 21, ad 28.
- ⁵⁷ *Sum.* p. 21, ad 28.
- ⁵⁸ *Ibidem*.
- ⁵⁹ Article which appeared in the “St.Jean” student newsletter, January 1948. Cfr. *Sum.*, p. 201, Proc. fol, 481.
- ⁶⁰ Cfr. ST. THOMAS, II-II, 186, 7-8. Cfr. A. ROYO MARIN, *Teologia della perfezione cristiana*, p. 689.
- ⁶¹ *Sum.* p. 201, Proc, fol. 481, article which appeared in “St-Jean” newsletter, December 1948. *Summarium*, p. 189 ad 75; *Sum.* p. 59, ad 73, *ibidem*, p. 528, ad 34.
- ⁶² General Archives of the Postulation, Dossier Anthony Kowalczyk, sec. IIIa, no. 44, p. 3.
- ⁶³ General Archives of the Postulation, Dossier Anthony Kowalczyk, sec. Ia, no. 2. Letter handwritten by the Servant of God to Bishop Vital Grandin, O.M.I., Bishop of St. Albert, from the hospital in Edmonton, August 19, 1897.
- ⁶⁴ *Positio*, vol. I, p. 292.
- ⁶⁵ Extract from a speech given by Father Janssen, June 8, 1936 on the occasion of the 25th anniversary of St. John’s Juniorate, Edmonton. This text was published in the review “Messenger of the Immaculate,” in Edmonton. The text can be found as well in *Summarium*, p. 133-135. Father Francis Xavier Janssen, O.M.I., knew the Servant of God from 1913 to 1945 from having lived many years in the same house with him. On this occasion, he addressed the community as the spokesman for the anglophone alumni of the juniorate.

Comment le Serviteur de Dieu le Frère Antoine Kowalczyk, o.m.i., a illustré le charisme et l'identité oblate dans sa vie et son ministère de saint Oblat

Nicola Ferrara, o.m.i.

I. Identité du Frère dans la vie consacrée

1. La place des Frères Oblats dans l'intention de saint Eugène

Dès le début de la fondation de la Congrégation, Eugène de Mazenod a fixé comme but de sa famille religieuse non seulement l'exercice du ministère sacerdotal, mais aussi «la pratique des vertus religieuses pour la sanctification des membres¹». Dans cette seconde fin, c'est-à-dire «la pratique des vertus religieuses par la sanctification des membres», il y a déjà, même si d'une façon très concise, une timide allusion à la théologie de la consécration dans laquelle, comme on verra plus loin, les Frères trouvent leur place.

L'idée du Fondateur, en ce qui concerne la vie des Frères, a été exprimée dans les principes des Constitutions, mais elle est développée surtout dans ses interventions épistolaires au cours de sa vie. Les Frères entrent dans la Congrégation pour devenir religieux; ils doivent prier et apprendre les devoirs de la vie religieuse. Ils ne sont pas des ouvriers salariés qui doivent travailler toute la journée². Plus tard il intervient encore en défense de la vocation des Frères, en demandant à un supérieur de ne pas les traiter durement; ils ne sont pas des esclaves et ont droit à leur bien-être spirituel qui ne peut leur être refusé³. En plus du bien-être de la vie spirituelle des Frères, Eugène recommandait de développer le mieux possible leurs talents personnels, utiles soit à la congrégation soit à leur croissance humaine. Si quelqu'un a des talents pour l'art, on ne doit pas l'obliger à des travaux de la campagne ou autres travaux semblables⁴. Plus tard, M^{gr} de Mazenod invitait les Frères à se dédier à l'enseignement du catéchisme, non seulement dans les territoires de mission, mais aussi dans les pays d'ancienne chrétienté⁵.

Nous nous occuperons ici du Frère Antoine Kowalczyk qui a vécu dans la Congrégation de 1891 à 1947. Il a vécu sa vocation oblate selon les Règles composées et ensuite revues par le Fondateur lui-même. Le Frère s'est sanctifié selon ces Constitutions, développement du manuscrit IV qui avait pour titre «Constitutions et Règles de la Société des Missionnaires dits de Provence», 1824-1825, sur lequel a été faite la traduction du texte latin présenté à l'approbation pontificale en 1826. Ce texte est demeuré substantiellement le même jusqu'au concile Vatican II et a formé d'entières générations d'Oblats, Pères et Frères⁶.

Il faut aussi remarquer que, même si le Fondateur avait un cœur paternel et sensible qui le portait à être attentif aux autres et à les respecter, cependant la législation de la Règle primitive se ressentait de la mentalité du temps. Les Frères formaient une catégorie à part, distincte non seulement des Pères mais aussi des Novices destinés au sacerdoce. Ils avaient un habit, des offices et des prières propres et beaucoup de restrictions dans la communauté⁷. Malgré ce statut de forme clairement inférieure, les Frères, quant à la vie religieuse et apostolique, ont été à la hauteur de leur vocation religieuse.

II. Un peu de théologie de la vie religieuse

Le concile Vatican II a posé les fondements d'une théologie de la vie consacrée: «La vie religieuse laïque, tant masculine que féminine, constitue un état en soi complet de profession des conseils évangéliques⁸. Et *Lumen Gentium* donne une signification plus précise à cet état qui «n'est pas intermédiaire entre la condition cléricale et celle laïque, mais des deux parts quelques fidèles sont appelés par Dieu à jouir de ce don spécial dans la vie de l'Église⁹». Le Code de droit canon a rendu plus claire encore cette précision en disant que «l'état de vie consacrée, par sa nature, n'est ni cléricale ni laïc¹⁰». De ces principes on doit conclure que, dans un Ordre religieux ou une Congrégation, les clercs et les laïcs sont surtout religieux et, en tant que tels, ils donnent le même témoignage au monde. Dans un second temps, ils se distinguent en clercs et laïcs.

Les éléments qui forment l'identité de la vocation du Frère sont:

L'accentuation de la vie consacrée

La vocation religieuse laïque, fondée sur la consécration baptismale, réalise et exprime clairement le sacerdoce commun des fidèles: 1^o envers Dieu: l'offrande du sacrifice spirituel et 2^o envers les hommes: la proclamation des merveilles du salut. En d'autres mots, la vocation du Frère souligne la radicalité évangélique à la suite du Christ et le primat de l'amour envers les hommes. Le prêtre religieux pourrait être tenté de faire consister toute sa vocation dans le ministère ordonné.

Les ministères

Le Frère démontre la vraie signification de l'amour qui est service. *Perfectae Caritatis* du concile Vatican II nous dit que de la consécration et du charisme spécifique naît cette «ministérialité» qui donne au Frère son «statut» typique sans recourir à la réception de ministères particuliers. Le pape Jean Paul II détermine les ministères variés et nombreux suscités par l'Esprit Saint: éducation de la jeunesse, soin des malades, multiple présence missionnaire, «toutes les activités humaines, depuis les plus simples jusqu'aux plus élevées aux yeux du monde, peuvent prendre les dimensions d'authentiques «ministères laïcs» (Jean Paul II, à l'assemblée plénière de la CRIS). Le Frère reprend le discours et le geste de Jésus qui est venu non pour être servi mais pour servir.

La spécificité apostolique

Le ministère du Frère doit être non seulement évangélique mais aussi apostolique, c'est-à-dire qu'il a comme but le Règne de Dieu. Le Christ est venu pour servir et donner sa vie. Les Frères ne sont pas au service des Pères, mais Pères et Frères travaillent ensemble pour une unique mission, bien que réalisée avec des modalités diverses. Le zèle pour le salut des âmes doit animer non seulement les ministères ordonnés, mais aussi les Frères qui, opportunément préparés, sauront eux-mêmes inventer de nouvelles formes de ministère afin de porter le salut aux hommes, en commençant toujours par les plus pauvres et les marginaux. Souvent le Frère est particulièrement proche des gens, ce qui lui permet de mieux connaître leurs attentes plus profondes. Ce ministère ad extra du Frère ne doit cependant pas faire mettre de côté le ministère ad intra, à l'intérieur de la communauté. Même à l'intérieur de la communauté doit exister cette entraide réciproque selon les prérogatives de chacun.

II. La figure exceptionnelle du Frère Antoine Kowalczyk

I. Brève biographie

Antoine Kowalczyk est né le 4 juin 1866 à Dzierzanow, en Silésie, au sud-ouest de la Pologne. Ses parents, Ignace et Lucie Zuraszek, eurent douze enfants. Cinq moururent en bas âge et, parmi les survivants, Antoine occupe la sixième place. Il fut baptisé trois jours après sa naissance et reçut le nom d'Antoine, peut-être à cause de la fête de saint Antoine toute proche.

Dans la famille on respirait un profond esprit chrétien, provenant surtout de l'exemple des parents. Ignace éduquait ses enfants dans le respect des droits de Dieu et des parents. Lucie vivait sa foi à un niveau supérieur au commun des fidèles. Elle dédiait des journées spéciales à la prière et au jeûne.

À sept ans, Antoine commença à fréquenter l'école. Cependant, la première instruction ne lui donna pas les bases nécessaires pour faire de lui une personne autosuffisante dans la façon de s'exprimer verbalement et par écrit. L'instruction était faite en allemand, langue non connue et non aimée des élèves; de plus, elle était enseignée avec des méthodes répressives qui suffoquaient tout

enthousiasme des enfants. Antoine, qui était un enfant joyeux, plein d'esprit et très sociable, profita très peu de l'école élémentaire et, pendant toute sa vie, eut des difficultés à s'exprimer de vive voix et par écrit. Il ne faut pas oublier que, pendant l'enfance d'Antoine, régnait dans tout le territoire allemand et des pays occupés, le Kulturkampf qui, en plus de germaniser la culture, tendait également à éteindre la religion. Ceci explique aussi le manque de renseignements sur la première communion d'Antoine¹¹.

Après avoir travaillé sur la ferme de ses parents, à 16 ans le jeune homme alla dans une petite ville peu éloignée de chez lui pour apprendre le métier de forgeron (le mot Kowalczyk en polonais signifie forgeron). En trois ans, il obtint le diplôme de forgeron et, accompagné des prières de la famille, il partit pour l'Allemagne afin de se spécialiser dans le métier et de gagner quelque chose pour les siens. Il demeura trois ans à Dresde et environ deux à Hambourg. Pendant son séjour en Allemagne, il put alimenter sa foi et recevoir le sacrement de confirmation parce qu'il y avait des prêtres polonais qui assistaient les émigrés et l'association des travailleurs fondée par le bienheureux Adolphe Kolping. Mais à Hambourg, Antoine se trouva surtout en compagnie de travailleurs protestants et socialistes. Dans ce milieu presque païen, où abondaient les tentations contre la foi, il décida de s'éloigner et de trouver un milieu plus catholique. C'est ainsi qu'il se dirigea vers Cologne. Il s'arrêta pendant deux jours à Düsseldorf qui ne lui fit pas bonne impression.

À Cologne, il se dirigea vers un faubourg, appelé Mülheim. Il demanda l'hospitalité à une famille catholique du nom de Prummenbaum. Il trouva là le milieu qu'il cherchait. En effet, les époux Prummenbaum, surtout la dame, étaient de très bons chrétiens et non seulement donnaient le logement aux travailleurs, mais les aidaient à pratiquer leur foi. Après quelque temps, Antoine apprit que les Prummenbaum avaient deux de leurs enfants au juniorat des Oblats à St-Charles, près de Valkenburg en Hollande, où s'étaient réfugiés les Oblats français après avoir été expulsés de leurs maisons. Un jour, Mme Prummenbaum demanda à Antoine s'il ne voulait pas devenir missionnaire. Celui-ci ne refusa pas, mais fit savoir à la dame qu'il n'avait pas étudié et avait déjà 24 ans. Elle répondit que les Oblats acceptaient aussi des hommes de bonne volonté, désireux d'entrer dans la vie religieuse et de se dévouer à divers travaux dans les missions. Antoine accepta et, sans perte de temps, il fut accompagné par la dame au noviciat St-Charles où il entra le premier octobre 1891. Après les premiers vœux, il passa quatre années dans le travail et la prière au juniorat voisin¹².

L'appel aux missions vint à la suite de la demande d'un mécanicien, faite par le vicaire des missions de St-Albert en Alberta. Après 40 jours de voyage, passant par Québec et Montréal, le Frère Antoine arriva au Lac La Biche où il y avait une machine à vapeur qui faisait fonctionner une scierie et un moulin. Après à peine un mois de travail, le 15 juillet 1896, Antoine fut victime d'un grave accident. Pendant qu'il faisait une réparation à la machine qui continuait à fonctionner, son bras droit fut happé entre la courroie de transmission et le volant de sorte que, après avoir roulé quelques fois, il fut jeté par terre, non loin de la machine, le bras tout fracassé. Après avoir donné les premiers soins, le médecin du Lac La Biche conseilla de conduire le Frère à l'hôpital d'Edmonton. Suivirent quatre jours d'un pénible voyage. La gangrène se mit dans la blessure et il ne fut pas possible de sauver le bras. Tout l'avant-bras droit fut amputé. Après cette terrible expérience, le Frère fut envoyé, le 28 octobre 1897, dans la mission voisine de Saint-Paul des Métis. Les témoins oculaires affirment que, même avec un seul bras, le Frère travaillait comme une personne normale. Après 14 ans de séjour à St-Paul, il fut envoyé par le vicaire des missions, le P. Henri Grandin, dans le nouveau juniorat d'Edmonton où, dans les intentions des supérieurs, le Frère devait servir d'exemple de vie religieuse aux jeunes qui se préparaient à la vie missionnaire.

Le Serviteur de Dieu demeura à Edmonton pendant 36 ans, jusqu'à sa mort survenue le 10 juillet 1947. Il y fit à peu près tous les travaux possibles et imaginables. Nous pouvons cependant affirmer que son travail principal, jailli moins de son intention que de son comportement exemplaire, fut celui d'en-

courager par l'exemple et la prière les jeunes qui se préparaient au ministère sacerdotal dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Nous avons vu que la nature de la vocation de Frère, en tant que vocation à la vie religieuse en soi, commune aux clercs et aux laïcs, comprend d'abord les éléments communs à tout le peuple de Dieu, dérivant du baptême; en second lieu, elle comprend les valeurs communes à tous les Instituts religieux et, enfin, il y a les éléments propres à chaque Institut. Dans cette dernière partie de la présente étude, je m'arrêterai aux éléments propres à notre congrégation, tels qu'ils ont été exprimés par le Fondateur dans la Règle approuvée en 1826 et, d'une façon spéciale, aux points relatifs à la prière et au service, proposant le Frère Antoine comme un admirable observateur de ces deux valeurs.

II. La prière dans les Règles et Constitutions de 1826 à 1961

Dans la Règle qui a formé beaucoup de générations d'Oblats, le Fondateur prescrivait la méditation deux fois par jour, devant le Saint Sacrement. Comme objets de la méditation, il proposait les vertus théologiques et les vertus de Jésus-Christ que les Oblats doivent vivement «ad vivum» retracer en eux, c'est-à-dire en faire la vie de leur propre vie. La méditation ne doit pas être faite sans préparation¹³. La prière était recommandée en voyage, avec l'exercice de la présence continue de Dieu et les lectures pieuses¹⁴.

Les articles 246 et 252 semblent faire une description de la stature spirituelle du Frère Antoine. L'article 246 est une invitation énergique de saint Eugène à un continuel recueillement. Les moyens pour y parvenir sont l'exercice de la présence de Dieu par de fréquentes et ferventes oraisons jaculatoires, l'amour de la solitude, le silence qui est apte à la perfection et qu'il faut pratiquer en tout temps; s'il faut parler, le faire à voix basse.

L'article 288, même s'il concerne les missionnaires qui se trouvent souvent en dehors de la communauté, fait partie de l'intention du Fondateur de former des missionnaires adonnés à la contemplation. C'est pourquoi, il leur prescrit que, dans la communauté, les Oblats doivent se livrer à la prière, au recueillement intérieur et à la contemplation dans le secret de la maison de Dieu. On trouve là l'invitation si expressive dans sa forme concise latine: «Nil illis cum mundo», ils n'auront aucune communication avec le monde¹⁵.

Le Fondateur avait réservé beaucoup de temps chaque jour à la prière. Il prescrivait la prière de la Liturgie des Heures en la définissant comme un saint exercice, source de bénédictions pour notre Institut (art. 144). La prière doit être faite avec une dévote attention de l'esprit (pia mentis attentione) de façon à ne pas recevoir les reproches faits par notre Seigneur aux Juifs qui honoraient Dieu avec les lèvres, pendant que leur cœur était loin (art. 145). Le chapelet quotidien était prescrit et les Oblats invités à ne rien négliger pour porter les fidèles à avoir la plus grande dévotion et la plus entière confiance en Marie (art. 258). Au moins une fois par jour, les missionnaires feront une visite à Notre Seigneur présent dans le tabernacle et à la sainte Vierge à laquelle ils auront une dévotion particulière et qu'ils regarderont toujours comme leur mère (art. 257).

III. Le Frère Antoine, modèle de prière

1. La prière en famille

Antoine a appris à prier dès son enfance. Dans la famille Kowalczyk la prière était un élément indispensable de sa vie. La journée commençait et finissait par la prière en commun. La couronne d'enfants qui grandissait d'année en année s'agenouillait autour des parents. Ensemble ils récitaient le

Credo, la prière favorite, devant une croix et beaucoup d'images pieuses qui pendaient aux murs. Tous les jours on chantait un chant religieux. Le mercredi, le chant était dédié à saint Joseph. Ignace avait l'habitude de chanter, seul, le Salve Regina avant de se mettre au lit. Ce chant lui devint si habituel que plus tard, à cause de son âge avancé et de la fatigue, il le chantait couché dans son lit¹⁶. Maman Lucie n'était pas seulement une femme pieuse et pleine de foi, sa piété avait des racines bien plus profondes. Son amour de Dieu passait aussi à travers la mortification, le jeûne et des règles de vie très précises. Pendant toute sa vie, elle jeûna le mercredi et le vendredi. Son jeûne était plus austère le vendredi; ce jour-là, elle ne mangeait rien à base de lait ou de gras.

Après avoir quitté la famille, Antoine a rencontré des occasions au cours desquelles la prière l'a sauvé des dangers et l'a dirigé de façon mystérieuse vers sa vocation définitive. À Hambourg, désorienté et profondément saisi de stupeur en présence des discours des travailleurs, il a eu le courage de s'agenouiller dans la rue pour faire une profession de foi: «Mon Dieu, je crois que tu es au ciel», et prendre les mesures pratiques pour sauver sa foi en s'éloignant immédiatement de cette ville qu'on appelait la Babylone du Nord¹⁷. En route vers un lieu plus sûr pour sa foi, Antoine prie intensément. À Cologne, il va visiter la tombe du saint prêtre Adolphe Kolping¹⁸, et y prie beaucoup, deux fois le même soir. Le lendemain, il retourne remercier le Seigneur: «Si je suis ici, c'est grâce à votre serviteur [l'abbé Kolping]». Il remercie parce que ce saint prêtre, par son intercession, fait éviter beaucoup de péchés qui offensent le bon Dieu. Sa pensée va aussi vers saint Ignace, comme il en fit la confidence au p. A. Nadeau: «Le fondateur des Jésuites disait qu'il aurait été content si sa Société eût servi à faire éviter même un seul péché mortel... et que de milliers de péchés il a fait éviter!» L'occasion de cette prière semble être un tournant décisif dans la vie du Serviteur de Dieu. On n'en a pas de preuve certaine mais après quelques mois il laissera sa famille, les projets de son père et ceux de tout jeune homme. Laissons-le parler: «Mon Dieu, donnez-moi la grâce que je vais vous demander, et immédiatement les mots: rester vierge me viennent à la pensée et c'est la prière que je formule ... puis j'entendis très bien une voix qui me dit: va à...» On ne peut qu'être frappé par ce comportement. Antoine est guidé par le Seigneur et il essaie de suivre ses inspirations. En continuant de prier, il «entend très bien une voix qui lui dit: va à Mülheim¹⁹».

À Mülheim, il trouve une famille qui non seulement l'accueille mais crée autour de lui les conditions pour vivre et faire croître sa foi, jusqu'à la découverte de sa vocation: «Elle [Mme Prummenbaum] me donne des conseils: ne pas faire comme les autres ouvriers, ne [pas] sortir le soir ni le dimanche parce que les occasions de pécher étaient nombreuses... Elle m'envoie à la messe tous les matins, me réveille à 5 heures pour la messe de 5.30 et elle m'accompagne, et quand elle ne venait pas, c'était lui-même son mari qui venait avec moi... Je commence à travailler à 7.00 h. Le dimanche elle me faisait visiter les églises de la ville²⁰.»

2. Le recueillement du Serviteur de Dieu dans le secret de la maison religieuse

Sur la vie de prière et l'impressionnant recueillement du Frère Antoine dès son entrée dans la vie religieuse, nous avons un témoignage d'un autre Frère coadjuteur qui a été avec lui au noviciat et au Juniorat Saint-Charles: «Dès son entrée, on remarqua chez le Frère Kowalczyk avec quel sérieux il s'était décidé à quitter le monde et s'était engagé dans la vie religieuse. Dès le premier jour de son entrée à St-Gerlach, on put observer sa gravité et sa volonté bien résolue de devenir un excellent Oblat et un zélé religieux. Son recueillement intense, sa vie retirée non moins que sa modestie des yeux montrèrent avec quelle constance il savait vivre et agir en la présence de Dieu. Son attitude seule suffisait à nous engager à suivre fidèlement les exercices du noviciat. Je ne l'ai jamais vu accomplir mécaniquement une action, chose si habituelle chez certaines personnes. Il faisait si exactement, si posément son signe de croix, comme sa genuflection, qu'on y lisait son esprit de foi et son profond amour de Dieu, il est malaisé de dire l'impression qu'il faisait sur tous ceux qui en étaient témoins oculaires. Je ne me souviens pas l'avoir vu manquer à la moindre des prescriptions de nos saintes règles, pas plus qu'à la charité fraternelle²¹.»

En remarquant l'insistance sur la prière dans la vie du Frère, quelqu'un pourrait se demander: quelle est, dans l'âme du Serviteur de Dieu, la source de cette prière à laquelle il recourt en toute occasion? En cherchant une réponse à cette interrogation, on peut en formuler une première en disant que cela lui vient de son éducation familiale. C'est une bonne réponse quand on pense que les parents sont le moyen le plus naturel et le plus efficace, voulu par Dieu, pour transmettre le don de la foi aux enfants. Quelques contemporains du Serviteur de Dieu, en présence de la prière du Frère, faisaient un sourire de commisération en le jugeant simple et enfantin. Le Frère Henri Guibert, compagnon du Serviteur de Dieu à St-Paul des Métis, a déjà répondu à cette interprétation: «Oui, je comprends que vous ne connaissez pas beaucoup de ces faits (petits événements extraordinaires) parce que le Frère Antoine savait se cacher. Il fallait le comprendre et le suivre pour avoir connaissance de bien des faits embarrassants. Avec moi il n'était pas gêné, car j'entrais dans ses idées. Plusieurs de nos Pères ne faisaient pas attention aux actions du Frère Antoine, car ils le prenaient pour un simple²².»

De l'ensemble des nombreux témoignages et de son recours continu à la prière, on ne doit pas exclure la parole de Jésus dans l'Évangile: «Demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira» (Mt 7, 7-11); «Si vous demeurez en moi, et mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez et il vous sera donné» (Jn 15, 7).

Sur son séjour au Lac La Biche on raconte cet épisode. Le voyage d'Edmonton à la mission du Lac La Biche était composé d'une caravane de onze chariots pesamment chargés. Le Père Grandin, monsieur Bourque et le Frère polonais voyageaient en tête du convoi. Jour après jour, la caravane avançait péniblement. À un certain endroit, il fallait traverser des marais. On cherche à avancer mais les chariots enfoncent dans la vase et les bêtes n'en peuvent plus. Le Frère Antoine descend et avance seul dans les marais avec de l'eau jusqu'aux genoux. Il porte dans la main une petite branche et une image de la Vierge. Arrivé au sec, il fixe l'image à un arbre et se met à prier à genoux. Passent cinq, dix minutes, une demi-heure! «Qu'est-ce qu'il lui prend ce petit fou de Polonais? tout ce temps perdu inutilement. Peut-il nous tirer d'ici avec des prières? D'un mot, le Père Grandin les fait taire: – Mes bons amis, ne vous moquez pas. Ce petit fou de Frère, c'est un saint. Au bout d'une heure, Frère Antoine se relève: – Bourque, crie-t-il, traverse!.. Le charretier hésite un instant; puis il attelle et: En Avant! Sa charrette roule, o surprise! comme sur un terrain dur. En moins d'un quart d'heure, tous avaient traversé le marais. – Vous voyez, dit le Père Grandin, vous aviez bien tort de murmurer. – C'est vrai, mais savait-on, nous autres, que c'était un saint²³?»

Les témoignages sur le recueillement et la prière du Frère sont nombreux et se ressemblent, même s'ils sont reportés en des temps et des lieux divers. Ceci confirme que cette attitude était constante chez le Serviteur de Dieu. Écoutons une religieuse qui était à la mission St-Paul des Métis: «Ce que je remarquais et que les gens de la mission remarquaient aussi, était sa piété très profonde; on aurait dit qu'il était continuellement uni à son Dieu partout. On le voyait dans sa prière, durant son travail tout absorbé en son Dieu, quasi en extase quelquefois, tant son visage était radieux. L'on disait entre nous, c'est un saint que ce petit Frère, surtout quand il faisait le chemin de la croix à genoux dans la petite église de la mission; aussi tous ses moments libres, il les passa là, devant le tabernacle, dans un petit coin bien caché²⁴.»

Pendant ses 36 années passées au juniorat d'Edmonton, le Serviteur de Dieu a répondu pleinement aux attentes des supérieurs qui l'avaient appelé là pour servir d'exemple aux jeunes étudiants. Sa piété s'est aussi manifestée par des oeuvres concrètes relatives à la présence du Seigneur et de la Vierge Marie. Il a doté la chapelle d'un nouvel autel et d'une nouvelle porte de tabernacle. En effet, l'autel de la chapelle était trop petit; cela contrariait le Frère, et son amour pour l'eucharistie l'a poussé à faire quelque chose. En 1916, il a obtenu des supérieurs la permission de voir à procurer un autel plus grand. Il demanda la collaboration des étudiants et, le 7 octobre, il leur donna un brouillon de lettre, écrit dans leur

langue maternelle, c'est-à-dire en anglais, en français, en allemand et en polonais, leur demandant de le transcrire et de l'envoyer à leurs parents.

Le Frère Royer, menuisier de la communauté, se mit à l'oeuvre. Le Frère Antoine se proposa d'envoyer une photo de l'autel à tous les bienfaiteurs. Le Frère Royer termina son travail le 12 juin 1917 et fit transporter l'autel à la chapelle. Il est fait en bois de chêne, orné d'ogives, de marqueteries et de trois tableaux achetés en France: la dernière Cène, l'Annonciation et la Présentation au temple²⁵.

Mais le chef-d'oeuvre du Frère, si on peut parler ainsi, fut la construction de la grotte de la Madone de Lourdes. L'idée est venue du supérieur. Le Frère a accepté cette responsabilité uniquement par obéissance parce qu'il s'est rendu compte que la construction d'une grotte exigeait beaucoup de travail et une certaine somme d'argent. Il se soumit à l'humble tâche de demander l'aide financière des familles des junioristes d'Edmonton. Dans la soirée du 3 mai 1942, M^{gr} George MacDonald, archevêque d'Edmonton, bénit la grotte en l'honneur de la Mère de Dieu, réalisée grâce au dévouement du Frère. «Maintenant que la sainte Vierge est ici, confia-t-il à une religieuse, moi pouvoir partir.» Ces paroles, prononcées cinq ans avant sa mort, traduisent le bonheur du Frère de voir la Madone au juniorat, comme si elle perpétuait là son apparition et son message de prière et de foi. Pendant cinq ans, on verra le Serviteur de Dieu s'agenouiller aux pieds de la Madone pour faire une fervente prière et prendre part à la récitation du chapelet que les élèves font en groupe pendant la belle saison.

La période de temps passée par le Frère à Edmonton est la plus riche de témoignages. Il était admiré non seulement pour son comportement de fervent religieux mais il était aussi recherché pour une espèce de pouvoir qu'il était seul à posséder: celui de la prière. Les supérieurs confiaient à sa prière le succès du juniorat; les jeunes lui demandaient de prier pour toutes leurs petites intentions et les familles pour leurs problèmes familiaux. Tous ceux qui avaient l'avantage de le connaître étaient influencés positivement dans leur façon de vivre leur propre vie et surtout leur rapport avec Dieu. Le Serviteur, même s'il vivait sa vie de frère coadjuteur selon les limites que nous avons vues, a su trouver sa place, son ministère, à l'intérieur de sa communauté religieuse, et sa vocation apostolique dans le contact avec les jeunes et leurs familles. Son influence bénéfique était perçue profondément par tous.

Quelques témoignages font penser au recueillement infus ou à l'oraison surnaturelle dont parle sainte Thérèse: «L'âme sent le besoin de fermer les yeux pour ne pas voir, entendre ou sentir si ce n'est ce dont l'âme est occupée, c'est-à-dire de sa conversation avec Dieu seul²⁶.» En effet, un des formateurs au juniorat St-Jean parle du comportement extérieur du Frère qui révélait très bien comment celui-ci était habituellement occupé dans une telle conversation intérieure que le Père en question n'osait pas déranger. Parler avec lui, à moins que lui-même n'eût commencé, lui semblait manquer au silence comme s'il eût été dans une église²⁷. Ce même Père, en un exercice littéraire à l'académie française du collège, affirme en parlant de ses impressions et de ses souvenirs sur le Serviteur de Dieu: «On eût dit qu'il vivait dans un autre monde. L'expression de sa figure était celle de la paix dans la prière. Il ne serait pas exagéré de dire, j'en suis certain, que le Frère Antoine vivait dans un continuel état de prière, car son attitude était toujours celle du recueillement et sa conduite celle d'un saint²⁸.»

D'autres ajoutent encore des précisions sur ce comportement. Quand il passait au milieu des étudiants en se rendant à la chapelle ou au travail, il semblait complètement hors du monde. Il faisait le chemin de croix, les bras en croix, et faisait la communion dans une attitude de grande humilité: «Cet esprit de recueillement ne quittait pas le Frère Antoine une fois sorti de la chapelle. En le voyant dans les corridors, au travail tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison, on avait l'impression qu'il vivait constamment en présence d'un personnage invisible avec qui il conversait et dont il semblait être l'heureux serviteur. Aussi quand il passait près de nous, on se sentait contraint de baisser la voix par respect, ou de cesser de parler tout à fait lorsque le règlement exigeait le silence²⁹.»

Dans la chapelle, agenouillé près de «sa colonne», perdu dans la méditation, il semblait vivre dans un autre monde, présent seulement avec son corps dans ce monde-ci. La vue de cet humble religieux en prière était une inspiration pour tous les étudiants.

3. Le culte de l'Eucharistie et la dévotion à Marie

Culte de l'Eucharistie

La chapelle et la «colonne du Frère Antoine» nous obligent à évoquer brièvement de nouveau l'Eucharistie comme objet de la prière fervente du Serviteur de Dieu. La chapelle du collège St-Jean d'Edmonton est devenue un des locaux universitaires après que les Oblats eurent vendu l'édifice à l'Université d'Edmonton. Mais ceux-ci ne se sont pas résignés à voir cette chapelle réduite à un local commun, fût-elle dans une université. Ils ont obtenu que la chapelle redevienne ce qu'elle était, surtout à cause du rapport étroit qui existe entre ce lieu et la prière du Frère Antoine.

Au temps du Serviteur de Dieu, quand on parlait de l'Eucharistie, on insistait beaucoup sur la présence réelle du Seigneur, signe d'immense amour et de grande condescendance. À cet immense don il fallait répondre par une grande révérence intérieure et extérieure. Le Frère Antoine a inventé dans son cœur tous les moyens possibles pour exprimer son amour envers l'Eucharistie. Après le concile Vatican II, on est arrivé à mettre en relief non seulement la présence réelle du Seigneur, mais aussi d'autres réalités théologiques de cet admirable sacrement: sacrement de la Nouvelle Alliance, offrande de Jésus sur la croix évoquée dans le signe rituel du pain et du vin, célébration du banquet pascal et geste eucharistique de l'amour fraternel.

La place que l'Eucharistie occupe dans la vie du Serviteur de Dieu est impressionnante. Les témoignages qui nous parlent de la vie eucharistique du Frère Antoine semblent extraits d'un texte de théologie spirituelle. Un des effets du don d'intelligence, selon saint Thomas, est la perception de la substance des choses cachées sous les accidents. En vertu de cet «instinct divin» les mystiques perçoivent la réalité divine cachée sous les voiles eucharistiques³⁰. Déjà quand il était ouvrier à Hambourg, loin de chez lui, Antoine assistait jusqu'à cinq messes chaque dimanche³¹. À Mülheim, hôte de la famille Prummenbaum, il allait à la messe tous les matins à 5.30³². Sa génuflexion devant le tabernacle, au noviciat, démontrait tout son esprit de foi et un profond amour de Dieu³³. Les dimanches et les jours de fête, il passait la plus grande partie de son temps libre en prière dans un coin caché de la chapelle. Le matin, il était un des premiers à se rendre à la chapelle pour se mettre le plus tôt possible en présence du Seigneur³⁴.

Après le noviciat, il demanda souvent au supérieur la permission de faire des prières prolongées à la chapelle, après la prière du soir³⁵. À la chapelle, il pria avec une telle intensité que sa figure était comme brûlante³⁶.

Pendant son séjour à St-Paul des Métis, le Serviteur de Dieu eut une grande épreuve de la part de son supérieur. Après avoir soumis au Père Adéodat Thérien un problème personnel, il reçut l'ordre de ne pas communier pendant trois mois, sauf les dimanches. Le premier vendredi du mois, le Serviteur de Dieu ne put souffrir de rester sans se nourrir de l'Eucharistie et, dans sa douleur, il lui arriva de crier, ne pouvant se retenir; «c'était plus fort que lui³⁷.» La faim et la soif de la communion est un effet direct de la communion elle-même. La faim et la soif de la communion procèdent de l'amour et disposent l'âme à une plus grande capacité de recevoir la grâce sanctifiante³⁸.

À Edmonton son style de vie ne change pas. Il passe à la chapelle une grande partie des jours de fête³⁹. Il va souvent à l'église paroissiale de Saint-Joachim pour assister à la messe chantée. Si le Saint Sacrement est exposé, il reste dans l'église jusqu'à quatre heures de l'après-midi, sans dîner⁴⁰. Lorsqu'il va visiter les malades à l'hôpital, il cherche à s'y trouver au moment de la bénédiction du Saint

Sacrement⁴¹. Il fit beaucoup, surtout en écrivant à des bienfaiteurs, pour procurer à la chapelle du juniorat un autel plus joli et une porte du tabernacle⁴².

Le Père Amédée Nadeau, celui qui l'a le mieux connu au Canada, nous informe que le Frère Antoine assistait à toutes les messes qu'il pouvait. Pendant 12 ans, il assista à la messe d'un Père qui célébrait assis. Pendant sa vie on ne peut compter les nombreuses heures d'adoration. Selon les Constitutions de sa famille religieuse, il faisait de la sainte messe le centre de sa journée. Il démontrait une grande inclination à servir les prêtres qui célébraient la messe⁴³.

Pour secourir le prochain dans les moments d'extrême nécessité, le Serviteur de Dieu recourait à l'Ami du tabernacle. La première supérieure des Soeurs qui travaillaient au juniorat tomba gravement malade. Le médecin conseilla aux Pères de lui administrer le sacrement des malades. Le Frère Antoine demanda au Père Daridon, alors supérieur, la permission de passer la nuit en prières devant le Saint Sacrement. Le lendemain, à l'émerveillement de tous, la malade se sentait mieux et guérit complètement en peu de jours⁴⁴.

À la chapelle, il se mettait à genoux, très droit, sans s'appuyer sur le prie-Dieu, les yeux à demi-fermés ou fixés sur le tabernacle ou sur la statue de la bienheureuse Vierge. L'auteur de ce témoignage écrit: «Bien que je n'aie pas de preuves qu'il voyait Notre Seigneur ou Sa bienheureuse Mère, son regard fixe nous fait penser qu'il les voyait⁴⁵.» Il demanda la permission de passer la nuit du Jeudi Saint devant le Saint Sacrement, elle ne lui fut pas accordée. Il sortait de la chapelle en marchant à reculons⁴⁶. Il ne passait jamais devant la chapelle sans se découvrir pour saluer l'Hôte divin. Quand il savait que le Saint Sacrement était exposé dans une église de la ville, le dimanche ou autres jours de fête, il demandait au supérieur la permission d'y aller pour une ou plusieurs heures d'adoration, selon le temps libre dont il disposait.

Un autre témoin nous transmet avec des paroles incisives l'amour du Frère pour le Sacrement du corps et du sang de Jésus:

Il y a maintenant plus de 34 ans que nous étions à St-Jean et je peux voir si clairement sa figure, en revenant de la communion à la messe du matin, le profond amour de Dieu était imprimé sur ses traits contractés⁴⁷.

À la chapelle, il était un autre homme. «Quand je le voyais à la chapelle, il semblait une autre personne. À genoux, près de «sa colonne», perdu dans sa méditation, il paraissait vivre dans un autre monde, étant présent ici-bas seulement avec son corps. La vue de cet homme religieux en prière était une inspiration pour nous tous⁴⁸.»

Dévotion à la bienheureuse Vierge Marie

On ne peut terminer ce chapitre sans parler de la prière et de l'amour du Serviteur de Dieu envers la bienheureuse Vierge Marie. L'église paroissiale de son village natal est dédiée à la Madone de la Consolation. Dans sa famille naturelle comme dans sa famille religieuse, la dévotion à Marie était un élément fondamental de la vie chrétienne et consacrée. Le frère Antoine a été dénommé «Le Frère Ave.» À partir des nombreux témoignages sur la dévotion spéciale du Serviteur de Dieu à Marie, j'ai essayé de résumer en quatre points la qualité de la prière du Frère envers la Mère du Seigneur:

Amour – Il déployait un zèle extraordinaire à diffuser la dévotion à la Vierge Marie. Il parlait souvent de Marie pour pousser à l'aimer davantage et à inspirer confiance en elle. Il ne mangeait pas de viande le samedi et célébrait avec beaucoup de piété toutes les fêtes de la Madone, de même que les mois de mai et d'octobre. Il préparait les fêtes par des jeûnes et des mortifications. Si on lui disait, pour s'amuser, que la Madone n'exauçait pas les prières, il répondait: «Ah! Père, vous ne devez pas parler

ainsi, la sainte Vierge n'est pas contente.»

Confiance – Quand on avait recours à lui dans les difficultés, il demandait si on avait prié la Madone. À une réponse négative, il ajoutait: «Comment! Vous pas dire ça la sainte Vierge? Elle vous exaucerait tout de suite... La sainte Vierge toujours écoute. Vous pas prier comme il faut.»

Espérance – Son espérance en Dieu s'exprimait en grande partie à travers l'espérance qu'il mettait dans la sainte Vierge. Elle était son «avocate habituelle.» Voici quelques-unes de ses expressions: «Avez-vous dit Ave? Ah! vous jamais confiance en la sainte Vierge; mettons-nous à genoux! Si vous pas confiance en la sainte Vierge, c'est bien mal⁴⁹.»

Dévotion filiale – «Comment, vous pas dire cela à la sainte Vierge? Si vous lui dire comme un enfant, elle tout arrange... Vous garder sainte Vierge comme votre maman, vous jamais de trouble.» Une religieuse, de la sacristie, entendit le Frère Antoine qui priait à la chapelle en disant: «Excusez-moi si moi vous déranger encore; il faut me donner ça⁵⁰.»

IV. Frère Antoine, modèle de service comme amour

Le second trait caractéristique de la stature spirituelle du Frère Antoine, en tant que modèle de service, attire notre attention sur un des points fondamentaux de l'Évangile: l'amour comme service. Récemment l'Église, guidée par l'Esprit Saint et entraînée par l'exemple de quelques saints – le bon pape Jean XXIII – a redécouvert, bien que non parfaitement, la radicalité de l'Évangile. Ce qui nous intéresse aujourd'hui c'est le thème du service, comme amour et don de soi aux autres. Deux importants textes de l'Évangile nous servent de guide en cette matière, un de Marc (10, 41-45) et l'autre de Jean (13, 12-17). Le premier nous raconte l'épisode des frères Jacques et Jean qui demandent à Jésus d'être les premiers des Apôtres et ils le font au moment le moins bien choisi, précisément quand Jésus vient de leur parler pour la troisième fois de la passion (Mc 10, 32-34). Jésus profite de l'occasion pour expliquer aux disciples en quoi consiste sa «gloire». Ce n'est pas la gloire et la puissance de tant de gens dans le monde qui cherchent l'honneur dans le pouvoir réel ou imaginaire sur les autres. Jésus dit à ses disciples: «Qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous.» «L'honneur et le prestige humain, cause et résultat de l'oppression d'autrui, doivent être pour toujours supprimés de l'esprit et de la vie de qui veut suivre Jésus⁵¹.» La valeur théologique de ces paroles provient précisément de la conduite même de Jésus «qui n'est pas venu pour être servi mais pour servir et donner sa vie pour le rachat de la multitude» (Mc 10, 45).

Le second texte se trouve dans l'Évangile de Jean dans le cadre de révélations importantes et remplies d'émotions de la part de Jésus qui célèbre la Pâque et, pendant la Cène, anticipe sa passion imminente. Je veux parler du lavement des pieds des Apôtres alors que Jésus, par des gestes et des paroles très claires, enseigne à ses disciples la manière d'aimer. Le geste de Jésus dans l'Évangile de Jean ne se rapporte pas seulement au chemin que les Apôtres doivent entreprendre pour être ses disciples, en cherchant d'aimer seulement dans le service, mais c'est un geste prophétique qui préfigure sa mort, c'est-à-dire l'offrande de sa vie: «Personne n'a un amour plus grand que celui-ci: donner sa vie pour ses amis.» (Jn 15, 13). Jésus est le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis (Jn 10, 11, 15); il est l'époux qui a lavé l'Église avec son sang et l'a purifiée de tout péché (Eph. 5, 25).

Si le Fondateur avait écrit les Constitutions après le concile Vatican II, il aurait cité ces textes. Leur absence n'est cependant pas un signe d'ignorance de l'Évangile. Étant vrai disciple de Jésus, le Père de Mazenod le suivait en vivant concrètement les conditions que Jésus exigeait d'un vrai disciple. Dans la Préface de la Règle, saint Eugène pose l'unique question qu'il faut poser: «Que doivent faire les hommes qui veulent marcher sur les traces de Jésus Christ, leur divin Maître?» La réponse est celle de

l'Évangile: «Ils doivent renoncer entièrement à eux-mêmes, avoir uniquement en vue la gloire de Dieu... vivre dans un état habituel d'abnégation et dans une volonté constante d'arriver à la perfection, en travaillant sans relâche à devenir humbles, doux, obéissants, amateurs de la pauvreté, pénitents, mortifiés, détachés du monde...⁵²»

D'autres textes du Fondateur qui inculquent l'abnégation et le service se trouvent dans les pages relatives au vœu et à la vertu d'obéissance et dans le troisième chapitre de la seconde partie, premier paragraphe, où il parle de la charité, de l'humilité et de la fuite du monde⁵³.

Quand Antoine a fait son noviciat, le maître des novices lui a enseigné le vœu d'obéissance: «Que tous les Oblats se conforment aux dispositions des supérieurs de manière qu'on puisse dire d'eux qu'ils se sont dépouillés de leur propre volonté et l'ont déposée entre les mains des responsables; qu'ils se soumettent humblement à ceux de leurs frères qui ont reçu quelque autorité, fût-ce même dans les services les plus bas comme celui de la cuisine et le balayage de la maison (art. 229); l'obéissance requiert de l'oblat un esprit de foi qui lui fait voir la volonté de Dieu dans les décisions des supérieurs (art. 230); c'est pourquoi non seulement il obéit mais il est certain de faire ce qu'il y a de mieux en accomplissant la volonté du représentant de Dieu.» (art. 231). Dans la section de l'humilité, le Père de Mazenod s'adresse d'une façon spéciale aux missionnaires, les exhortant à ne pas se glorifier de leur succès, comme s'il s'agissait du fruit de leurs travaux, mais qu'ils s'habituent à occuper toujours la dernière place (art. 293).

Nous avons vu comment le Frère Antoine pria et vivait dans un recueillement continu. Cette attitude est déjà un bon exemple qui constitue le Frère modèle de tout Oblat. J'ose ajouter ici que le second aspect, le service comme amour, pourrait être le trait caractéristique le plus apparent que le Serviteur de Dieu, dans sa fidélité à la grâce, a démontré et qui pourrait être le charisme principal de sa vie exemplaire.

Pendant ses 36 années passées à Edmonton, le Frère Antoine s'est dédié entièrement à presque tous les travaux manuels. Dès son arrivée, on lui confia toutes les installations de chauffage et d'eau. Il conserva cette occupation jusqu'à la fin⁵⁴. On sait le travail que réclame l'entretien d'une fournaise pendant les longs mois d'hiver. Ceux qui ont connu le Frère témoignent du soin qu'il apportait à cette besogne. Dès que la saison froide s'annonçait, il faisait l'inspection de tous les calorifères et réparait ceux qui ne fonctionnaient pas. Pendant la saison froide, il allait souvent pendant la journée jeter un coup d'oeil sur le thermomètre placé dans les chambres les plus exposées aux vents froids. Et la nuit, il se levait chaque fois qu'il le jugeait nécessaire, soit pour refaire le plein de charbon ou pour se rendre compte du degré de chaleur dans les différents appartements⁵⁵.

Ceci pendant l'hiver. Pendant l'été, peu long à ces parallèles, il travaillait dans le jardin. Ce travail, il l'a fait tous les ans, et pendant plusieurs années il en eut la direction. Dès le printemps il préparait les couches chaudes, prenant soin des jeunes plants, préparant le sol et, le moment venu, procédait à la plantation. Sans tracteur ni autre machine aratoire, il trouvait moyen quand même de cultiver un grand jardin où l'on trouvait de tout et en abondance: petites fèves, pois verts, blé d'Inde, carottes, betteraves, etc., mais il avait un succès spécial avec les tomates et les citrouilles, pour lesquelles il avait des prévenances tout l'été: engrais de choix, eau abondante, couverture chaude quand la nuit se faisait froide. Et les deux cultures lui donnaient de grandes satisfactions: les tomates par leur nombre, deux tonnes et demi parfois, les citrouilles par leur volume, 150 livres!⁵⁶

On ne sait dire pendant combien d'années il fut en charge du poulailler: prendre soin de 300 poules environ, voir à leur nourriture de la façon la plus économique, cuire les os, les broyer, utiliser les restes de la cuisine, faire la levée des oeufs. Et le printemps, quand il plaisait au Père économe de renouveler le poulailler, c'était encore le Frère Antoine qui avait soin des jeunes poussins et pendant trois

semaines au moins les petits poulets et le Frère Antoine avaient une chambre commune dans la maison blanche. «La température pourrait trop baisser» avait-il l'habitude de dire, quand on lui faisait remarquer qu'il en prenait trop soin⁵⁷.

Il était aussi le factotum des cuisinières; toujours prêt à rendre service, à faire mille voyages du jardin ou du caveau à la cuisine, transportant légumes, pommes de terre, fruits, etc. Les lundis et mardis, il aidait au lavage; et alors sa besogne consistait à chauffer la fournaise, à mettre la machine en marche et à la surveiller, manipuler le linge, nettoyer les lavoirs, le parquet, etc.⁵⁸

En plus de ces travaux réguliers, les élèves du collège témoignent que le Frère était toujours prêt à leur rendre de nombreux petits services, par exemple: aiguiser les patins à glace pour la modique somme de dix sous qu'il employait pour faire brûler un lampion à la Madone, réparer les bâtons de hockey sur glace. Que dire aussi des mille petits travaux qu'on lui demandait. Un lui faisait réparer sa montre, un autre lui demandait de souder ses lunettes; les fleuristes lui confiaient les bûches cassées, les sacristains les candélabres dessoudés et les cierges spéciaux à confectionner. Enfin il eut l'entretien des lieux communs et tous les jours on pouvait le voir clopin-clopotant transporter chaudière et vadrouille d'un étage à l'autre pour laver les parquets et les éviers.

Sa promptitude à servir s'exprime aussi par son obéissance aux supérieurs. Une année, après la mort du Frère Antoine, un témoin rappelle son obéissance par ces mots: «Tous ceux que la Providence lui a proposés comme supérieurs se rappelleront toujours avec émotion la quasi vénération dont il les a entourés. Un mot venant du Père Supérieur, c'était plus qu'il ne fallait pour obtenir son adhésion complète: aussitôt qu'un désir lui était exprimé, il acquiesçait énergiquement de la tête, la manche de son bras coupé serrée par l'autre bras sur sa poitrine: «Très bien», disait-il d'un ton final mais soumis. Et il partait, la figure illuminée, d'un pas allègre, comme pour signifier qu'il obéissait avec la joie d'un enfant tout heureux⁵⁹.»

Le Serviteur de Dieu est unanimement loué pour son esprit d'obéissance. Il semble impossible de comprendre comment un homme ait pu avoir une obéissance aussi parfaite et constante, pendant de longues années. La totale disponibilité du Frère, soit dans la dimension de totale dépendance des supérieurs, soit dans celle de la durée, est certainement impressionnante. À cela, il faut encore ajouter deux observations. D'abord sa condition de Frère coadjuteur le rendait complètement dépendant des supérieurs. Ensuite les temps étaient ce qu'ils étaient. Peut-être ne faut-il pas généraliser, mais alors les Frères étaient souvent des cibles d'épreuves non toujours justifiées. Cela grandit encore la vertu et l'esprit de foi du Serviteur de Dieu. S'il est vrai, selon saint Thomas, que l'état religieux, en vertu surtout du vœu d'obéissance, est un véritable holocauste qu'on offre à Dieu, on doit conclure que l'obéissance du Frère Antoine a été de ce calibre-là⁶⁰. Nous pensons que chez le Serviteur de Dieu il y a eu l'esprit de foi et d'immolation qui lui venait de la grâce spéciale concédée par Dieu à ses fidèles serviteurs.

Le Serviteur de Dieu vénérât ses supérieurs. Ce respect provenait de la foi vive qu'il avait en tout ce qui rappelait Dieu, le Christ, la Vierge Marie. Il est aussi facile de s'imaginer quel amour il portait aux supérieurs, ceux en qui il voyait une émanation de la volonté divine. Il voyait le Christ dans les supérieurs, il n'y avait pas de motif humain dans son obéissance. Il a obéi non pas pour faire plaisir aux supérieurs, mais pour faire la volonté de Dieu. Il avait l'habitude de dire: «Bon prêtre, bon missionnaire, obéit toujours.» Une soeur a témoigné: «En le voyant obéir, il me donnait le goût d'être moi aussi bonne religieuse, comme il était bon religieux. Sa vie m'a inspirée, édifiée; je voulais avoir le même esprit de foi, le même amour de Dieu afin de pouvoir vivre comme lui⁶¹.»

Pour terminer cette section, j'aimerais reproduire un passage de la déposition d'un témoin oculaire qui décrit très bien l'âme du Frère telle qu'elle apparaît à travers son attitude humble: «Dans son humilité je ne pense pas que le Frère Antoine se soit préoccupé de savoir s'il était ou non un serviteur

utile. Il faisait son devoir le mieux qu'il pouvait et laissait le reste entre les mains de Dieu. Dans ses prières, ses méditations et ses examens de conscience, il devait être conscient de ses imperfections. Je suis certain qu'il n'aurait pas induit les autres à le mépriser ni n'aurait essayé d'éviter à tout prix ce qui aurait été fait dans ce sens contre lui. Il était toujours naturel, toujours lui-même, et avoir cherché ouvertement à être humilié lui aurait semblé une duperie dont il n'était pas capable. Je suis certain qu'il n'avait pas une haute estime de lui-même et la meilleure façon de blesser ses sentiments aurait été de le louer ou de le flatter. Je n'ai jamais entendu dire qu'on l'ait taquiné ou qu'on se soit moqué de lui, si ce n'est d'une façon très aimable. Tous le respectaient trop pour faire ou dire quelque chose qui l'aurait blessé. Bien qu'il menait une vie très retirée, il entrait dans la salle de récréation avec les autres membres de la communauté et, après quelques minutes d'aimable conversation le Frère Antoine, avec un aimable sourire, agitait la manche vide de son bras coupé et se retirait discrètement⁶².»

Ce paragraphe me semble avoir dessiné le portrait le plus essentiel du Frère Antoine qui s'offrait à Dieu et aux hommes non dans la recherche de lui-même, mais en s'appuyant uniquement sur l'espérance qui lui venait du Seigneur. Ce que le Serviteur de Dieu apparaissait à l'extérieur n'était pas le fruit de machinations internes, mais la transparence limpide d'un homme qui se laisse guider par l'Esprit Saint.

Le Serviteur de Dieu a écrit seulement deux lettres, dans lesquelles il y a plus d'erreurs que de mots, mais l'esprit qui s'en dégage est pur et chaleureux. Nous reproduisons ici seulement la première, écrite à M^{gr} Grandin, après l'amputation du bras; elle est d'une grande limpidité: «Monseigneur et bon Père, Monseigneur Legal dire à moi hier, écrivez à Monseigneur Grandin avec la main gauche, cela fera plaisir. J'ai beaucoup honte écrire à vous, moi indigne petit frère, grand pécheur, mais Monseigneur Legal dit Vous content, moi content. Mon bon Père, moi heureux de dire à vous, je suis bien. Très bien à présent, fort, capable pour travailler quand Vous voudrez, mais j'ai beaucoup de peine, craignant que ma main coupée empêche moi de faire comme les autres et d'être une croix pour vous bon Père. Jamais moi capable de remercier assez Vous, les bons Pères, Frères et les bonnes Soeurs pour la grande charité pour moi mais je prie le Bon Dieu de payer pour moi⁶³.»

Le second texte comprend des paroles que le Frère Antoine disait à un étudiant qui lui tenait compagnie dans son atelier au sous-sol du juniorat: «Moi, pas instruit, pauvre, moi forgeron de mon âme, moi Frère coadjuteur, moi toujours dire OUI, moi écouter supérieurs, moi prier sainte Vierge, moi aimer Bon Dieu, moi heureux⁶⁴.

Plus haut, en parlant de la présence du Frère Antoine au collège St-Jean d'Edmonton, nous avons dit que le vicaire des missions, le P. Henri Grandin, l'avait envoyé là afin qu'il serve d'exemple aux jeunes, futurs missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Il convient de lire un long paragraphe d'un ancien du juniorat St-Jean et grand admirateur du Serviteur de Dieu, dont il a écrit la biographie, le p. François-Xavier Janssen, o.m.i.

Extraits d'un discours du P. Janssen, fait le 8 juin 1936 à l'occasion du 25e anniversaire du juniorat St-Jean d'Edmonton. Texte publié dans la revue *Messenger de l'Immaculée* d'Edmonton. Ce texte écrit en anglais se trouve aussi en français dans le *Summarium*, p. 133-135⁶⁵. Le P. F.-X. Janssen a connu le Serviteur de Dieu de 1913 à 1945 pour avoir été longtemps dans la même maison. À l'occasion du 25e anniversaire de l'institution, il parla à la communauté comme représentant des anciens élèves de langue anglaise.

Nous, les élèves du juniorat St-Jean, sommes profondément reconnaissants à son fondateur, le Père Daridon, et à ses successeurs, de même qu'envers nos

professeurs, pour leur travail de renoncement et de dévouement, durant les 25 dernières années. Nous sommes particulièrement reconnaissants au plus grand de tous, que la divine Providence a placé comme protecteur de ce berceau de la prêtrise dans l'Ouest canadien et au-delà, et à qui la divine Providence a assigné la tâche d'être un éducateur extraordinaire et un ami résolu de nous tous, et qui aujourd'hui est parmi nous. La plupart d'entre vous le connaissez aussi bien que moi (Comme le Frère Antoine était assis à environ cinq pieds seulement de moi, c'était mon grand désir qu'il ne sache pas que je parlais de lui). Bien qu'il n'entrait pas dans nos salles d'étude, excepté dans de rares occasions, comme gardien fidèle, il entrait dans nos vies, plus d'une manière, pour nous aider à réformer notre caractère. Il ne se servait que de très peu de mots et ceux-ci, la plupart cassés; il parlait par ses actions, par sa conduite exemplaire. Celles-ci ne cessaient de nous dire: «Voulez-vous faire ce qu'il y a de mieux, plaire à Dieu? voici un vrai modèle. » Oui, en effet, ce véritable enfant de Dieu et de Marie continuait à exercer une profonde influence sur nous, par sa manière humble et modeste, en nous attirant plus près de Dieu. Avec lui en tête, tout absorbé dans la prière et l'union intime avec Dieu, cela nous devenait plus facile de prier, de l'imiter dans ses dévotions, soit au Christ dans le Saint Sacrement, au Christ dans ses souffrances (le chemin de la croix étant une de ses dévotions préférées), au Sacré-Coeur, à la sainte Vierge, aux Anges gardiens, aux Saints, ou envers les pauvres âmes du purgatoire, pour lesquelles il avait toujours une place de choix dans son coeur.

Sa haute idée de la prêtrise nous était toujours une source d'encouragement et d'inspiration pour nous tous, qui aspirions un jour à devenir prêtres de Dieu. Avec quelle joie et révérence il accueillait tous les Pères, dont il baisait humblement les mains. Une autre joie pour lui, c'était celle de servir au Saint Sacrifice de la messe, à n'importe quelle heure, convenable ou inconvenable. Nous connaissions le nombre de ses prières ferventes pour ceux qui étaient d'autres Christ, de même que pour ceux qui s'efforçaient d'atteindre ce but sublime. Et lorsque quelques-uns s'éloignaient de ce chemin et ne marchaient plus avec Dieu, il disait d'eux: «Il n'est pas si bon... Devons prier beaucoup, beaucoup pour lui.» Quelques fois il trouvait une occasion opportune pour nous dire qu'il s'apercevait que nous mettions notre vocation en danger, que nous devrions faire mieux, autrement Dieu pourrait ne pas vouloir de nous comme prêtres. Toute correction fraternelle venant de lui était humblement acceptée; et quiconque recevait semblable marque d'amitié en profitait grandement puisque cela venait d'un coeur ingénu et aimant.

Comme ami, nous n'avions personne de mieux. Ses moments, particulièrement sa récréation, où son temps libre était en effet le nôtre, l'on disait en chœur: «S'il vous plaît, Frère, pourriez-vous coudre mon soulier, réparer mon bâton de gourêt, aiguiser mes patins, faire une lance ou une flèche pour nos jeux?...»

Avec son habituel «tout de suite» et son aimable sourire, il se mettait à notre service. Lorsqu'on lui demandait ce que nous lui devions, la réponse était invariablement «un Ave». Combien il estimait ces «Ave». Un «Ave» vaut plus que mille mercis, ou que tout l'argent du monde, ou quelque chose de ce genre, nous disait-il. Ou bien nous avions d'autres problèmes. Nous avions perdu un chapelet, un canif, une médaille ou quelque autre menu objet, et en vain avions-nous cherché sur tous les terrains de jeu. Comme règle, notre seconde manière de procéder, c'était au bon Frère avec ces mots: «Pourriez-vous nous aider à trouver ce que nous avons perdu?» S'assurant dans quel endroit l'objet s'était égaré, il procédait de cette manière: s'agenouillait, faisait le signe de la croix, adressait son «Ave» tant aimé à notre Immaculée Mère, et ensuite il marchait quelques pas, se penchait avec cette foi naïve qui remue les montagnes, et il se relevait avec la médaille, canif, chapelet, ou tout autre objet qu'on cherchait.

Il y avait de la joie dans son coeur à voir notre bonheur, et en sachant bien que plus d'un «Ave» s'envolerait vers le ciel. Et quelle consolation ce nous était de savoir que dans les croix et les épreuves qui nous venaient de la main de Dieu, il nous donnait toujours le concours de ses prières et de ses sacrifices spéciaux. Ses prières continuaient de s'élever vers le trône de Dieu, longtemps même après que les nôtres s'affaiblissaient et s'arrêtaient. Même après avoir quitté ces portiques, il nous suivait de ses prières persévérantes. Un jour, il me dit: «Les garçons de St-Jean font un beau travail.» À quoi, je lui dis: «Oui, en effet» et en moi-même j'ajoutai «pour une large part, grâce à vos prières.»

Je ne fais que proclamer les sentiments de l'Alma Mater et de tous ceux qui l'ont connu durant des années, sentiments de joie et de gratitude, que Dieu et notre Immaculée Mère, par l'intermédiaire de leur humble serviteur, notre bon Frère Antoine, nous ont inspirés. Ce sont des bénédictions pour nous tous, de la gloire et de l'honneur pour le règne du Christ. Puisse notre bon Maître accorder à notre Frère plusieurs années encore pour soutenir la noble tâche de notre institution.

Notes :

¹ William H. WOESTMAN, o.m.i., *The Missionary Oblates of Mary Immaculate, a clerical Religious Congregation with Brothers*, Ottawa, 1995, p. 201 et 25.

² M^{gr} de Mazenod au Père Vincens, 8 décembre 1842, dans *Écrits Oblats*, vol. 9, p. 215-216.

³ M^{gr} de Mazenod au Père Ricard, 12 mai 1853, dans *Écrits Oblats*, vol. 2, p. 58-59.

⁴ M^{gr} de Mazenod au Père Vandenberghe, 6 décembre 1852, dans *Écrits Oblats*, vol. 11, p. 108.

⁵ M^{gr} de Mazenod à l'Oeuvre de la propagation de la foi de Lyon, 14 octobre 1847, dans *Écrits Oblats*, vol. 5, p. 203, etc.

⁶ William H. WOESTMAN, o.m.i., *La Règle de saint Eugène de Mazenod*, p. 6-8. Ottawa 1997. Cf aussi Yvon BEAUDOIN, o.m.i., «I Fratelli nella storia degli O.M.I.» in *La vocazione del Fratello Oblato*, Quaderni di Vermicino, 1991, p. 68.

⁷ Yvon BEAUDOIN, o.m.i., *Op. cit.*, p. 66-67.

⁸ *Perfectae Caritatis*, n. 10.

⁹ *Lumen Gentium*, n. 44.

¹⁰ CIC, can. 588, 1.

¹¹ Arch. Post. Gén.: Dossier Frère Antoine Kowalczyk, sez. 1b, n. 9a. Les renseignements sur la famille et le pays natal nous viennent de recherches faites par le p. Jan Panek, o.m.i., neveu du Frère. Le p. Panek, originaire de Dzierzanow, a puisé ses connaissances sur la famille Kowalczyk chez le frère d'Antoine et chez d'autres personnes qui ont connu ou entendu parler de lui.

¹² *Positio super vita et virtutibus Anonii Kowalezyk*, Romae 1993, vol. 1, doc. n. 4, p. 258. Confidences du Frère Antoine au p. A. Nadeau, o.m.i., qui fut supérieur et directeur spirituel du Serviteur de Dieu à Edmonton. Ces renseignements apparaissent dans deux autres sources indépendantes l'une de l'autre: des filles de la famille Prummenbaum (A.P.R.: Dossier III b, n. 13) et de soeur Catherine Bureau, cf. *Positio*... vol. II, *Summarium processuum*, p. 494, ad 19.

¹³ *Constitutiones et Regulae*, Romae 1928, art. 254 et 260.

¹⁴ *Ibid.*, art. 343.

¹⁵ *Ibid.*, art. 298.

¹⁶ *Positio*, vol. I, p. 14.

¹⁷ *Positio*, vol. I, p. 24.

¹⁸ L'abbé Adolphe Kolping, né à Kerpen près de Cologne, le 8 décembre 1813, et décédé à Cologne le 4 décembre 1865. Son corps a été déposé devant l'autel de saint Joseph dans la vieille église des Franciscains. Né dans une famille pauvre, il dut travailler afin de se procurer les moyens d'étudier. Avec l'aide de bienfaiteurs, il put payer ses études et être ordonné prêtre en 1845. Il fonda une association de travailleurs (Gesellenverein) qui eut des succursales dans diverses villes. Beaucoup de

travailleurs en firent partie. Il a été béatifié par le pape Jean-Paul II, le 27 octobre 1991.

¹⁹ *Positio*, vol. I, p. 26.

²⁰ *Positio*, vol. I, doc. n. 4, p. 259.

²¹ *Positio*, vol. I, Doc n. 10, p. 269. Souvenirs du Frère André Löhr, O.M.I. qui a été avec le Frère Antoine au noviciat de St-Gerlach et au juniorat de St-Charles, depuis le mois d'octobre 1891 jusqu'à l'été 1896.

²² Arch. Post. Gén.: Dossier A. Kowalczyk, sez. IIb, n. 20, p. 10.

²³ Arch. gén. O.M.I., section: Provinces: Lac La Biche. Extrait du journal *La Survivance* d'Edmonton, 14 octobre et 3 décembre 1936. Certains disent que ceci est survenu peu après l'arrivée du Frère au Lac La Biche, cf. *Sum.* p. 606, ad 16.

²⁴ *Sum.*, doc. n. 17, p. 354.

²⁵ *Sum.*, p. 25, ad 33. Selon le Père Nadeau le Frère avait reçu 82 dollars.

²⁶ Ste Thérèse, *Elevazione al P. Rodrigo Alvarez*, v. 3. Cf Antonio ROYO MARIN, o.p., *Téologia della Perfezione cristiana*, Roma, 1959, p. 858.

²⁷ Arch. Post. Gén.: Dossier A. Kowalczyk, sez. IIb, n. 16, p. 22. Témoignage du Père Paul Labrie, o.m.i.

²⁸ *Ibid.*, p. 23. Un autre Père arrive à penser que le Frère Antoine voyait quelque chose quand il pria; c'est ce qu'on pouvait déduire de son regard, cf *Ibid.* IIIa, n. 20, p. 1.

²⁹ Arch. Post. Gén.: Doss. A. Kowalczyk, sez. IIb, n. 15, p. 25 et 33. Cf. *Sum.*, p. 550, ad 24: «Il était très recueilli, il pensait à son affaire. Il n'était pas perdu dans les nuages.»

³⁰ S. THOMAS II-II, 8, 1; Cf. *Teologia della perfezione cristiana, op. cit.*, p. 566.

³¹ *Summarium*, p. 3, ad 16.

³² *Positio*, vol. I, Doc. n. 4, p. 262. Cf. *Biografia*, p. 26.

³³ *Positio*, vol. I, Doc. n. 10, p. 272. Cf. *Biografia*, p. 38.

³⁴ *Positio*, vol. I, Doc. 10, p. 279. Cf. *Biografia*, p. 42.

³⁵ Arch. Post. Gén.: Doss. A. Kowalczyk, sez. 1 b, n. 2, p. 3. Cf. *Positio*, vol. I, Doc. n. 13, p. 277, et *Biografia*, p. 44.

³⁶ Arch. Post. Gén.- Doss. A. Kowalczyk, sez. IIIa, n. 19. Cf *Biografia*, p.45.

³⁷ *Positio*, vol. I, Doc. n. 4, p. 265. Cf. *Biografia*, p. 70. Plus tard, le Serviteur de Dieu avoua sincèrement qu'il ne comprenait pas le motif de cette prohibition. Il s'y soumit parce que le supérieur l'avait imposée, mais il trouva cela «très dur» (*Summ.*, p. 479, ad 16). Quelqu'un aurait dit que le Père Thérien était un peu dur et ne comprenait pas le Frère, mais le P. Émeric Drouin, o.m.i., qui connaissait le P. Thérien, affirma qu'il n'était pas dur. Il connaissait la vertu du Frère et en parlait avec les visiteurs (APG.: Ib, n. 2, p. 4). Peut-être qu'à cause des temps difficiles de la colonie, le supérieur exigeait beaucoup des Frères et quelquefois perdait-il la patience (*Sum.*, p. 538, ad 18). Le Père Thérien, se rendant compte de la vertu du Frère, s'est exprimé ainsi: «Avec un religieux comme le Frère Antoine, un supérieur ne doit pas plaisanter; comme il est difficile de diriger quelqu'un plus saint que soi-même!» (*Sum.*, p. 205, ad 27).

³⁸ *Teologia della perfezione cristiana, Op. cit.*, p. 544.

³⁹ *Sum.*, p. 22, ad 28 et *Biografia*, p. 80.

⁴⁰ *Sum.*, p. 30, ad 38 et *Biografia*, p. 80.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Sum.*, p. 25, ad 33 et *Biografia*, p. 81.

⁴³ *CC. et RR.*, Roma, 1928, art. 303-304 et *Sum.*, p. 29, ad 38, p. 62, ad 38.

⁴⁴ Arch. Post. Gén.: Doss. A. Kowalczyk, sez. IIb, n. 15, p. 8; *Ibid.* sez. IIIa, n. 45.

⁴⁵ Arch. Post. Gén.: Doss. A. Kowalczyk, sez. IIIa, n. 20.

⁴⁶ *Ibid.*, Doss. A. K., sez. IIIa, p. 40.

⁴⁷ Arch. Post. Gén.: Doss. A. Kowalczyk, sez. IIb, p. 3. Lettre du docteur Scholl's, écrite de Toronto le 18 avril 1951. La lettre fait référence à l'année 1918.

⁴⁸ M^{gr} Anthony JORDAN, O.M.I., évêque coadjuteur d'Edmonton. Préface à l'édition anglaise de la biographie du Serviteur de Dieu *Blacksmith of God*, Edmonton, 1960.

⁴⁹ *Summarium*, p. 106, ad 61; p. 223, ad 39; p. 31, ad 39; p. 81, ad 37; p. 34.

⁵⁰ Arch. Post. Gén.: Doss. A. Kowalczyk, sez. IIIb, n. 12

-
- ⁵¹ *Una comunità legge il Vangelo di Marco*, Edizioni Dehoniane, Bologna, 1994, p. 138.
- ⁵² *CC. et RR.*, Romae, 1928, p. 15.
- ⁵³ *Ibid.*, p. 66, De voto et virtute obedientiae, et 81: De caritate, humilitate et mundi fuga.
- ⁵⁴ *Sum.*, p. 20, ad 28.
- ⁵⁵ *Ibid.*, p. 20, ad 28.
- ⁵⁶ *Ibid.*, p. 20-21, ad 28.
- ⁵⁷ *Sum.*, p. 21, ad 28.
- ⁵⁸ *Ibid.*
- ⁵⁹ Article paru dans le bulletin des étudiants St-Jean, janvier 1948. Cf. *Sum.*, p. 201; proc. fol. 481.
- ⁶⁰ SAINT THOMAS 11-11, 186, 7-8. Cf. A. ROYO MARIN, *Teologia della perfezione cristiana*, *op. cit.*, p. 689.
- ⁶¹ *Sum.*, p. 201, Proc. Fol. 481., article paru dans St-Jean, décembre 1948. *Sum.*, p. 189, ad 75, p. 259, ad 73, p. 528, ad 34.
- ⁶² Arch. Post. Gén.: Doss. A. Kolwalczyk, sez. IIIa, n. 44, p. 3.
- ⁶³ Arch. Post. Gén.: Doss. A. Kowalczyk, sez. 1 a, n. 2. Lettre du 19 août 1897.
- ⁶⁴ *Positio*, vol. I, p. 292.
- ⁶⁵ Nous faisons quelques corrections à cette traduction.

Les communautés, cadre de vie et de ministère, au début de la Mission de Provence (1816-1823)

Émilien Lamirande

SUMMARY – The purpose of the article is to describe the life and ministry framework of the first Oblate communities at the beginning of the Congregation from 1816 to 1823. The emphasis is also put on the leadership of Eugene de Mazenod whose role is much more than that of a superior until he became Vicar General of Marseilles. Three communities are studied: firstly that of Aix, then of Notre-Dame du Laus and finally of Marseilles. With its spread to Notre-Dame du Laus and Marseilles, the young Congregation takes increasingly the ways of a religious institute. Beyond the life framework and the new structures, the future is prepared thanks to the arrival of new members whose formation becomes a major preoccupation.

Les débuts, s'ils ne sont pas toujours faciles, sont souvent décisifs, comme ce fut le cas pour la Mission de Provence. Nous nous arrêtons maintenant au personnel de la Société, en commençant par rappeler le souvenir des premiers compagnons de route du Fondateur et le cadre de vie et de ministère des missionnaires, surtout la communauté d'Aix mais celles aussi de Notre-Dame du Laus et de Marseille¹. Au moins jusqu'à ce qu'il assume ses fonctions comme vicaire général de Marseille, Eugène de Mazenod demeure beaucoup plus qu'un supérieur. Non seulement a-t-il donné la première impulsion et les grandes orientations, il partage le labeur des missions et la vie de communauté. La Société dépend entièrement de lui.

Il ne peut s'agir ici que de regards portés d'après les sources accessibles, avec le souci de comprendre le rôle du Fondateur mais, en même temps, avec l'intention de faire revivre son entourage et d'évoquer un milieu. Ce serait contribuer à la rencontre de l'histoire événementielle et de celle qui est à la recherche de la pensée, des sentiments, du vécu, des individus comme d'une collectivité. On pourrait s'étonner de nous voir souvent recourir à Jeancard qui n'est pas un historien. C'est pourtant un mémorialiste, à la vérité le seul qui ait décrit divers aspects de la vie intime de la jeune Société et de quelques-uns de ses membres. L'enflure de son style fait partie du personnage et de son temps. La tendance à idéaliser est une loi du genre. Il s'adresse cependant à des lecteurs en mesure de vérifier en gros sa véracité. Il reste encore à chacun de décrypter ses propos.

I- Personnes et communauté

1. Le mouvement du personnel

Si un objectif commun et un minimum de cadres sont essentiels à la formation d'une Société comme celle des Missionnaires de Provence, il reste qu'elle est d'abord constituée par ses membres. Le personnel, le discernement des candidats, leur formation, les ministères devraient donc demeurer au centre de toute considération sur ses débuts comme sur son développement. Il est possible d'étudier ces questions du point de vue de la collectivité, en faisant ressortir les traits communs, ou à partir des individus en tenant compte de leur diversité. L'idéal serait peut-être d'associer les deux mais comme on ne peut tout dire en même temps, nous nous arrêterons tantôt sur la communauté dans son ensemble, tantôt sur l'une ou l'autre des personnes qui la composent.

L'évolution la plus évidente a été le passage rapide entre le groupe initial de quelques prêtres, pionniers de la Société, et le nombre croissant d'aspirants plus jeunes, souvent même pas encore admis dans le clergé. Mazenod distingue lui-même entre ses frères, les prêtres qui, avec lui, ont assuré le démarrage de la Mission et les recrues dont il a surveillé l'évolution, qu'il appelle souvent ses enfants, mais qui, même quand ils ont accédé au sacerdoce, ne lui paraissent pas encore, en 1822, susceptibles d'occuper n'importe quelle charge: «...quoique le Seigneur ait fait croître sous nos ailes des sujets dont je m'enorgueillissais, qu'ils méritent autant mon estime qu'ils ont captivé mon amour, ils sont trop jeunes encore, quelle que soit la considération dont ils jouissent déjà parmi nous, pour être placés à la tête d'une maison où résident nos novices².»

Le terme *novices* englobera d'abord tous ceux qui se trouvaient en probation ou en formation, à des niveaux très variables. Après 1818, l'oblation (émission des vœux) entraîne la distinction entre *oblats*, pour ceux qui ne sont pas prêtres, et *missionnaires*, pour ceux qui le sont déjà. La décision du chapitre de 1821 de donner à tous le titre de Père plutôt que de Monsieur ne devait pas changer instantanément les habitudes. Ainsi le Fondateur écrira-t-il l'année suivante, à propos de la mission de Barcelonnette: «elle est à mes yeux et à ceux de nos Messieurs la plus essentielle que nous ayons faite³». La coutume d'appeler *Frères* les novices ou les simples oblats ne s'établira que plus tard.

Le mouvement du personnel, des débuts à la fin de l'été de 1823, est d'abord connu d'après le *Registre des formules d'admission au noviciat du 2 octobre 1815 au 31 décembre 1850*, commencé en fait le 12 août 1820, alors que Mazenod, Tempier, Deblieu, Mye et Maunier signaient une déclaration relative à leur adhésion à la Société. Il avait existé auparavant un *cahier* duquel on aura transcrit, au moins en partie, les données concernant les autres recrues acceptées auparavant. Le Fondateur supplée aux déclarations de ceux qui avaient quitté⁴.

En janvier 1816, six prêtres avaient adhéré à la Mission de Provence. Lors du premier chapitre, le 24 octobre 1818, elle comptait sept membres de plein droit et neuf novices, dont un prêtre, pour un total de quinze. Trois ans plus tard, le 21 octobre 1821, on était passé à onze prêtres ayant prononcé des vœux, à deux oblats (un diacre et un acolyte) et à onze novices dont un prêtre. La croissance s'avérait modérée mais continue. Elle sera freinée avec la sortie, au cours des années suivantes, d'un oblat et d'une douzaine de novices. Il y aura, en mars 1823, quatorze prêtres ayant prononcé des vœux, deux autres oblats, mais seulement six novices. La diminution constatée à l'époque du chapitre de 1824 était donc déjà amorcée.

Ces chiffres ne tiennent naturellement pas compte des aspirants qui ont séjourné quelque temps à la Mission sans y être agrégés, non plus que des jeunes gens (en particulier des congrégationnistes) qui y logeaient tout en poursuivant leurs études. Quelques-uns se sentiront de la famille. E. A. Chappuis, qui devint inspecteur général à Paris, a correspondu pendant quarante ans avec le Fondateur.

2. Les premiers compagnons de Mazenod

Il convient au moins d'invoquer les pionniers (en omettant lcard, qui n'a que fait nombre), en insistant sur leur rôle auprès du Fondateur. Celui-ci avait cherché à réunir des prêtres d'élite, capables de partager sa vision de l'Église et de l'apostolat. Les quatre premiers qui ont œuvré avec lui plusieurs années étaient très différents les uns des autres, à commencer par l'âge et l'expérience. Deux d'entre eux étaient nés deux décennies avant la Révolution (Mye en 1768 et Maunier en 1769) et étaient prêtres depuis près de vingt ans. Les deux autres, Tempier né en 1788 et Deblieu né en 1789, venaient d'être ordonnés. Des hommes d'âge mûr ne pouvaient qu'être différents des néophytes dans le sacerdoce. Mazenod, bien qu'un peu plus âgé que ces derniers (né en 1782), n'avait guère derrière lui une carrière

beaucoup plus longue. Bien que les deux aînés aient assumé leur part de responsabilité, les cadets avec Mazenod et Tempier exercent un rôle prépondérant. Il n'y avait donc pas que l'âge et l'expérience. Les tempéraments étaient aussi divers que les talents. Pour Mye et Tempier l'acclimatation s'effectuera sans trop de heurts. Pour Maunier et Deblieu, elle ne le sera jamais complètement et leurs liens avec la Société vont être rompus en 1823.

1) François-de-Paule Henry Tempier

Y. Beaudoin a fait œuvre de reconnaissance en recueillant et interprétant ce qu'on connaît du Père Tempier et en ajoutant un choix de ses écrits⁵. Le personnage, bien qu'entouré de respect, avait été un peu rejeté dans l'ombre. Mazenod lui devait beaucoup et a d'ailleurs su, à sa façon, l'apprécier. Sa fameuse lettre du 9 octobre 1815, en lui faisant connaître ses intentions, révèle à quel point il comptait sur lui: «vous êtes nécessaire pour l'œuvre que le Seigneur nous a inspiré d'entreprendre...»; «vous m'êtes nécessaire, parce que je vous connais capable d'embrasser une règle de vie exemplaire et d'y persévérer...»; «votre refus serait pour notre œuvre naissante d'un détriment incalculable...» Mazenod présume qu'il trouvera chez lui une connivence d'intention et d'attitudes nécessaire au bon démarrage de l'entreprise: «Tout dépend de ces commencements: il faut unanimité parfaite, même désintéressement, même dévouement en un mot⁶.»

Tempier devait répondre à ces attentes. Même s'il s'était lui-même reconnu peu apte à la prédication, il s'adonna à maintes reprises aux missions et, surtout, il fut ce que le Fondateur attendait de lui, un gardien de la régularité. C'est lui qui assura au début la continuité du ministère rattaché à l'église de la Mission et qui sera responsable, avec Maunier, de la formation des aspirants. Il devait être pour Mazenod un ami très sûr, un confident, un conseiller, au besoin un modérateur, en toutes circonstances, l'homme de confiance⁷.

Parmi les missionnaires du groupe initial Tempier sera vite placé au premier rang, comme le lui déclare Mazenod en 1817: «Vous mon unique. [...] Adieu, mon bien cher, mais bien cher ami; je vous aime comme moi-même⁸.» Dès son arrivée à Aix, Fortuné de Mazenod avait senti le rôle joué auprès de son neveu par Tempier qu'il désigne comme «son ami», «son intime ami⁹». C'est un ami qu'il estime plus qu'il ne l'affectionne, un ami qu'il ne tutoiera pas, très différent de lui, avec qui il conservera toujours une certaine distance, même s'il professe ne rien lui cacher:

Quant à vous, je n'ai rien à ajouter à ce que vous connaissez de mes sentiments à votre égard; je vous aime autant que moi-même et ma confiance en vous est telle qu'il me serait impossible de vous cacher la moindre de mes pensées. Je croirais faire un larcin, un crime de lèse-amitié que je ne me pardonnerais pas¹⁰.

C'est sans doute grâce à l'unité d'esprit de Mazenod et de Tempier et de leur convergence d'intention que la Société des Missionnaires de Provence a surmonté les obstacles. Le Fondateur reconnaît ce qu'il doit à Tempier au moment où celui-ci lui demande d'être rappelé du Laus:

Personne n'a plus de droit que vous à ma confiance. Mon premier compagnon, vous avez dès le premier jour de notre union saisi l'esprit qui devait nous animer et que nous devons communiquer aux autres; vous ne vous êtes pas détourné un seul instant de la voie que nous avons résolu de suivre; tout le monde le sait dans la Société, et l'on compte sur vous comme sur moi. Est-il surprenant, après cela, qu'ayant une maison assez éloignée, très essentielle pour nous à raison des circonstances et de la localité, vous soyez chargé de la régir¹¹?

Faute de lui trouver un remplaçant, le Fondateur maintiendra Tempier au Laus jusqu'à ce qu'il

devienne comme lui vicaire-général de Marseille (1823). Il sera supérieur du grand séminaire et du scolasticat oblat (1827-1861), demeurera assistant général (1818-1867) et remplira en pratique, sans en avoir le titre, la fonction de procureur (économiste) de la Congrégation. Il était venu au Canada en 1851, comme visiteur canonique. Il mourra dans la nuit du 8 au 9 avril 1870, à Paris, «dernier survivant des premiers jours de la famille¹²».

2) Pierre-Nolasque Mye

Le bon Père Mye semble avoir été d'un genre à lui tout seul, «inimitable comme le bon la Fontaine, et que personne n'a essayé de reproduire sans tomber dans [le] ridicule». Jeancard parle de «bonhomie», de «simplicité», de «paysan du Danube, sans souci de l'art, ignorant les grâces du bien dire...», mais aussi d'un grand pédagogue pour les plus ignorants¹³. Ce n'est là qu'un aspect de sa personnalité. Doyen d'âge de la Société et, bien qu'agréé dès 1815, il n'avait partagé la vie commune qu'à partir de 1818, alors qu'il avait cinquante ans.

Il avait dans sa jeunesse manifesté un grand courage, se faisant ordonner en pleine tourmente révolutionnaire, pratiquant pour survivre divers métiers et exerçant dans la clandestinité le ministère. Il avait vécu plus tard plusieurs années avec les Frères Gris, mais sans entrer dans leurs rangs. Il s'était mis à prêcher des missions avant de connaître Mazenod dont il fut un valeureux collaborateur, même s'il se faisait catéchiste plus que véritable prédicateur. Renommé pour sa placidité autant que par ses vertus, il sera supérieur de la maison du Laus puis de celle de Nîmes et, à partir de 1829, chanoine de Marseille, tout en demeurant assistant-général de la Congrégation et en participant, à l'occasion, à des missions. Il mourut en 1841¹⁴.

3) Emmanuel-Fréjus Maunier

Maunier, qui figure parmi les signataires de la supplique du 25 janvier 1816, n'avait rejoint la petite communauté d'Aix que le 18 mars. C'était un veuf, entré dans les ordres après le décès de sa très jeune femme et de leur unique petite fille. Prêtre en 1797, il avait donc une longue expérience du ministère paroissial, à titre de vicaire dans trois paroisses de Marseille.

Il avait joui de l'estime de Fortuné de Mazenod qui le désigna comme le «saint abbé Maunier» et vanta sa douceur et sa charité, mais qu'il voit capable de commettre des imprudences et qu'il juge «extrêmement susceptible malgré toute sa vertu». Il avait également fait une excellente impression sur le Président de Mazenod¹⁵. En plus de prendre part aux missions et à d'autres activités de la Société, il a joué à côté de Mazenod et de Tempier, un rôle particulier dans la formation des jeunes recrues, entre 1816 et 1820. Il avait été élu second assistant et secrétaire général de la Société en 1818 et troisième assistant en 1821. Maunier devint le premier supérieur de la maison de Marseille (1821-1823). À un ministère exigeant, il ajoutait des démarches pour trouver les fonds nécessaires à la nouvelle fondation. Réticent face aux vœux de religion, on ne s'étonnera pas qu'il profite en 1823 des dispositions de son évêque pour être relevé de ceux qu'il avait prononcés. Nommé chanoine honoraire, il fut pendant vingt ans supérieur du grand séminaire de Fréjus et vicaire général du diocèse, laissant la réputation d'un saint prêtre¹⁶.

4) Jean-François-Sébastien Deblieu

Deblieu mérite également qu'on ne l'oublie pas. Son adhésion aux propositions de Mazenod, dès octobre 1815, aurait contribué à enclencher le processus de fondation, avec l'achat de l'ancien carmel. Il déclare que Mazenod le considérait comme «le premier prêtre qu'il a daigné s'associer pour servir l'Église dans la Société naissante des Missionnaires dits de Provence». Ce n'est pourtant qu'en février 1816 qu'il put se joindre à la communauté, après des tergiversations, dont témoigne Mazenod¹⁷.

On l'a reconnu comme un bon missionnaire et même comme un des piliers de l'équipe présidée habituellement par le Fondateur. Il aurait été donné à ce dernier comme «censeur de sa santé» par les vicaires généraux d'Aix, lors de la mission de Barjols¹⁸. Sa prédication en d'autres circonstances aussi a été appréciée. Il avait été élu premier assistant général en 1818 et second en 1821. Il aurait cependant été d'un caractère difficile et avait plusieurs fois hésité à s'engager envers la Société, ce qui lui a valu de la part de Cosentino le qualificatif d'inconstant.

Comme Maunier, il répondit à l'invitation du nouvel évêque de Fréjus, son diocèse d'origine, qui prétendait retenir sur lui une autorité qui rendait nuls les vœux prononcés. On peut parler de conflits de juridiction dont il est vain aujourd'hui de vouloir s'établir en arbitre. Ce qui apparemment gêna encore son image, ce sont des mots qui ne pouvaient que heurter profondément Mazenod. Le P. Dupuis transmet naïvement à celui-ci des propos recueillis par un tiers: «Mr Reynaud me dit hier aux prisons que M. Deblieu lui avait dit avec affectation que lui n'avait pas quitté la Mission pour avoir un grand vicariat¹⁹.» Mazenod portera au registre: «Ce pauvre prêtre, succombant à une faiblesse d'amour-propre, sortit de la Société avant qu'elle fût érigée en Congrégation²⁰». Il semblerait que Deblieu effectua sans drame personnel la transition. Il devint bientôt pour dix ans curé du Luc et, en même temps, supérieur de la maison des missionnaires diocésains. Il fut ensuite curé-doyen de La Seyne, une ville de 24 000 habitants, où il mourut en 1855²¹.

3. L'admission des Frères dans la Société

L'acceptation de Frères dans la Société constitue par elle-même un indice du tournant que prend celle-ci, dès la troisième année de son existence²². La mention de Frères («frères convers», «frères servants», «frères laïques») dans la Règle de 1818²³, ne découle pourtant pas d'un projet précis du Fondateur, mais de la méthode qu'il a adoptée en démarquant la Règle des Rédemptoristes. Ceux-ci, comme d'autres ordres ou congrégations, comptaient parmi eux, à côté des prêtres, des auxiliaires désignés de diverses façons. En prévoir dans la Mission de Provence s'accordait avec son évolution vers la vie religieuse.

C'est ainsi qu'à la fin de l'avant-propos de la première Règle, Mazenod annonce un chapitre qui s'intitulait: «Des conditions requises pour être reçu, du noviciat, de l'oblation et des Frères convers». Les trois premiers points de ce programme seront remplis, mais deux pages laissées en blanc sont seules à témoigner de l'intention qu'avait Mazenod²⁴ de préciser le rôle des Frères. L'absence d'un tel développement dans la Règle des Rédemptoristes explique à elle seule que, dans sa hâte de présenter à ses collègues le texte des Règles, il ait remis ce projet à plus tard. On y trouve quand même quelques mentions des Frères. À propos de l'esprit de pauvreté, il est stipulé que le revenu de chaque maison ne devra pas s'élever au-delà de six mille francs, «revenu suffisant pour l'entretien de douze prêtres et de sept frères servants qui, au plus, pourraient habiter dans une maison²⁵». La section «Des autres principales observances» prévoit que «pour le plus grand avantage des Frères convers, il y aura dans chaque maison un préfet spirituel qui les instruira de la fin et de la fidèle observance des Règles²⁶». Plus loin, il est précisé qu'en cas de décès, si le défunt était novice, oblat ou frère laïque, chaque prêtre dira trois messes pour lui. D'autre part, on prescrit que les frères diront pendant huit jours, la troisième partie du rosaire²⁷. Ces prescriptions étaient empruntées aux Règles ou aux constitutions capitulaires des Rédemptoristes²⁸. Quelques modifications et surtout, sur ce point, d'importantes additions sont attestées par deux manuscrits de la Règle qu'on s'accorde, sauf pour de minimes corrections, à dater d'avant la crise de 1823. Il s'agit du Manuscrit Honorat des Archives Deschâtelets d'Ottawa et du Manuscrit II des Archives de la Maison générale²⁹.

Le manuscrit Honorat contient à l'endroit prévu dans la Règle de 1818, mais rajouté en plusieurs fois, 29 articles sur les «Frères convers» qui précisent leur statut, leurs fonctions et leurs obligations³⁰. Il

s'agit d'un texte composite qui reprend, pour les appliquer aux Frères, des articles qui se trouvaient déjà ailleurs. Cet ensemble, que le P. Larose appelle «la première ébauche de 1821», a fait l'objet de sa part d'une étude minutieuse dont on doit retenir les principales conclusions. L'oblat J.-B. Honorat, qui était au Laus de juin 1820 à juin 1821, a copié le texte. La question des Frères était à l'ordre du jour puisqu'un familier de la maison, Claude-Ignace Voitot avait songé à se joindre à la Société. Le rédacteur de cette section sur les Frères serait Tempier, à ce moment supérieur. Elle aurait été destinée à instruire le postulant sur les étapes de son insertion dans la Société et sur les exercices de piété à accomplir³¹. Le rédacteur a dû suivre les instructions du Fondateur sur des points importants, comme la probation de six ans après la première oblation. Les articles 11-13 ne sont pas du même style que les autres et pourraient être directement de celui-ci³². En tout cas, dans le Manuscrit II, il a inséré de sa main un paragraphe sur le préfet spirituel des Frères, emprunté aux Rédemptoristes, et apporté quelques corrections, en partie de pure forme, au chapitre sur les Frères déjà attesté par le manuscrit Honorat³³. Il faut reconnaître que la Règle de 1818 procédait *a priori* et que le paragraphe ajouté par après s'harmonise mal avec le reste. Le P. Larose attribue cependant au Fondateur certains traits valorisants comme cette affirmation: «Les frères convers ne doivent pas être regardés dans la Société comme des domestiques...³⁴» À tout le moins Mazenod avait-il pu, dès les débuts, ouvrir une porte³⁵.

Quant au Frère Voitot, désigné comme le Frère Ignace, c'était un vieux soldat qui avait peut-être fait les dernières campagnes de Napoléon. Démobilisé en 1816, il s'était présenté à Aix, sans doute comme domestique ou simple bénévole, d'où on l'envoie à Notre-Dame du Laus où il se trouve le 12 juillet 1820. Mazenod affirme qu'à la première messe du P. Courtès, contrairement à son tempérament, il aurait partagé l'émotion commune: «Ignace lui-même, qui n'a jamais pu pleurer de sa vie, en était tout baigné [de larmes], et étouffait de sanglots³⁶.» C'est peu après qu'il aurait désiré se joindre à la communauté: «Le frère Ignace veut être entièrement de la famille et demande à s'engager³⁷.» Voitot reçoit donc déjà en 1820 le titre de Frère et n'est pas vu comme étranger à la famille. Il semble que c'était lui le «frère menuisier» qui, d'après Fortuné de Mazenod, était monté du Laus en avril 1819. Il faudrait alors interpréter la formule du Registre («Il est dans la maison depuis le 12 juillet 1820») de son admission comme aspirant³⁸. On a dû le faire attendre puisque c'est seulement le 30 mai 1822 qu'il était admis au noviciat «en qualité de frère convers», comme il l'a porté lui-même au registre³⁹.

Le noviciat étant ramené à Aix en octobre, Voitot se montra mécontent du traitement reçu dans cette communauté⁴⁰. Il ne prononcera pas ses vœux et disparaît de l'histoire avec la mission qui lui fut confiée, le soir même où on en aurait reçu la confirmation à Marseille, de partir à cheval et en courrier pour annoncer la nouvelle au Fondateur. Selon Jeancard, «il y eut grande liesse parmi les missionnaires de Tallard à l'arrivée du frère Ignace⁴¹.» Voitot s'était trouvé à Aix en même temps que Louis Marcellin qui commençait son noviciat en tant que Frère, le 19 mars 1823, mais qui n'a pas laissé d'autre trace. Il faudra attendre 1828 pour assister à la première profession d'un Frère, Jean-Bernard Farand, qui mourra dans la Congrégation en 1870⁴².

4. Le «cor unum» et «anima una»

Les membres de la Société formaient aux yeux du Fondateur une seule communauté de vie, de cœur et d'esprit, même après que la maison d'Aix eût essaimé au Laus et à Marseille. Nous avons déjà rappelé d'après la Règle de 1818 et quelques autres témoignages de l'époque, l'importance qu'il attache à l'*habitare fratres in unum*⁴³. Nous n'avons donc qu'à apporter certains compléments. Le séjour à Paris de Mazenod à l'été de 1817 lui avait fourni l'occasion d'exprimer ses regrets de se trouver loin des siens. Ainsi avait-il écrit à Tempier: «Je suis vraiment triste de me sentir à deux cents lieues de mes chers et si chers amis, de ma famille, de mes enfants, de mes frères et surtout de vous mon unique; mais il faut supporter son exil avec patience et résignation⁴⁴.» En 1823, lorsqu'il est de nouveau à Paris, cette fois pour accompagner son oncle Fortuné, il éprouve les mêmes sentiments et associe l'union fraternelle à la

liturgie du jeudi saint:

Oui, c'est la première fois depuis que nous sommes réunis que je n'ai pas célébré la Pâque avec mes frères. Aussi je suis inconsolable de cette immense privation. Pour adoucir ma peine, j'ai dit la messe à peu près à l'heure où je vous savais assemblés pour *Dominicam Coenam manducare!* [...] Mon isolement dans une pareille circonstance m'arrachait des soupirs, même à l'autel, où je ne me voyais pas entouré de mon excellente et bien-aimée famille⁴⁵.

Au cours des mois suivants Mazenod multiplie les recommandations, parfois disant beaucoup en peu de mots, comme ceci: «Aimez-vous les uns les autres; que tous concourent au maintien du bon ordre et de la discipline par la fidélité à la Règle, l'obéissance et l'abnégation et l'humilité⁴⁶.» Ou encore: «Encourageons-nous les uns les autres, soyons unis et tout ira bien parce que nous accomplissons la volonté de Dieu⁴⁷.» Il semble que les jeunes, à tout le moins, ont bien saisi les intentions du Fondateur. On pourrait multiplier les indications. On invoquera plus loin Jeancard, au sujet de la communauté d'Aix. Un autre qui, non plus, n'a pas été capable de s'astreindre aux exigences de la vie commune, l'oblat Coulin, qui entretenait une correspondance suivie avec Mazenod, ne tarit pas d'éloges au sujet de la vie au Laus:

Quel paradis que le Laus! Je sens tout le bonheur que l'on peut y goûter, et j'en fais l'expérience. J'aime mes frères, tous mes frères, comme moi-même; je les admire, je m'excite à la pratique de la vertu par les admirables exemples qu'ils m'en donnent...

Nous sommes toujours plus fervents, toujours plus unis, toujours plus détachés de tout... Il faut voir vos enfants, comme ils sont aimables, gais et joyeux, et comme la bonne harmonie règne toujours entre eux; c'est le règne de la charité dans ce qu'elle a de plus charmant...⁴⁸

Le novice Marcou, alors au Laus, avait su replacer la vie de communauté dans le contexte de l'esprit et des grands objectifs de la Société. Il s'adressait à son ami H. Guibert, sur le point de s'adjoindre au groupe:

Oh! mon cher ami, si je craignais point d'être suspect, je vous parlerais du bonheur que l'on goûte dans notre sainte maison; je vous parlerais de l'esprit de notre institut. Il me suffit cependant de vous dire que nous tendons tous à la perfection; perfection que nous ne manquerons point d'atteindre en suivant fidèlement notre sainte Règle; que nous travaillons pour la plus grande gloire de Dieu au salut des âmes; que nous embrassons tout bien possible à faire; les âmes les plus abandonnées ne sont point exemptes de notre ambition; en un mot que nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme...⁴⁹

Marcou disparaîtra trop jeune pour se rendre compte que la perfection n'existe pas chez les humains, mais il avait saisi l'importance de l'entraide et de la solidarité. On peut se demander dans quelle mesure les premiers compagnons de Mazenod ont été des hommes de communauté, au sens qu'on a connu plus tard. Tempier et Maunier, de par leur relation avec les plus jeunes, ont établi avec eux des liens personnels. Mazenod, de son côté, ne se montra jamais chiche ni de son dévouement ni de son affection. En définitive, c'est de son rayonnement plus que de la lettre des Règles que dérive ce qu'il appelle déjà l'esprit de famille.

II. Cadres de vie et de ministère

1. La Maison d'Aix-en-Provence

1) La Mission

Au commencement était Aix-en-Provence. La Société des Missionnaires établie par Mazenod, destinée à un rayonnement mondial, fut implantée dans un terroir qui fait partie de son identité. On se désignera en abrégé comme la *Mission de Provence*, un titre qui remontait aux prêtres groupés à Marseille, au XVII^e siècle, autour de M. d'Authier de Sisgaud⁵⁰. La jeune Société s'était vite donnée des armoiries, attestées dès 1818, constituées d'une croix plantée sur un rocher, flanquée des instruments de la Passion. Les mots *pauperes evangelizantur* les surmontaient en demi-cercle. À la base se trouvent les lettres MP (pour Missionnaires de Provence), elles-mêmes dominées par une petite croix. Les armoiries ont pu être inspirées par celles des Rédemptoristes, mais la devise était empruntée aux Lazaristes⁵¹.

Mazenod et ses confrères s'étaient installés dans le couvent occupé par les Carmélites de 1625 à 1792. Celles-ci, faute de pouvoir réintégrer les lieux, avaient à leur retour, en 1802, établi leur communauté dans l'ancienne maison des Oratoriens⁵². On sait comment le Fondateur s'était porté, à l'automne de 1815, acquéreur de la maison, n'en obtenant au début l'usage que d'une petite partie. Mazenod et ses congréganistes occupèrent d'abord le chœur de l'église adjacente avant que les missionnaires puissent, dès le début de 1816, utiliser l'ensemble de l'édifice. La propriété ne leur avait été transférée qu'en 1822⁵³. Le P. Tempier se souvenait de l'état des lieux: «Sans doute il y avait encore presque tout à faire pour la décoration intérieure et pour l'ameublement de l'édifice; mais, vu l'état de dégradation primitif, c'était déjà beaucoup d'avoir fait le plus urgent et de l'avoir mis en état d'y pouvoir célébrer le culte divin⁵⁴.»

On a souvent décrit le dénuement de l'étroit logement où on s'installa. Quand on eut accès à l'ensemble du bâtiment, on s'y trouvait, selon l'expression de Jeancard, «comme campé dans une mesure abandonnée⁵⁵». On avait hérité d'une gouvernante qui était au service de l'ancienne propriétaire. Thérèse Bonneau se dévouera, on ne sait combien de temps, avec un salaire de 100 francs par an⁵⁶. Son plus bel éloge vient de Fortuné de Mazenod qui, pourtant, n'était pas préjugé en faveur des femmes de sa condition. Il fait allusion aux déboires que ses frères avaient éprouvés à Marseille: «La terrible race que celle des servantes! nous nous plaignions de celles de Sicile, mais avons trouvé en France 100 000 fois pis. C'est un inconvénient que je n'ai pas ici où la cuisinière, seule domestique pour environ vingt personnes, est un modèle de vertu et de travail⁵⁷.»

La Mission n'était pas encore le monastère dont on avait peut-être rêvé. Les congréganistes y entraient et en sortaient comme chez-eux, des pensionnaires de même, des dames de la haute venaient s'entretenir avec Eugène ou son oncle Fortuné. L'appartement de ce dernier est envahi presque tous les jours par sa belle-sœur, ses petites nièces, d'autres visiteurs. Il parle «du train de la maison» qui lui occasionne «assez de dissipation⁵⁸». Selon son expression, la chambre d'Eugène «est au pillage⁵⁹». La Mission était encore fréquentée par des quémandeurs de tout acabit et, toujours selon Fortuné, elle était «l'auberge de tous les malheureux⁶⁰». Fortuné occupait la plus belle pièce de la maison, munie d'une cheminée, dont d'autres pouvaient bénéficier. Un jour de mars, il écrivait au Président: «ma chambre est devenue le chauffoir commun et ne désemplit pas jusqu'à minuit. Ton fils lui-même vient souvent la visiter et s'y réparer contre le froid...⁶¹»

2) Ministères rattachés à la Mission

Qualifiée dans la Règle de 1818 de «chef-lieu de la Société», la maison d'Aix était appelée dès le début à un triple rôle. Elle servait de pied-à-terre aux missionnaires entre leurs campagnes dans les villages et les bourgs, elle constituait le siège administratif de la Société, l'église rassemblait les membres de la Congrégation de la Jeunesse et attira très vite une clientèle disparate, composée en majorité des

personnes dévotes disposant de leur temps, qui y trouvaient ce qu'offraient autrefois les églises des religieux.

Contrairement à ce que pouvait suggérer une lecture des événements trop colorée par les développements ultérieurs, l'œuvre de la Jeunesse et d'autres ministères classés plus tard comme secondaires faisaient partie du projet initial de Mazenod. Celui-ci, en 1815-1816, ne recommence pas à zéro. Il a déjà réuni auprès de lui de nombreux jeunes. Par eux et par ses autres activités, il s'est fait connaître à un large public. Il n'a pas du tout l'intention de se libérer des attaches déjà contractées. Il aspire à tout assumer à la fois, d'où l'idée de remplacer les anciens ordres dans leurs vertus comme dans leurs ministères.

Les missionnaires servirent quelque temps de chapelains et de confesseurs au pensionnat de jeunes filles dirigée par Mme Gontier, avant qu'ils ne prennent possession de tout l'édifice. Par ailleurs, ils exercèrent plusieurs années les mêmes fonctions à celui de Mme Chaignac, où Fortuné de Mazenod prête régulièrement son concours⁶². On a accusé les missionnaires d'aller faire l'essai de leurs sermons devant les élèves et de les avoir effrayés. Fortuné rejette «cette fausseté», tout en admettant que l'abbé Marius Aubert, dont on sait qu'il pouvait surprendre, avait prêché une retraite de première communion en faisant alterner le chaud et le froid:

Si une ou deux fois, il a prêché quelque vérité terrible, il en a prêché après d'autres consolantes et propres à calmer et à établir la confiance en Dieu; et dans quel auditoire ne mêle-t-on pas toujours ces vérités de la religion? Par exemple il prêchait le matin la mort du pécheur et le soir celle du juste, et un autre jour le malheur d'une communion indigne et après le bonheur d'une bonne communion, etc, etc.⁶³

Non seulement la Congrégation de la Jeunesse va-t-elle se maintenir, mais des missionnaires vont aussi assurer, comme l'avait fait Mazenod, l'aumônerie des prisons, à titre de volontaires. En 1821 on officialisait leur rôle et l'abbé Moureau devenait le premier aumônier en titre⁶⁴. On continuera à assister des malades et Mazenod s'astreint encore à cette tâche pénible lorsqu'il est à Aix⁶⁵. L'église de la Mission sera de plus en plus fréquentée, au grand déplaisir des curés de la ville. Jeancard décrit l'auditoire réuni pour le premier sermon de l'abbé Courtès, «composé de l'élite de la société d'Aix»: «Outre un bon nombre de Messieurs en grande partie esprits cultivés, il y avait autour de la chaire, la presque totalité des dames de l'aristocratie de cette ville aristocratique autant que lettrée...» L'auteur ajoute plus loin cette note révélatrice: «La moitié des auditeurs ou plutôt des auditrices appartenaient à la classe plus instruite⁶⁶.» Les pénitentes semblent avoir été aussi plus nombreuses que les pénitents⁶⁷.

Dans l'intervalle des missions, Tempier a d'abord assuré la permanence du service. À partir de 1818, Fortuné de Mazenod acceptera d'être mis à contribution, assisté d'une ou l'autre des jeunes recrues, dont l'abbé Moureau qu'il semble avoir particulièrement apprécié⁶⁸. Les recherches du P. Cosentino à propos de Deblieu et de Maunier démontrent qu'en dehors des grandes missions les prêtres de la Société, durant ces années 1816-1823, se prêtaient à des prédications dans le cadre de retraites, de triduum, de neuvaines, de fêtes particulières, de pèlerinages⁶⁹. Mazenod, quand il est à Aix, en plus de vaquer aux affaires rattachées au gouvernement de la Société, n'entend pas rompre le contact avec ses disciples ou ses pénitents. Ainsi avait-il hésité à se rendre à Paris en 1817, pour ne pas abandonner de «pauvres jeunes gens de 20 et 25 ans» qui venaient à lui pour se réconcilier avec Dieu et se remettre dans la bonne voie⁷⁰. À l'occasion d'une représentation à Aix du grand tragédien Fr.-J. Talma, alors à son déclin, Mazenod, devant deux auditoires, celui des Congréganistes et celui de l'église de la Mission, avait repris les condamnations habituelles: «Il s'éleva contre les théâtres de la manière la plus véhémement et finit par entonner le verset *parce Domine* etc., que tout le monde suivit et répéta jusqu'à trois fois avec beaucoup de componction⁷¹.»

Le Fondateur entretenait aussi ses adeptes des succès obtenus par les missionnaires. Peu après la Noël de 1818, il faisait après la prière un discours de trois quarts d'heures «pour rendre compte aux fidèles de toutes les bénédictions que Dieu avait daigné répandre sur la mission de Barjols». Chacun reste libre d'interpréter le jugement de Fortuné: «Il parla comme un ange et tout le monde fut touché jusqu'aux larmes⁷².» Ces occupations ou ces travaux ne doivent pourtant pas faire oublier que le champ dévolu aux missionnaires couvrait tout le territoire de l'ancienne Provence. On privilégia d'abord les campagnes, souvent plus abandonnées, mais sans refuser d'évangéliser de gros bourgs ni de participer à des missions dans les grandes villes, mais toujours en utilisant en priorité le provençal⁷³.

3) Administration et moyen de subsistance

Les affaires reliées à l'administration civile comme à la juridiction ecclésiastique ou, simplement, les contacts de toutes sortes à établir pour la bonne marche et pour les intérêts de la Société, tout revenait au supérieur. Il a pu à l'occasion consulter, mais les relations extérieures, comme on dirait aujourd'hui, relevaient exclusivement de lui. Le peu qui reste de sa correspondance de ces premières années ne nous apprend rien à ce propos, mais il en est autrement de celle de l'oncle Fortuné. Celui-ci accompagne parfois son neveu dans ses courses en ville ou ses visites et, en son absence, se charge de démarches auprès des administrations⁷⁴.

On était encore alors porté à se tourner vers le gouvernement, même pour financer des entreprises d'Église. Aussi, quand les Missionnaires de France furent officiellement autorisés, Mazenod faisait à Forbin-Janson ce commentaire: «Vous voilà maintenant approuvés. Il faut encore que l'on vous dote, car les services que nous rendons sont un peu plus pénibles et autrement utiles que ceux des vicaires, etc...⁷⁵» La *Mission de Provence*, demeurée sans reconnaissance civile, ne pouvait rien espérer de ce côté. Il a fallu compter longtemps sur des expédients. Mazenod qui, sur ce point, dépendait toujours de sa mère, avait fourni ce qu'il pouvait. Il y eut des quêtes ou des collectes publiques. Des dames patronnesses, parmi lesquelles on mentionne Mme de Régusse, Mme de Guigou, Mme de Basset, ont fait leur part, mais aussi d'autres moins fortunées, comme cette poissonnière qui, à deux reprises, fournit, sans doute à rabais, un quintal de merluche, ou cette femme qui offre des vêtements destinés à un jeune homme pauvre de la Congrégation⁷⁶.

En arrivant à Aix, Fortuné de Mazenod avait constaté avec surprise que la Mission n'existait que «par le plus grand prodige, n'ayant pas un seul sou de revenu⁷⁷». Il s'était dès lors occupé d'obtenir des subsides pour son neveu et le Président l'en félicitait: «Tu fais bien de lui procurer des secours du diocèse puisque le gouvernement ne se croit pas assez riche pour lui en fournir⁷⁸.» Ces démarches aboutirent à la fin de 1819 et l'on accordera 2 400 francs par an pour la pension de six missionnaires. Fortuné s'était vanté d'être «le plus rude des huissiers» quand il s'agissait des intérêts de la maison⁷⁹. Jeancard reprendra, sur les moyens de subsistance de la Société, une explication édifiante:

L'existence temporelle de la communauté n'avait d'autres ressources que les secours de la Providence, et si la Providence ne faisait pas défaut à ceux qui se confiait à elle, elle les laissait toutefois acquérir par d'incessantes privations de tout genre les mérites les moins équivoques de la pauvreté⁸⁰.

Avec les Règles de 1818 et l'établissement d'une autre maison au Laus, la *Mission* d'Aix va accéder pour quelques années au statut de maison générale. La Règle des Rédemptoristes laissant au recteur général de choisir son domicile, Mazenod retient l'idée, mais l'enveloppe de précautions, comme s'il prévoyait que la disposition aurait bientôt à s'appliquer: «Quoique la maison d'Aix-en-Provence soit le chef-lieu de la Société, le supérieur général pourra choisir pour son domicile la maison qu'il croira plus convenable d'habiter; mais il ne prendra cette détermination que du consentement des assistants-consulteurs et pour des raisons graves⁸¹.» Le Fondateur ne pouvait ne pas songer qu'il devrait

éventuellement suivre son oncle à Marseille. Sur la suggestion de Tempier, il reconnaitra qu'on devrait supprimer dans la Règle, la mention d'Aix, non qu'on ne reconnaisse pas à cette maison le privilège de «chef-lieu», mais par crainte que l'on s'étonne un jour à Rome de ne pas trouver d'approbation spéciale de l'Ordinaire du lieu⁸². Même si Courtès, en l'absence du Fondateur, avait assuré la direction immédiate de la communauté d'Aix, celui-ci en demeura le supérieur jusqu'à son départ pour Marseille, à l'automne de 1823.

4) Le regard de Jeancard sur la communauté

Comme élève du grand séminaire d'Aix depuis 1818, Jeancard avait déjà commencé à rencontrer Mazonod. Il commença son noviciat le 21 décembre 1821, prononça son oblation au Laus le 30 mai 1822 et revint continuer au Séminaire comme externe ses études en théologie. C'est à l'automne de l'année suivante qu'il retournera pour quelque temps dans son diocèse d'origine. Il avait donc vraiment connu la communauté d'Aix⁸³. Même si le portrait idyllique qu'il en a tracé est empreint de nostalgie et de son admiration pour le Fondateur, il doit traduire des impressions profondes aussi bien qu'un idéal avec lequel, d'ailleurs, il n'a jamais réussi à s'accorder. Voici tel quel son témoignage:

La communauté d'Aix était vraiment une famille. Tout le monde y vivait de la même vie, et tous les cœurs s'y épanouissaient sous la même influence. Ils étaient comme réchauffés sans cesse par l'affection du Père, dont la sollicitude pour tous était bien ce qu'on imagine de plus attirant. Tous, à des degrés divers, étaient soumis avec bonheur à ce joug doux et léger. Le *cor unum* et l'*anima una* que le fondateur recommande dans ses règles comme un des caractères de la Société était vraiment le trait distinctif de cette petite communauté...

Les membres de cette petite communauté, serrés autour de leur supérieur comme des poussins sous les ailes de leur mère, offraient un spectacle touchant par le lien d'affection qui, les unissant à leur chef, les unissait tous entre eux. C'était bien l'image des premiers chrétiens tels que nous les représentent les Actes des Apôtres. Là point de prétention rivale, point de recherche de soi-même au préjudice d'un autre, mais la joie et presque l'orgueil des succès d'un frère. On prônait avec une satisfaction non équivoque ses talents et ses œuvres. On les défendait au besoin comme un bien appartenant à toute la famille contre les critiques du dehors, si critiques s'élevaient. Il y avait, en effet, une véritable communauté de mérites. C'était dans un petit cercle la plus parfaite communion des saints⁸⁴.

Certaines observations qui ajoutent une note de concret à ce tableau retombent au niveau des moyens: exercices de piété, ascèse, obéissance, pauvreté. D'abord, les exercices spirituels et les pratiques de pénitence:

Les exercices de la journée étaient à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, à cela près qu'on ne récitait pas Matines et Laudes en commun. Les pratiques de la piété et de la mortification étaient dès lors usitées telles qu'elles existent. L'aveu des fautes aux pieds du supérieur avait lieu tous les soirs après l'examen de conscience, et la culpabilité tous les quinze jours. On jeûnait tous les vendredis, excepté le vendredi de la semaine de Pâques, et, dans les jours de jeûne hebdomadaire, on remplaçait les aliments du corps par une discipline, chacun dans sa cellule. Cette discipline était pratiquée quelquefois les autres jours par les plus fervents, dont il fallait ordinairement modérer les rigueurs. On exigeait à ce sujet une entière soumission aux décisions du supérieur⁸⁵.

Retenons ensuite ces notations sur l'obéissance et la pauvreté:

L'obéissance était absolue; mais elle était douce: c'était une obéissance d'affection, et en même temps on pratiquait l'humilité en toute perfection. Le supérieur, d'une main à la fois modérée et forte non moins qu'aimée, distribuait à tous les humiliations en les proportionnant toutefois au degré de force de chacun...

Que dirai-je de la pauvreté? rien n'égale le dénûment dans lequel on se trouvait. La maison était dépourvue de tout. On y était comme campé dans une mesure abandonnée. Cette maison où ce qu'on appelle le confortable a toujours été inconnu à tous les degrés, où l'on n'avait d'autres meubles que quelques vieilles choses, rebut avarié et vermoulu d'anciennes demeures, offrait à peine un misérable abri à ses habitants, et ils ne se trouvaient que plus heureux de ressembler en quelque chose à Celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête⁸⁶.

Dans un autre registre, Jeancard rejoint ses accents du début: «Je ne saurais trop insister pour retracer ce grand esprit de famille qui fut le caractère propre de la Congrégation avant même qu'elle soit formée.» Il explicite ce qu'il entend par là:

Il y avait en tous les habitants de cette sainte demeure une sorte d'épanouissement de bonheur domestique. On n'y était pas mutuellement comme des condisciples étrangers les uns aux autres... Tous se regardaient comme destinés à passer ensemble la vie entière. Aussi était-ce avec tout l'abandon de la confiance et toute l'expression d'une sainte familiarité qu'on était en rapport réciproque⁸⁷.

On aura tendance à attribuer en partie à une ferveur de novice de telles effusions, mais on peut apercevoir aussi autre chose que des poncifs dans cette autre description de la communauté-mère:

Par les soins et les exemples comme par les instructions du vénérable fondateur, les vertus de l'homme apostolique étaient répandues partout dans cette communauté d'Aix. On se les transmettait de l'un à l'autre. C'était, j'aime à le répéter, un cénacle où une partie des dons descendus du ciel, le jour de la Pentecôte, étaient l'objet d'une communication incessante⁸⁸.

5) Souvenirs du Carmel. Patrons ou modèles

Le Fondateur, pourtant désireux de suppléer aux anciens ordres, ne paraît pas songer beaucoup à relier la Mission aux traditions d'un couvent de femmes. Cependant, l'une des deux chapelles latérales de l'église est dédiée à sainte Thérèse, dont la fête sera parfois précédée d'une neuvaine⁸⁹. On célébrait aussi la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel et Fortuné de Mazenod mentionne le scapulaire appelé «le petit habit» rattaché à ce vocable⁹⁰. Jeancard décrit le tableau, attribué au Guerchin, obtenu pour l'autel de sainte Thérèse par Mazenod, et il nous apprend que celui-ci avait voulu que l'on aille, le jour des morts, faire une absoute au cimetière. Il trouve moyen de broder sur le thème d'une communauté qui succède à une autre:

C'était la fin de la désolation pour ces murs qui pleuraient la dispersion des filles du Carmel; c'était dans la même enceinte le retour des vertus religieuses. La différence était qu'on y entendrait, au lieu du gémissement de la colombe au pied des autels, la voix vigoureuse des hommes apostoliques suscités d'en haut pour réparer les ruines de Sion. Les saintes austérités et la vie angélique des vierges du Seigneur avaient attiré sans doute cette bénédiction sur leur monastère, et au ciel elles durent se réjouir de voir à qui avait été dévolu leur héritage. Dans la personne de celui qui, en rétablissant le culte divin dans leur sanctuaire, venait rendre la paix aux tombes de leur cloître et y honorer les restes de plusieurs générations d'épouses de Jésus-Christ, elles

reconnaissaient, avec le même nom, l'esprit éminemment sacerdotal du père vénéré qui avait entouré d'une protection si dévouée leur sainte solitude, et, au jour des calamités, avait partagé leurs tribulations⁹¹.

Oublions le style sans repousser pour autant les idées. Les dernières lignes évoquent le rôle qu'aurait joué autrefois, auprès du Carmel, le chanoine Fortuné. Celui-ci n'y fait pas allusion, mais se plaira à préparer, à l'intention de la nouvelle communauté, diverses allocutions et à prendre part à des cérémonies⁹².

Si la tradition carmélitaine n'est pas totalement oubliée, Mazenod va chercher d'un autre côté pour les siens des patrons et des modèles. Ses regards se portent vers des missionnaires qui avaient fait leur marque en France et en Italie. Le premier est saint Vincent de Paul (1581-1660; canonisé en 1737). Il avait fondé en 1625 les prêtres de la Congrégation de la Mission, communément appelés Lazaristes. Mazenod s'inspirera sur plusieurs points de leurs règles. La devise *Evangelizare pauperibus misit me* était la leur et ils se présentaient comme la *pusilla Congregatio Missionis*⁹³. Vincent de Paul avait lui-même missionné dans les campagnes et avait établi de nombreuses œuvres en faveur des pauvres. Il était, avec Louise de Marillac, dite Mademoiselle Legras, du nom de son défunt mari, à l'origine des Filles de la Charité. Il avait été ami et disciple de saint François de Sales⁹⁴. On peut s'étonner que son influence sur les Missionnaires de Provence et les Oblats de Marie-Immaculée n'ait pas été plus profonde.

Son patronage est évoqué dès 1817 comme un fait établi. De Paris, en effet, le Fondateur écrivant à ses confrères d'Aix fait suivre la date du 19 juillet de la mention: «fête de notre saint patron». Il se fait plus explicite, supposant que ce jour ne devrait pas passer inaperçu: «Je célèbre aujourd'hui notre fête avec vous, du moins en esprit. Que notre saint patron nous communique un peu de son esprit⁹⁵.» Un document du début de 1818, émanant de la curie épiscopale d'Aix, relatif à la promulgation d'indulgences obtenues de Pie VII par les missionnaires, donnait à leur église le titre de Saint-Vincent de Paul: «in ecclesia Sancti Vincentii a Paulo hujusque caritatis⁹⁶». Fortuné de Mazenod désigne lui aussi saint Vincent de Paul comme «titulaire de l'église de la Mission». En 1818, on avait invité un prédicateur réputé de Marseille, l'abbé Sardou, pour le panégyrique et la fête aurait été «aussi pompeuse qu'édifiante⁹⁷». L'année suivante, la célébration incluait messe solennelle, vêpres, panégyrique, etc.⁹⁸

Cependant, ce titre de patron n'avait dans l'usage rien d'exclusif. À Aix, le 29 janvier 1819, Fortuné officiait en la fête de saint François de Sales, «un des principaux patrons de la maison⁹⁹». L'année suivante, il souligne encore la fête de ce saint «auquel on a ici, dit-il, une bien juste dévotion¹⁰⁰». À la même époque, Tempier cite l'exemple de S. François de Sales et du Bx Léonard de Port-Maurice¹⁰¹. L'un et l'autre avaient été de valeureux missionnaires, François de Sales (1567-1622) dans la Haute-Savoie et le franciscain Léonard de Port-Maurice (1676-1751; canonisé en 1867), dans le centre et le nord de l'Italie.

Il est un autre patron de la Congrégation dont l'influence sera décisive, le fondateur des Rédemptoristes, Alphonse de Liguori, qui n'était à l'époque que bienheureux. Cette circonstance a dû empêcher de le mettre au premier rang. L'article du *Dictionnaire de Spiritualité* distingue en lui une triple figure qui, chacune, est engagée dans la relation qu'a eue avec lui Mazenod et sa Société. Il y a le moraliste, qui a inspiré des attitudes pastorales, le fondateur d'une congrégation missionnaire à qui on a emprunté l'ossature des Règles, l'ultramontain avec qui Mazenod, au cours de son exil en Italie, s'était forgé des accointances.

Dès l'été de 1816, Mazenod soulignait la parenté de ses intentions avec celles d'Alphonse de Liguori, en demandant de changer dans les litanies *Jesu sacerdos*, d'inspiration sulpicienne, par *Christe Redemptor*: «Par notre vocation particulière, nous sommes associés d'une manière spéciale à la rédemption des hommes: aussi le bienheureux Liguori a-t-il mis sa Congrégation sous la protection du

Sauveur¹⁰².» En marge des actes du chapitre de 1837, M^{gr} de Mazenod a tenu à marquer de sa main: «C'est en 1818, dans notre église d'Aix, que nous érigeâmes le premier autel qu'ait eu le Bienheureux en France, et qu'avec la permission de M. l'Archevêque, nous célébrâmes sa fête...» La note rappelle encore le premier panégyrique du bienheureux donné en France et la guérison attribuée au bienheureux à cette occasion¹⁰³.

Jeancard explique la présence dans l'église d'Aix d'une chapelle dédiée à saint Alphonse du fait qu'il avait été «choisi tout d'abord pour l'un des patrons des missionnaires¹⁰⁴». Par deux fois, en novembre 1819, le Fondateur en appelle à Alphonse de Liguori, qualifié de «notre saint patron» et l'un de «nos saints modèles¹⁰⁵». Les formules d'admission au noviciat attestent que le 2 août 1821, à Notre-Dame du Laus, l'habit ecclésiastique a été donné à trois jeunes dont le futur M^{gr} Guigues. Deux des actes portent la mention: «fête du bienheureux Alphonse-Marie de Liguori, notre saint patron¹⁰⁶.» L'année suivante, un autre candidat commence son noviciat à la même date: «fête de notre bienheureux patron¹⁰⁷».

Mazenod, qui s'était déjà procuré des ouvrages d'Alphonse de Liguori, songea, dès le retour de son père en France à lui confier la traduction d'une vie du bienheureux, qui devait servir de base à l'ouvrage publié par Jeancard en 1828¹⁰⁸. Il avait manifesté sa satisfaction devant les premiers feuillets. Son oncle en témoigne, à son retour d'une visite à son frère:

Je lui remis à mon débotté cahiers, argent et lettres dont j'étais chargé pour lui, mais ce qui lui plut davantage, ce fut la traduction de la première partie de la vie du bienheureux Liguori qu'il lut tout de suite avec le plus grand plaisir et dont il te remercie infiniment. Je le trouvais dans l'enthousiasme comme de raison pour cet incomparable serviteur de Dieu¹⁰⁹.

Eugène, absorbé par d'autres préoccupations, ne suivit pas toujours la progression du travail avec la même attention. C'est ce qu'insinue l'oncle Fortuné en écrivant au Président, deux mois plus tard: «Il me semble qu'il devrait sentir tout le service que tu lui rends dans cette occasion pour un objet qui l'intéresse tant et qu'il n'aurait jamais pu entreprendre, et moins encore conduire à sa fin¹¹⁰.» Une fois la traduction terminée, Eugène s'était rendu compte qu'elle aurait besoin de correction et, en même temps, se reprochait de ne pas s'être occupé davantage de l'impression. Son souci ne porte ni sur l'exactitude historique, ni sur la fidélité de la traduction, comme en fait foi le Président, disposé à modifier son texte: «J'y ferai à loisir tout ce que je pourrai. Mon fils en m'apportant la traduction avait oublié l'original du livre, prétendant que je pourrais m'en passer. Je l'ai pourtant prié de me l'envoyer...¹¹¹»

Le Bx Alphonse de Liguori a donc occupé dans l'esprit de Mazenod une place unique. Il ne serait cependant pas exact de retenir avec Rambert, l'idée qu'on le substituera, lorsqu'il fut canonisé (en 1839 seulement!), à saint Vincent de Paul comme patron¹¹². On étendra par ailleurs le titre de patron aux saints protecteurs dont les noms devaient être placés au-dessus des portes de chambres¹¹³ et on composera une litanie des patrons des paroisses évangélisées¹¹⁴. Avec le nouveau nom pris par la Congrégation en 1826, le patronage de la Vierge Marie a rejeté les autres dans l'ombre.

2. Le sanctuaire de Notre-Dame du Laus

1) Une invitation à missionner en Corse

Encore à la fin de 1816, Mazenod avait déclaré que la Mission de Provence ne compterait jamais qu'une seule maison¹¹⁵, mais de vastes perspectives devaient s'ouvrir peu après. Dans le but de consolider l'intégration de la Corse à la France, le gouvernement voulait recourir à des prêtres du continent. Le ministre de l'Intérieur s'était adressé aux vicaires-capitulaires d'Aix qui avaient renvoyé la requête à Mazenod. Il n'est donc pas étonnant qu'en le rencontrant à Paris, le ministre insiste à ce sujet.

Le Fondateur n'avait pas exprimé un grand enthousiasme: «je le verrai venir», laisse-t-il échapper, en constatant que le ministre « a plus la Corse en tête que toute autre chose encore¹¹⁶». Cette fois, c'est le sage Tempier qui se montrait disposé à ouvrir les horizons et qui réagit positivement, tout en suggérant des conditions à poser:

Je vois par cette lettre, par les précédentes et par ce que vous nous en avez écrit vous-même, que le ministre pense sérieusement à nous charger de la *Corse*. Réflexion faite, je ne vois pas pourquoi nous le refuserions. Il me semble que ce champ nous donnerait plus d'étendue, comme nous le désirions... Nous pourrions dans la suite y établir une maison... et en attendant ne pas nous engager à y aller maintenant.

Tempier supposerait que l'on avait déjà envisagé un élargissement du champ d'apostolat, sinon directement la fondation d'un second établissement. Il ajoute une autre considération, relative à l'action des missionnaires du passé en Corse: «Nous avons quelque droit sur cette terre. Saint Vincent de Paul y envoyait ses enfants, le bienheureux Léonard de Port-Maurice l'a cultivée lui-même et l'a même arrosée de son sang, puisqu'il la parcourait nu-pieds. Pensez-y sérieusement¹¹⁷.» L'affaire n'eut pas de suite pour le moment. C'est une invitation venue de Digne qui a déclenché pour la Mission de Provence un premier mouvement d'expansion.

2) Circonstances de l'acquisition du Laus

On a interprété la fondation de Notre-Dame du Laus et d'autres qui ont suivi comme une réponse à la constatation de l'effet limité des missions, du moins à longue portée. Il aurait fallu trouver «une activité complémentaire» qui en serait «le relais, le prolongement», et elle aurait été fournie par «les sanctuaires et les pèlerinages¹¹⁸». L'hypothèse, qui n'est pas sans intérêt, reste à vérifier dans chaque cas. Pour le Laus, on trouve peut-être un début de réponse dans les rares documents qui révèlent les intentions du Fondateur¹¹⁹. Rambert nous avait conservé la lettre de Frs-A. Arbaud, futur évêque de Gap, alors vicaire-général de Digne, qui, en date du 16 août 1818, invitait Mazenod à prendre charge de l'ancienne maison des Gardianistes au Laus (ancien diocèse de Gap, alors rattaché à Digne). Un diacre, originaire de ce milieu, N. Moureau, avait assuré un premier contact avec Aix, où il avait commencé son noviciat le 22 avril¹²⁰. Arbaud se montrait désireux de seconder «le pieux dessin» de Mazenod et de coopérer au bien des deux diocèses. Au nom de M^{gr} Miollis, il lui demande d'installer au Laus quelques prêtres dont il prévoyait déjà la tâche. L'hiver, alors que l'endroit est pratiquement inaccessible, «ils se joindraient à des prêtres de bonne volonté» et «ils feraient des missions». L'été, «dans une solitude où tout inspire la piété», ils confesseraient les pèlerins. Tout cela aura paru conforme à l'idéal poursuivi par Mazenod et à son idée des deux parts dans la vie du missionnaire. Arbaud insinuait aussi que la Mission de Provence pouvait trouver avantageux de ne plus dépendre que d'un seul évêque, dans le cas où des brouilles surviendraient¹²¹. Le Fondateur était bien conscient des conséquences que comportait pour la Société un nouvel établissement. Suzanne décrivait ainsi son questionnement:

Cette lettre, tout à fait inattendue, jeta le P. de Mazenod dans une grande perplexité, son projet n'avait été jusque-là que former une seule maison de missionnaires diocésains, consacrés exclusivement aux missions de Provence... Étendre au delà l'action de ces missionnaires, n'était-ce pas les faire sortir de leur vocation spéciale? Et puis, le charme de la petite Société, son puissant attrait, c'est l'esprit de famille porté au plus haut point... fallait-il partager, diviser cette intimité? Comment consentir à se séparer, même à petite distance pour un peu de temps¹²².

Sans trop se compromettre, le Fondateur se déclare disposé, pour «procurer quelque gloire à Dieu et contribuer au salut des âmes», à se prêter à tout arrangement qui pourrait se concilier avec ses engagements dans le diocèse d'Aix et ses devoirs de supérieur des Missionnaires de Provence. Il

propose d'accompagner à Digne le diacre qui devait être ordonné prêtre le mois suivant, afin de traiter l'affaire de vive voix¹²³.

Mazenod connaissait alors des problèmes de santé et on l'avait convaincu d'aller se reposer à Saint-Laurent où sa mère, sa nièce Nathalie et Mme de Régusse l'avaient précédé. Une fois expédiée sa réponse à M. Arbaud, il quittait lui-même Aix le 1^{er} septembre, accompagné des novices Suzanne et Moureau, pour la même destination. Il en repartit avec ce dernier le 16 pour Digne, où Tempier les rejoignit¹²⁴. Le projet du Laus l'avait obligé à hâter la rédaction des Règles. Elles supposent la Société des Missionnaires de Provence répartie en plusieurs maisons et comportent parmi les attributions du supérieur général celle «d'accepter les nouvelles fondations et d'en désigner le lieu où elles devront être faites», comme chez les Rédemptoristes¹²⁵.

Par un bail du 21 septembre l'abbé Peix, curé de Gap, cédait à Eugène de Mazenod l'usage du domaine du Laus¹²⁶. Quelques jours plus tard, un traité était passé avec M^{gr} Miollis qui se déclarait désireux de procurer aux diocésains de Digne un puissant moyen de salut «en leur fournissant régulièrement les secours extraordinaires des Saintes Missions». Le Fondateur s'engageait à donner tous les ans des missions dans les paroisses désignées par l'évêque¹²⁷.

Affirmer «qu'aucune raison purement humaine» ne joua pour Mazenod dans l'acceptation du Laus, ne relève guère de l'histoire¹²⁸, mais la circonstance avait déclenché dans la jeune Société une évolution des structures et un élan qui ne devait plus s'arrêter. Le Fondateur aura saisi l'occasion. Les suggestions de M. Arbaud n'étaient pas tombées dans l'oreille d'un sourd. Fortuné de Mazenod se fait l'écho des préoccupations de son neveu dans une lettre à Charles-Antoine: «Ton fils l'a accepté [l'offre venue de Digne] d'autant plus volontiers, qu'indépendamment du bien infini qu'on peut y faire, on le ménagera davantage ici, dans la crainte qu'il n'aille se retirer avec tous ses confrères dans son nouvel établissement¹²⁹.»

Le Fondateur se réjouit de voir cette fondation mettre les Missionnaires en rapport avec les diocèses de Gap, de Digne, d'Embrun et de Sisteron. Après avoir visité les lieux avec Tempier le 24 septembre, il parle d'un «sanctuaire vraiment imposant et qui inspire un je ne sais quoi qui porte merveilleusement à Dieu». Il paraît le seul à souligner qu'il s'agit d'un pèlerinage à la Sainte-Vierge. Il reprend les propos de M. Arbaud sur ce qui marquera le rythme saisonnier des activités: «De là après avoir prêché la pénitence à ces bons fidèles et leur avoir exalté les grandeurs et les gloires de Marie nous nous répandrons dans les montagnes pour annoncer la parole de Dieu à des âmes simples, mieux disposées pour recevoir cette divine semence que les habitants trop corrompus de nos contrées¹³⁰.»

La préoccupation missionnaire demeure donc au premier plan. On pourrait même dire que le ministère auquel on était destiné au Laus, auprès d'une clientèle flottante, avait plus d'affinité avec l'objectif des missions que celui exercé à partir de l'église d'Aix. On note aussi, non sans surprise, l'idée d'une sorte de repli vers une population supposée plus perméable à l'influence des missionnaires que celle à qui on s'était jusque-là adressé. On ne perçoit guère cependant l'idée de prolonger ou de raffermir l'influence des missions.

À la mort du curé de Gap, le printemps suivant, Mazenod le pleurera comme un «bon» et «digne ami¹³¹». Il n'était cependant pas sans redouter les interprétations que l'on pourrait éventuellement donner au bail consenti par lui et à son testament, et il nuance ses éloges: «Nous devons considérer M. Peix comme un ami qui nous était dévoué, nous estimait et nous affectionnait, mais non comme *bienfaiteur*, car ses bienfaits n'ont pas été gratuits et désintéressés, puisqu'ils nous imposaient des charges, *do ut des*¹³².»

3) Le supérieurat de Tempier

Nommé supérieur du nouvel établissement, Tempier, durant sa première saison, va s'efforcer de définir plus au concret le rôle des missionnaires, là où on recevait autrefois des prêtres en même temps que des pèlerins. Les commencements furent très modestes. Tempier, arrivé au début de janvier 1819, se trouva d'abord seul avec le novice Bourrelier et celui qu'on peut identifier avec le futur Frère Voitot. Mazenod qui lui fit une visite impromptue aurait trouvé la maison bien pourvue¹³³. On commença par opérer des aménagements indispensables, surtout à l'église. Pour la saison des pèlerinages du secours parvint d'Aix, à commencer par l'abbé Touche, un prêtre novice originaire de la région, qui fit son oblation le 15 août.

Tempier était résolu de faire de la petite communauté une communauté modèle et il tient à ce que le Fondateur sache que tout, autant qu'on le peut, se fasse dans l'ordre, c'est-à-dire selon la Règle. Il a le souci d'édifier les prêtres de passage par le rituel qui entoure les repas: cloche, prières, lectures. D'après lui, «tout cela plaît infiniment à ceux qui n'ont pas encore perdu tout sentiment de piété et qui conservent encore quelque intelligence de leur état, et étourdit ceux qui ont oublié ce que c'est qu'un prêtre». Il ajoute: «Généralement ils ont du respect pour nous et ils nous regardent comme des prêtres différents.» Tempier ne leur manifeste qu'une politesse «mêlée de beaucoup de réserve [et sans] la moindre familiarité». Il proteste du respect qu'il porte à ceux qu'il reconnaît comme de bons prêtres et tire cette conclusion de ses rapports avec eux: «cela m'a appris à ne pas craindre les barbes grises, mais de dire avec prudence ce que je pense¹³⁴».

Ce n'est pas, en tout cas, une table recherchée qui amenait les prêtres à la maison, si on en croit l'abbé Mye, qui y avait passé plusieurs semaines à l'été de 1819: «J'ai été bienheureux de mon séjour au sanctuaire, malgré l'odeur des vendeurs de fromage et l'art culinaire tout à fait primitif de la cuisinière du logis...¹³⁵» Le service des pèlerins semble axé sur le confessionnal un peu comme les missions. Tempier en a long à dire là-dessus. Citons encore sa lettre du 13 juin 1819 au Fondateur:

Si vous voulez savoir ce que nous faisons au Laus, nous confessons et puis nous confessons encore et toujours, nous confessons les pèlerins qui arrivent en plus grand nombre à mesure que nous sommes plus nombreux. J'étais seul, je ne pouvais pas respirer; nous étions deux, la même chose; nous sommes quatre, même besogne. Tout le jour nous confessons des personnes qui font des neuvaines, ou qui passent quelques jours dans notre sanctuaire, et jamais le confessionnal n'est dégarni.

Ce n'est pas que le bon Tempier en soit excédé, mais il tient à ce que son message arrive à qui de droit: «Il y a un bien infini à faire ici, et il s'en fait, mais il faut avouer que je ne connais pas de poste plus écrasant que le Laus. Ce pain quotidien fatiguerait les meilleurs ouvriers. Je vous dis tout cela, non pas pour me plaindre, ni de la fatigue ni en rien, mais parce que je dois vous le dire¹³⁶.» Le supérieur, pour se donner ainsi qu'à ses confrères un peu de répit, se résout à marquer, en sonnant la cloche, deux périodes par jour où il leur faut quitter le confessionnal pour réintégrer leur chambre où ils peuvent «lire, écrire ou faire tout autre chose». La mesure, qui ne s'applique pas au samedi soir ni au dimanche, lui apparaît indispensable: «C'est le seul moyen de faire quelque chose et de ne pas se tuer¹³⁷.» S'ils confessent beaucoup, les prêtres du Laus donnent aussi de l'importance au culte. C'est toujours Tempier qui témoigne:

Les offices se font au sanctuaire de Notre-Dame du Laus avec toute la dignité possible. Tellement que vous cherchiez loin dans nos montagnes, sans trouver des lieux où le bon Dieu soit servi avec autant de respect et de décence. Les fidèles en sont frappés et, ce qui n'est pas peu dire, les prêtres qui y viennent ne peuvent s'empêcher de convenir que, s'ils faisaient les offices avec cette dignité dans leurs paroisses, leurs peuples n'y tiendraient pas: il y aurait plus de piété¹³⁸.

Notons ce propos malicieux à l'occasion de la Nativité de Marie: «La fête a été ronflante, c'est la saison des grosses dames. Nous voyons ici beaucoup de châles et de panaches aux chapeaux, mais toutes ces plumes et ces dentelles ne sont pas des brevets d'absolution¹³⁹.»

Durant l'hiver 1819-1820 Tempier devait s'absenter pendant six mois, à l'occasion du décès de son père et pour participer aux missions de Marseille et d'Aix. Touche, de son côté, commençait à prêcher dans les Hautes-Alpes des missions et des retraites, avec d'ailleurs un zèle jugé parfois inconsidéré¹⁴⁰. À partir du Laus, Tempier lui-même et d'autres occasionnellement exercent le même ministère (Mye, Suzanne, Honorat). Les missionnaires ont aussi constitué de 1820 à 1824, une équipe volante de prêtres auxiliaires, prêtant leur concours dans des succursales démunies de desservants et, à ce titre, ont perçu une certaine rétribution¹⁴¹.

La grande révolution qui devait se produire au Laus fut l'arrivée, le 21 juin 1820, d'un premier contingent de jeunes en formation, accompagnés de Mazenod¹⁴². Pendant deux ans et demi, ils formeront un groupe diversifié qui transformera la communauté et augmentera en conséquence les responsabilités du supérieur. Tempier ne pouvait plus se plaindre de la solitude ni qualifier la maison de pigeonnier¹⁴³. Il continuera pourtant à souffrir de sa situation. Il prenait figure d'administrateur rigoureux, comptabilisant les honoraires de messes et les ventes de *Cantiques* comme les denrées (blé, viande, vin), faisant tuer deux moutons par semaine et payant sa contribution à la caisse générale¹⁴⁴. On dit qu'il n'aurait jamais fait brûler une bûche pour se réchauffer¹⁴⁵. Il n'avait guère dépensé beaucoup non plus pour les vêtements. L'économe de la maison d'Aix, qui plus tard accueille les jeunes revenus du Laus, est au désespoir: «Le père Tempier a eu la conscience ou l'inconscience de faire descendre nos oblats tous nus... Je suis ruiné totalement¹⁴⁶.»

À une occasion où il insistait pour réintégrer la communauté d'Aix, le Fondateur fait sentir à Tempier qu'il est le seul susceptible d'assumer la direction du Laus: «Est-il surprenant, après cela, qu'ayant une maison assez éloignée, très essentielle pour nous à raison des circonstances et de la localité, vous soyez chargé de la régir?» Et de se lancer dans des considérations relatives à l'influence que le supérieur exerce dans toute la région:

Vous savez d'ailleurs que le supérieur de N.-D. du Laus est obligé d'entretenir une correspondance suivie avec l'administration du diocèse de Digne; qui mieux que vous peut dire si la chose est facile?... Maintenant, ils sont habitués à votre manière; je ne crains pas d'avancer que le Grand Vicaire chargé de la partie des Hautes-Alpes a conçu une certaine estime de vous, qu'il a même assez de confiance en vous pour s'en rapporter sur beaucoup de choses à ce que vous lui dites; de votre côté, vous avez pris avec lui et même avec Monseigneur une certaine aisance qui est le résultat de votre expérience et des réflexions que vous avez pu faire sur leur caractère, et aussi de la parfaite connaissance que vous avez des localités. Il ne faut pas aussi oublier de remarquer l'ascendant que vous a donné sur les prêtres de la contrée l'opinion de feu M. Peix curé de Gap, la confiance de la Société qui vous a confié la supériorité de sa seconde maison, l'habitude de vous voir et la connaissance de la régularité de votre conduite faisant un assez frappant contraste avec celle de la plupart de ceux qui exercent le ministère dans le reste du diocèse. Toutes ces choses réunies vous font assez voir qu'il n'est pas possible, pour le moment, que je vous rappelle définitivement auprès de moi...¹⁴⁷

Du renfort, en la personne de Moureau et de Suzanne, fut cependant assuré¹⁴⁸. Pour quelques mois encore Tempier continue à cumuler les fonctions: recteur de la paroisse, prédicateur et missionnaire, économe, formateur des novices et professeur¹⁴⁹. Afin de promouvoir le pèlerinage, il avait fait imprimer une nouvelle édition des *Merveilles de Notre-Dame du Laus* et fait frapper des médailles¹⁵⁰. Cependant,

les événements allaient se précipiter. Le noviciat fut ramené à Aix où Tempier revint lui-même à la fin de décembre 1822. Il conserva apparemment son titre de supérieur du Laus jusqu'à sa nomination comme vicaire-général de Marseille, l'été suivant.

3. La maison du Calvaire à Marseille

L'établissement de Marseille, désigné communément sous le nom du Calvaire, n'a pas eu, avant que le Fondateur en 1823 en fasse son pied à terre, l'importance de Notre-Dame du Laus, à la fois noviciat et centre régional de rayonnement. Jeancard et Rambert, ont escamoté les aspects les moins reluisants de cette fondation, sorte de tête de pont dans une cité destinée à passer sous la houlette de Fortuné de Mazenod. La fondation s'effectua dans un climat de haute tension entre Missionnaires de France et Missionnaires de Provence¹⁵¹. L'élément déclencheur fut l'invitation des directeurs de l'Œuvre de la Providence, qui avait pour but de recueillir des orphelins et d'assurer leur éducation. Les missionnaires, connus pour leurs succès à Aix auprès des jeunes, en deviendraient les aumôniers. On invoquait le consentement de l'archevêque en même temps que le désir des directeurs et des curés de la ville. Diverses questions demeuraient en suspens, comme le laisse entendre Mazenod dans une lettre à Tempier: «Je viens de Marseille pour terminer l'affaire de notre établissement. [...] Mais comment notre communauté vivra-t-elle? Je n'en sais rien¹⁵².»

Forbin-Janson de la Mission de France avait fait ériger, à la suite de la grande mission de Marseille, la croix traditionnelle sur un monticule représentant le Calvaire, avec une grotte, en souvenir du saint sépulcre¹⁵³. C'était sur le site historique des Accoules, où subsistait le clocher de l'église collégiale, détruite lors de la Révolution, et de vétustes habitations, occupées autrefois par les chanoines. Le Calvaire était déjà devenu un lieu de pèlerinage et la desserte en fut confiée aux Missionnaires de Provence avant même qu'ils assument leurs fonctions à l'orphelinat. Les Mémoires de Suzanne, relayés par Rambert et Rey, rapportaient la substance d'un discours prononcé par Mazenod à la fin d'une procession entre l'église Saint-Martin et le Calvaire. Celui-ci, rappelant les fruits de la grande mission de 1819, mettait l'accent sur la collaboration des missionnaires et du clergé local et soulignait le symbolisme de la croix: *in hoc signo vincetis*¹⁵⁴.

L'Œuvre de la Providence occupait l'ancien hôtel de la famille Riquetti de Mirabeau, place de Lenche, près de la montée des Accoules¹⁵⁵. C'est là que logèrent, à partir du 13 mai 1821, l'abbé Maunier, supérieur, avec un compagnon (Moureau et ensuite Dupuis), assistés à l'occasion par d'autres confrères. Non seulement s'est-on adonné sur place à la confession et au catéchisme, mais on s'occupa d'autres jeunes des paroisses voisines. Maunier annonce au Fondateur que l'archevêque, qui a rendu visite aux missionnaires, les a autorisés à recevoir en congrégation les jeunes gens dont ils s'occupent et à les admettre à la première communion à l'orphelinat de la Providence. Il faisait en outre allusion, par contraste, à la situation qui prévalait à Aix: «Messieurs les curés en sont enchantés et l'un d'eux me disait que bien loin d'en témoigner du mécontentement il se mettrait à genoux pour nous prier de prendre soin de ces jeunes gens¹⁵⁶.»

Les rapports des missionnaires avec l'œuvre de la Providence ne devaient durer que jusqu'à l'arrivée de M^{gr} Fortuné de Mazenod en 1823¹⁵⁷. Cosentino, à l'aide de lettres de Dupuy, donne des détails, sur l'achat du cloître des Accoules en mai 1822 et la façon de le financer¹⁵⁸. C'est dans ces mesures qu'aménagèrent les missionnaires. Jeancard avait conservé un vif souvenir de leur prise de possession:

Cependant on n'attendit pas que la truëlle travaillât pour quitter l'hôtel Riquetti, et on alla se loger dans ces sortes de huttes délabrées et noircies par la fumée autant que sales et dégoûtantes, dont on était devenu propriétaire. Elles avaient servi d'abri pendant plus de trente ans à de pauvres familles, dont la position se rapprochait beaucoup de celle des bohémiens ou des mendiants, et on allait faire acte de pauvreté plutôt que de propriétaires en allant prendre leur place. On s'installa donc dans le cloître. Mais, grand Dieu! Quelle installation! On fut d'abord comme dans des nids de rats¹⁵⁹.

On se mit d'ailleurs sans tarder à bâtir une maison, sous la direction de Tempier. On avait jusque là restauré, ce fut la première véritable construction entreprise par les missionnaires. Dupuy, pour sa part, fit édifier une chapelle provisoire en planches, «d'une originalité qui n'était heureuse que sous le rapport de l'utilité¹⁶⁰». On transposait dans une certaine mesure à Marseille le type de ministère qu'on exerçait à l'église d'Aix avec une congrégation de la jeunesse et d'autres confréries ou congrégations pour hommes et pour femmes. On confessait, prêchait, célébrait les offices du dimanche. On prônait la dévotion à la Sainte-Croix avec les exercices de la *via crucis* le vendredi. Maunier avait obtenu de Rome des privilèges et des indulgences en rapport avec ces activités¹⁶¹. Jeancard, qui paraît se référer aux débuts de l'établissement, souligne cependant la dépendance des missionnaires vis-à-vis des curés qui, sans être hostiles, tenaient à leurs prérogatives:

La position des desservants du sanctuaire n'était pas non plus très brillante. Ils n'étaient chargés que du spirituel; une commission administrative, composée de plusieurs curés de la ville, gouvernait tout au temporel; on en dépendait en mille choses, plus encore que si la commission avait été laïque. Les curés, se posant en l'absence de l'archevêque comme les pasteurs de la ville, se considéraient comme les supérieurs des missionnaires, en qui ils ne voyaient guère que des aumôniers placés sous leur surveillance. On n'eut pas cependant à se plaindre de leurs exigences. C'étaient d'excellents prêtres, qui étaient des amis, un peu dominateurs, mais protecteurs aussi¹⁶².

En 1823, avec l'arrivée à Marseille du Fondateur et de Tempier, tous deux maintenant vicaires généraux, la mission du Calvaire deviendra en quelque sorte la maison générale de la Société¹⁶³.

4. D'autres ouvertures

Il ne semble pas que pour l'instant on ait recherché les occasions de s'établir ailleurs. Le Fondateur considère cependant avec satisfaction les avances que lui sont faites, qu'il interprète comme une preuve de la vigueur opposée par la Société aux forces adverses:

Il [le démon] voyait deux et même trois évêques faire des démarches pour nous appeler auprès d'eux... Déjà gardiens d'un sanctuaire de la sainte Vierge, il s'agissait de nous en confier un autre. On pensait très sérieusement à nous fournir un établissement sur le tombeau même d'un saint missionnaire qui a été toute sa vie et

après sa mort la terreur de l'enfer¹⁶⁴.

Ainsi, en 1822, lorsque l'évêque de Nîmes invita Mazenod à prendre la direction du pèlerinage presque abandonné de Notre-Dame de Rochefort, ce dernier se rendait sur place en compagnie de Tempier, mais l'aspect des lieux ne l'aurait guère impressionné. Surtout, la pénurie de sujets l'aurait décidé à décliner¹⁶⁵. En prévision du rétablissement du diocèse de Gap où se trouvait Le Laus, l'évêque de Digne avait souhaité également s'assurer le service des missionnaires en leur offrant un pied-à-terre dans sa ville épiscopale¹⁶⁶. Les pourparlers entamés en 1822 furent sur le point d'aboutir et certains membres de la Société, Mye, Suzanne et Honorat, séjournèrent quelque temps au grand séminaire. Les exigences de M^{gr} Miollis et la crise interne de 1823 obligèrent le Fondateur à renoncer à ce projet qui lui avait paru avantageux¹⁶⁷.

* * *

La communauté missionnaire d'Aix a essaimé au Laus en 1820 et à Marseille l'année suivante. Alors que le statut de la Société, malgré les Règles de 1818, n'avait pas officiellement changé, elle prend de plus en plus l'allure d'une congrégation religieuse. Les périls extérieurs ou les tensions internes ne sont pas pour autant écartés. Au-delà des cadres et des nouvelles structures, l'avenir se prépare grâce à une relève dont la formation devient un souci majeur. Les aspirants se présentent assez nombreux, mais relativement peu persévèrent. Pourtant, les jeunes recrues, certaines appelées à un grand destin, donnent déjà une autre allure à la Mission de Provence. C'est ce à quoi nous allons dans la suite nous arrêter.

Notes :

¹ Sigles utilisés: EF: P.-É. Duval, éd., *Écrits du Fondateur*; Rome; EO: Y. BEAUDOIN, éd., *Écrits Oblats*, Rome; Ét. Obl.: *Études Oblates*, Ottawa; FB: Fonds Boisgelin, Archives de la Maison générale, Rome; MOMI: *Missions des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, Rome; VO: *Vie Oblate Life*, Ottawa. Nos remerciements à Y. Beaudoin qui nous a permis d'utiliser plusieurs articles à paraître dans le *Dictionnaire historique oblat*.

² E. de Mazenod à H. Tempier, Aix, 15 août 1822: EO 6, p. 100.

³ Le même au même, Barcelonnette, 20 mai 1822: EO 6, p. 97.

⁴ La substance de ce manuscrit des Archives de la Maison générale est reproduite, pour les années 1815-1825, dans EF 3, pp. 6-34; J. Pielorz a établi la situation précise du personnel (avec entrées et sorties) au moment des premiers chapitres généraux: *Les chapitres généraux au temps du Fondateur*, t. I, Ottawa, 1968.

⁵ Y. BEAUDOIN, *François de Paule Henry Tempier second père des O.M.I. (1788-1870)*, Rome, 1987, 2 vol. (dans la collection *Écrits Oblats*, vol. II-1: biographie et témoignages contemporains; vol II-2: choix de lettres et écrits divers).

⁶ E. de Mazenod à H. Tempier, Aix, 9 oct. 1815: EO 6, p. 7.

⁷ Cf. Y. BEAUDOIN, EO II-1, pp. 24-25, 157-174.

⁸ E. de Mazenod à H. Tempier, Paris, 25 juillet 1817: EO 6, p. 31.

⁹ Cf. Y. BEAUDOIN, *Le retour d'exil des Mazenod*, dans VO 45 (1986), p. 420; Id., EO II-1, pp. 157-158.

¹⁰ E. de Mazenod à H. Tempier, Saint-Chamas, 1^{er} avril 1821: EO 6, p. 83. À l'occasion, cette franchise pourra paraître cruelle: cf. le même au même, 15 mars 1859, cité par Y. BEAUDOIN avec commentaires dans EO II-1, pp. 170-171.

¹¹ Le même au même, Aix, 18 août 1822: EO 6, p. 100.

¹² Circulaire du P. J. Fabre, 2 mai 1870: *Notices nécrologiques*, t. 2, Paris, 1869, p. 118.

¹³ J. JEANCARD, *Mélanges historiques sur la Congrégation des O.M.I.*, Tours, 1872, p. 42.

¹⁴ Cf. Id., *Notice sur le R. P. Mye*, dans MOMI, 5 (1866), pp. 428-464; Y. BEAUDOIN, art. *Mie, Pierre-Nolasque*, à paraître dans le *Dictionnaire historique Oblat*.

¹⁵ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 9, 12-13, 16 juillet 1818: FB; Ch.-A. de Mazenod à F. de Mazenod, Marseille, 2 et 7 juillet 1818: FB. Cf. Y. BEAUDOIN, *Le retour d'exil des Mazenod*, pp. 427-428.

¹⁶ Cf. G. CONSENTINO, *Un formateur, le P. Maunier*, dans Ét. Obl., 17 (1958), pp. 250-269.

¹⁷ Formules d'admission au noviciat: EF 3, pp. 8-9; E. de Mazenod à Ch. de Forbin-Janson, 19 déc. 1815 - janv. 1816:

EO 6, pp. 15-17.

¹⁸ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 10 nov. 1818: FB.

¹⁹ J.-A. Dupuy à E. de Mazenod, octobre 1823, cité d'après J. PIELORZ, *Les chapitres généraux*, t. I, p. 30, note 3.

²⁰ Formules d'admission au noviciat: EF 3, p. 9.

²¹ Cf. G. COSENTINO, *Un inconstant: le P. Deblieu, (1789-1855)*, dans *Ét. Obl.*, 17 (1958), pp. 152-179.

²² En général, on se reportera à l'article *Frères*, de S. Rebordinos, dans F. CIARDI, dir., *Dictionnaire des valeurs oblates*, Rome, 1996, pp. 420-442. Cf. Y. BEAUDOIN, *Essai de bibliographie sur les frères dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, dans VO, 50 (1991), pp. 27-38.

²³ Cf. W. H. WOESTMAN, *Juridical History of the Oblate Brothers*, VO, 44 (1985), pp. 220-222.

²⁴ Règle de 1818: EF 1, pp. 12 et 93.

²⁵ *Ibid.*, p. 48. Les chiffres douze et sept ont valeur symbolique, en référence aux apôtres et aux «diacres».

²⁶ *Ibid.*, p. 57.

²⁷ *Ibid.*, p. 59.

²⁸ Cf. J.-M. LAROSE, *Les sources des articles des Règles concernant les frères coadjuteurs*, dans *Ét. Obl.*, 14 (1955), pp. 220-221.

²⁹ Sur l'antériorité du Manuscrit Honorat par rapport à l'autre: L. DESCHÂTELETS, *Notes sur l'histoire de nos saintes Règles. L'élaboration du texte définitif*, dans *Ét. Obl.*, 1 (1942), pp. 18-20; G. COSENTINO, *Histoire de nos Règles*, t. II, Ottawa, 1955, pp. 17-31; P.-E. Duval semblait éviter de se prononcer: EF 1, pp. 98-99.

³⁰ Manuscrit Honorat: éd. *Ét. Obl.*, 2 (1943), pp. [64]-[67]. Les pp. 88-90 du manuscrit témoignent de rajouts, de ratures et de changements dans la numérotation des articles. Le P. Deschâtelets avait porté au crayon, en tête du paragraphe IV des Frères Convers, p. 88: «Tout ceci n'est pas dans I mais à part de légères variantes est conforme à II.»

³¹ J.-M. LAROSE, *Les sources*, pp. 278-283.

³² Cf. *Ibid.*, pp. 284-285.

³³ EF 1, pp. 136-137, 152-153.

³⁴ Manuscrit Honorat: *Ét. Obl.*, 2 (1943), p. [65]. Plus tard, lorsqu'il y eut plusieurs Frères, Mazenod semblera pencher pour la distinction dans le quotidien des communautés de différentes classes: Pères, Oblats (profes non prêtres), Frères, Élèves (en ce cas, ceux qu'on appellera junioristes): E. de Mazenod, *Journal*, 13 mai 1843: EO 21, p.

³⁵ Cf. J.-M. LAROSE, *Les sources*, pp. 284-285; 299-301.

³⁶ E. de Mazenod à A. Chappuis, 31 juillet 1820: d'après T. RAMBERT, *Vie de Mgr Ch.-J.-E. de Mazenod*, Tours, t. I, 1883, p. 325.

³⁷ H. Tempier à E. de Mazenod, 9 ou 10 déc. 1820, d'après T. RAMBERT, *op. cit.*, t. I, p. 336.

³⁸ Cf. Y. BEAUDOIN, EO II-1, p. 31, note 1.

³⁹ Formules d'admission au noviciat: EF 3, pp. 24-25.

⁴⁰ H. Bourrelrier à H. Tempier, Aix, 17 janv. 1823: d'après J. PIELORZ, *Les chapitres généraux*, t. I, p. 31, note 9.

⁴¹ J. JEANCARD, *Mélanges historiques*, p. 186.

⁴² Cf. J.-M. LAROSE, *Étude sur l'origine des frères convers chez les Oblats (1815-1861)*, dans *Ét. Obl.*, 12 (1953), pp. 77-78, 84-86; Y. BEAUDOIN, *Les Frères au début de la Congrégation (1818-1843)*, dans VO 45 (1986), pp. 134-136.

⁴³ É. LAMIRANDE, *Les grandes orientations données par le Fondateur à l'origine de la Société des Missionnaires de Provence (1816-1823)*, dans VO 59 (2000), pp. 377-384.

⁴⁴ E. de Mazenod à H. Tempier, Paris, 25 juillet 1817: EO 6, p. 30.

⁴⁵ Le même au même, Paris, 27 mars 1823: EO 6, pp. 112-113.

⁴⁶ Le même au même et à la communauté d'Aix, Paris, 22 fév. 1823: EO 6, p. 109.

⁴⁷ Le même à A.-M. Sumien, Paris, 2 mai 1823: EO 6, p. 119.

⁴⁸ A. Coulin à E. de Mazenod, Le Laus, 24 nov., 8 et 20 déc. 1820: d'après Y. BEAUDOIN, EO II-1, p. 38.

⁴⁹ J.-J. Marcou à H. Guibert, Le Laus, 11 mai 1822: d'après Y. BEAUDOIN, EO II-1, p. 38.

⁵⁰ Cf. J. LEFLON, *Eugène de Mazenod*, t. II, Paris, 1960, p. 47, note 4. Les Lazaristes établis autrefois à Marseille, s'appelaient eux *Mission de France*.

⁵¹ Empreintes sur cire d'un sceau de l'époque, dans l'album *Eugène de Mazenod* (Biographie par l'image), Lyon, 1960, planche no 32; cf. G. COSENTINO, *Les armoiries de la Congrégation*, dans *Ét. Obl.*, 24 (1965), pp. 46-49.

⁵² Cf. Ch. SETY, *Recrutement du carmel d'Aix-en-Provence, 1625-1792*, dans *Actes du 83^e congrès des Sociétés savantes, 1958, Aix-Marseille*, Paris, 1959, p. 11.

⁵³ Cf. J. PIELORZ, *Nouvelles recherches sur la Fondation de notre Congrégation*, dans *MOMI*, 83 (1956), pp. 231-233; autres références dans *VO* 57 (1998), pp. 400-402.

⁵⁴ Mémoire du P. Tempier: EO II-2, p. 181.

⁵⁵ J. JEANCARD, *Mélanges historiques*, p. 30.

⁵⁶ Cf. J.-M. LAROSE, *Études sur l'origine des Frères convers*, pp. 70-71.

⁵⁷ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, 13 juillet 1818: FB. Le nom de Thérèse, qui pouvait en ces lieux comporter un air de parenté, revient ailleurs dans les lettres de Fortuné.

⁵⁸ Le même au même, Aix, 24 fév. 1819: FB.

⁵⁹ Le même au même, Aix, 4 janv. 1819: FB.

⁶⁰ Le même au même, Aix, 12 avril 1818: FB. Cf. É. LAMIRANDE, *F. de Mazenod à la maison des Missionnaires d'Aix. Comportements et convictions (1818-1823)*, dans *VO*, 59 (2000), pp. 3-68.

⁶¹ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 9 mars 1820; cf. le même au même, 25 mars 1818: FB.

⁶² Cf. É. LAMIRANDE, *Aumôneries acceptées au début de la Congrégation*, dans *Ét. Obl.*, 24 (1965), pp. 5-11; Id., *Fortuné de Mazenod à la maison des Missionnaires d'Aix*, pp. 46-48.

⁶³ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 27 déc. 1818: FB.

⁶⁴ Cf. J. JEANCARD, *Mélanges historiques*, pp. 111-114; A. Rey, *op. cit.*, t. I, pp. 277-278.

⁶⁵ Cf. F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 6 juillet 1819: FB; le même au même, 10 août 1820: FB.

⁶⁶ J. JEANCARD, *Mélanges historiques*, pp. 36-38, 41.

⁶⁷ Cf. F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 3 mars 1820: FB. Cf. É. LAMIRANDE, *Fortuné de Mazenod à la maison des Missionnaires d'Aix*, pp. 42-43.

⁶⁸ Cf. F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 17 janv. 1820: FB.

⁶⁹ G. COSENTINO, *Un inconstant*, pp. 165-168; *Un formateur*, pp. 246-249.

⁷⁰ E. de Mazenod à Ch. de Forbin-Janson, 16-24 janvier 1817; d'après J. PIELORZ, *Les démarches du Fondateur pour obtenir l'autorisation du gouvernement (1816-1817)*, dans *MOMI*, 85 (1958), p. 94.

⁷¹ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 9 avril 1818: FB.

⁷² Le même au même, Aix, 23 déc. 1818: FB.

⁷³ Cf. É. LAMIRANDE, *À propos des premières missions d'Eugène de Mazenod et de ses confrères (1816-1823)*, dans *VO* 60 (2001), pp. 148-151.

⁷⁴ Voir, par exemple, F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 19 août, 8 et 12 sept. 1818; 7 mars 1819: FB.

⁷⁵ E. de Mazenod à F. de Forbin-Janson, Aix, 9 oct. 1816, EO 6, p. 26.

⁷⁶ On peut glaner des renseignements à ce sujet dans les lettres de F. de Mazenod à son frère: FB. Cf. Y. BEAUDOIN, *Le retour d'exil des Mazenod*, pp. 429-431.

⁷⁷ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 22 août 1818: FB.

⁷⁸ Ch.-A. de Mazenod à F. de Mazenod, Marseille, 17 août 1818: FB.

⁷⁹ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 20 janv. 1820: FB; cf. le même au même, 26 août 1818; 16 et 22 déc. 1819: FB.

⁸⁰ J. JEANCARD, *Mélanges historiques*, p. 31.

⁸¹ Règle de 1818: EF 1, p. 73; cf. G. COSENTINO, *Histoire de nos Règles*, t. I, p. 114.

⁸² E. de Mazenod à H. Courtès, Brignoles, 21 fév. 1821: EO 6, p. 79. Dans le manuscrit II des Règles, on a effectivement mis entre parenthèses les mots en question: EF 1, p. 130; ils se retrouveront pourtant dans le texte traduit en 1825, en vue de l'approbation pontificale: M. LESAGE et W. H. WOESTMAN, éd., *La règle de saint Eugène de Mazenod*, Ottawa, 1997, p. 82; celle-ci avait apparemment été évoquée dès 1817: cf. *Journal*, 20 juillet 1843: EO 21, p. 114.

⁸³ Cf. Y. BEAUDOIN, art. *J. Jeancard*, à paraître dans le *Dictionnaire historique oblat*.

-
- ⁸⁴ J. JEANCARD, *Mélanges historiques*, pp. 26 et 28-29.
- ⁸⁵ *Ibid.*, pp. 27-28.
- ⁸⁶ *Ibid.*, p. 31.
- ⁸⁷ *Ibid.*, pp. 29-30.
- ⁸⁸ *Ibid.*, p. 61.
- ⁸⁹ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 21 oct. 1819: FB.
- ⁹⁰ Le même au même, 16 juillet 1819: FB.
- ⁹¹ J. JEANCARD, *Mélanges historiques*, pp. 20-21.
- ⁹² É. LAMIRANDE, *Fortuné de Mazenod à la maison des Missionnaires d'Aix*, pp. 44-46.
- ⁹³ Cf. G. COSENTINO, *Histoire de nos Règles*, t. I, pp. 151-158; Mazenod, dans les années 1817-1818, parle de «petite communauté» ou «petite société»: cf. É. LAMIRANDE, «*Parva Congregatio*». *La portée de l'expression selon Mgr de Mazenod*, dans *Ét. Obl.*, 20 (1961), p. 346.
- ⁹⁴ Cf. A. DODIN, art. *Vincent de Paul*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 16, col. 841-863.
- ⁹⁵ E. de Mazenod à la communauté d'Aix, Paris, 19 juillet 1817: EO 6, pp. 29-30.
- ⁹⁶ Autorisation du vicaire général Guigou, 25 janv. 1818: EF 3, p. 122.
- ⁹⁷ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 16 et 20 juillet 1818: FB.
- ⁹⁸ Le même au même, 20 juillet 1819: FB.
- ⁹⁹ Le même au même, Aix, 28 janv. 1819: FB.
- ¹⁰⁰ Le même au même, Aix, 27 janv. 1820: FB.
- ¹⁰¹ H. Tempier à E. de Mazenod, Aix, 16 nov. 1819: EO II-2, p. 31.
- ¹⁰² E. de Mazenod aux Missionnaires d'Aix, Bonneveine, juillet 1816: EO 6, pp. 22-23.
- ¹⁰³ Actes du chapitre de 1837, dans J. PIELORZ, *Les chapitres généraux*, t. I, p. 139.
- ¹⁰⁴ J. JEANCARD, *Mélanges historiques*, p. 22.
- ¹⁰⁵ E. de Mazenod à H. Tempier, Aix, 16 et 22 nov. 1819: EO 6, pp. 64-65.
- ¹⁰⁶ Formules d'admission au noviciat: EF 3, p. 21.
- ¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 25.
- ¹⁰⁸ J. PIELORZ, *Le rôle du Fondateur dans la publication de la première biographie française de S. Alphonse de Liguori*, dans *Ét. Obl.*, 18 (1959), pp. 163-180.
- ¹⁰⁹ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 11 août 1818: FB.
- ¹¹⁰ Le même au même, 1^{er} oct. 1818: FB.
- ¹¹¹ Ch.-A. de Mazenod à F. de Mazenod, Marseille, 29 août 1820: FB.
- ¹¹² E. de Mazenod à H. Tempier, Aix, 9 oct. 1815: EO 6, pp. 6-7. Cf. T. RAMBERT, *op. cit.*, t. I, note 1, p. 232.
- ¹¹³ E. de Mazenod, à H. Tempier, Aix, 9 janv. 1821: EO 6, p. 77.
- ¹¹⁴ Cf. G. COSENTINO, *Les litanies propres à la Congrégation*, dans *Ét. Obl.*, 22 (1963), pp. 44-47.
- ¹¹⁵ E. de Mazenod à H. Tempier, Marignane, 15 déc. 1816: EO 6, p. 28.
- ¹¹⁶ Le même au même, Paris, 19 juillet 1817: EO 6, p. 29; cf. J. PIELORZ, *Les démarches du Fondateur*, pp. 99-100; J. LEFLON, *op. cit.*, t. II, pp. 71-72, note 3.
- ¹¹⁷ H. Tempier à E. de Mazenod, Aix, 30 juillet 1817: EO II-2, p. 14.
- ¹¹⁸ Cf. B. COUSIN, *Déchristianisation et nouveau pastoral*, dans VO, 42 (1993), p. 19.
- ¹¹⁹ Sur tout ce qui concerne le Laus, il faut encore se référer à G. SIMONIN, *La Chronique de la Maison du Laus (1818-1841)*, publiée dans MOMI, entre 1897 et 1902, qui utilise des sources en partie perdues aujourd'hui.
- ¹²⁰ Formules d'admission au noviciat: EF 3, p. 16.
- ¹²¹ Frs A. Arbaud à E. de Mazenod, Digne, 16 août 1818, dans T. RAMBERT, *op. cit.*, t. I, pp. 278-279. Cf. J.-M. SALGADO, *L'installation des Missionnaires de Provence au Laus à la lumière de la correspondance oblate avec les évêchés de Digne et de Gap*, dans *Ét. Obl.*, 22 (1963), pp. 121-126.
- ¹²² D'après G. SIMONIN, *loc. cit.*, MOMI, 35 (1897), pp. 81-82. Ce texte paraît indépendant de celui des Mémoires que

reproduit J. PIERLORZ, *Le séjour du Fondateur à St-Laurent et la rédaction de nos Règles (août-octobre 1818)*, dans MOMI, 84 (1957), pp. 310-311. Il peut cependant remonter à la même source.

¹²³ E. de Mazenod à Frs A. Arbaud, Aix, 23 août 1818, dans T. RAMBERT, *op. cit.*, p. 281.

¹²⁴ Cf. J. PIERLORZ, *Le séjour du Fondateur à Saint-Laurent*, *loc. cit.*, pp. 303-307.

¹²⁵ Règle de 1818: EF 1, p. 74; cf. G. COSENTINO, *Histoire de nos Règles*, t. I, p. 114.

¹²⁶ Cf. J.-M. SALGADO, *L'installation des Missionnaires de Provence*, pp. 130-131.

¹²⁷ *Ibid.*, pp. 138-139.

¹²⁸ Cf. *Ibid.*, p. 126.

¹²⁹ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 30 sept. 1818: FB.

¹³⁰ E. de Mazenod à N. Mye, Aix, oct. 1818: EO 6, p. 51.

¹³¹ Le même à H. Tempier, Aix, 19 mai 1819: EO 6, p. 62.

¹³² Le même à un membre de la Société, d'après G. SIMONIN, *loc. cit.*, p. 89.

¹³³ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 19 janv. 1819: FB. G. SIMONIN, *loc. cit.*, pp. 95-96, insistait plutôt sur le délabrement des lieux et la pauvreté du mobilier.

¹³⁴ Tempier à E. de Mazenod, N.-D. du Laus, 13 juin et 5 juillet 1819: EO II-2, pp. 25-27.

¹³⁵ D'après G. SIMONIN, *loc. cit.*, p. 104.

¹³⁶ H. Tempier à E. de Mazenod, N.-D. du Laus, 13 juin 1819: EO II-2, p. 25. G. SIMONIN, *loc. cit.*, cite une lettre à Mme de Régusse du Fondateur, qui avait assisté aux fêtes de la Pentecôte (1820) et constaté avec l'afflux des pèlerins de Gap et de Prunières l'achalandage des confessionnaux.

¹³⁷ H. Tempier à E. de Mazenod, N.-D. du Laus, 19 juin 1819: EO II-2, p. 26.

¹³⁸ Le même au même, N.-D. du Laus, 5 juillet 1819: EO II-2, p. 26.

¹³⁹ D'après G. SIMONIN, *loc. cit.*, p. 102.

¹⁴⁰ Cf. É. LAMIRANDE, *À propos des premières missions*, dans VO, 60 (2001), p. 153.

¹⁴¹ Cf. G. SIMONIN, *loc. cit.*, pp. 187, 204; J.-M. SALGADO, *Les relations des Oblats avec les évêques de Digne et de Gap, de 1818 à 1836*, dans Ét. Obl., 24 (1965), p. 69.

¹⁴² Cf. Y. BEAUDOIN, EO II-1, pp. 31-37.

¹⁴³ H. Tempier à E. de Mazenod, Le Laus, 13 juin 1819: EO II-2, p. 25.

¹⁴⁴ Cf. G. SIMONIN, *loc. cit.*, pp. 207-208; H. Tempier à E. de Mazenod, Le Laus, 1822: EO II-2, p. 39.

¹⁴⁵ Cf. EO II-1, p. 223.

¹⁴⁶ J.-A. Dupuy à E. de Mazenod, Aix, 6 déc. 1822: d'après Y. BEAUDOIN, EO II-1, p. 40.

¹⁴⁷ E. de Mazenod à H. Tempier, Aix, 15 août 1822: EO 6, p. 100-101.

¹⁴⁸ Cf. Y. BEAUDOIN, EO 6, p. 100, note 15.

¹⁴⁹ Voir surtout Y. BEAUDOIN, EO II-1, pp. 31-42.

¹⁵⁰ Cf. G. SIMONIN, *loc. cit.*, p. 103; J. JEANCARD publia en 1829 une *Notice biographique de Notre-Dame du Laus* (Marseille, 1829, 122 pp.)

¹⁵¹ Cf. É. LAMIRANDE, *Contre vents et marées. Mazenod et les siens dans les années (1816-1823)*, dans VO, 61 (2002), pp. 212-223.

¹⁵² E. de Mazenod à H. Tempier, Aix, 26 avril 1821: EO 6, p. 83.

¹⁵³ Le Président de Mazenod avait fait parvenir à Mme de Régusse, une gravure exécutée à ce moment: F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 9 mars 1820: FB.

¹⁵⁴ T. RAMBERT, *op. cit.*, t. I, p. 330, et A. REY, *Histoire de Mgr Ch.-J.-E. de Mazenod*, t. I, Rome, 1928, pp. 267-268.

¹⁵⁵ Parce que les Mazenod, qui s'étaient faits à Venise commerçants, avaient usurpé ce nom de Riquetti, on confondra cet hôtel Riquetti avec la très modeste résidence où s'étaient installés après leur retour d'exil Charles-Antoine et Charles-Eugène. Cf., notamment, A. REY, *op. cit.*, t. I, p. 268.

¹⁵⁶ E.-F. Maunier à E. de Mazenod, 2 août 1821; d'après A. REY, *op. cit.*, t. I, p. 270, n. 2.

¹⁵⁷ Cf. Y. BEAUDOIN, *Le Fondateur et les jeunes*, Ét. Obl., 36 (1977), p. 140.

¹⁵⁸ G. COSENTINO, *Un formateur*, pp. 251-255.

¹⁵⁹ J.-J. JEANCARD, *Mélanges historiques*, p. 144.

¹⁶⁰ *Ibid.*, pp. 144, 150.

¹⁶¹ Cf. G. COSENTINO, *Un formateur*, pp. 256-262; au sujet des indulgences: EF 3, pp. 90-92.

¹⁶² J.-J. JEANCARD, *Mélanges historiques*, p. 145.

¹⁶³ Cf. Y. BEAUDOIN, art. *Marseille-Calvaire*, à paraître dans le *Dictionnaire historique oblat*.

¹⁶⁴ E. de Mazenod à H. Guibert, Paris, 26 juin 1823: EO 6, p. 125; on ne semble pas avoir identifié cette dernière invitation.

¹⁶⁵ A. REY, *op. cit.*, t. I, p. 284.

¹⁶⁶ Cf. H. Tempier à E. de Mazenod, N.-D. du Laus, 22 déc. 1822: EO II-2, p. 40.

¹⁶⁷ G. SIMONIN, *loc. cit.*, pp. 205-207; J.-M. SALGADO, *Les relations des Oblats*, pp. 67-68.